Électropolis

Henry de Graffigny

Gloubik Éditions

2017

Cet ouvrage est paru initialement chez ALFRED MAME ET FILS en 1933. Le document que vous avez sous les yeux a été réalisé à partir de la copie numérisée par la BNF et téléchargeable sur gallica.

1 Une soirée chez sir Redruth

Richmond est une agglomération assez importante située dans la banlieue sud-ouest de Londres, sur un coteau dominant la Tamise. C'est surtout une réunion de villas, de cottages habités par les représentants de l'aristocratie et du haut commerce anglais : armateurs, banquiers, négociants de la Cité, que leurs autos transportent chaque matin au centre des affaires pour les ramener le soir, en attendant que l'aérodrome de Croydon, tout proche, ait organisé un service pour effectuer ces trajets par voie aérienne.

Parmi les propriétés, dont certaines sont assez remarquables par leur étendue, leur dessin ou leur architecture, l'une des mieux situées, entourée qu'elle était d'un parc splendide aux arbres centenaires et d'où l'œil embrassait un panorama comprenant toute la vallée, appartenait à sir George Wilkie Redruth, qui lui avait donné le nom de

Cedric-House, à cause de la présence d'un cèdre gigantesque étendant ses larges rameaux au-dessus d'une pelouse depuis laquelle, lorsque le temps était clair et l'atmosphère limpide, on distinguait les moindres détails d'un paysage dont chaque point rappelle un souvenir historique.

C'est, en effet, affirme la tradition, sur la hauteur de Richmond que se tint Henri VIII, l'œil fixé sur sa capitale, attendant la fusée qui devait lui annoncer le supplice d'Anne de Boleyn. En ce même endroit se voyait encore, il y a peu d'années, le chêne sous lequel ce même Henri VIII, non encore séparé de Catherine d'Aragon, avait passé l'anneau de fiançailles au doigt de l'infidèle fille d'honneur, qui ne se doutait guère alors qu'elle enchaînait sa vie à celle d'un véritable Barbe-Bleue inconstant et sanguinaire.

Au pied de la colline serpente comme un ruban moiré la Tamise, si transparente qu'on se demande si c'est bien le même cours d'eau qui, seize kilomètres plus loin, roule ses eaux noires et bourbeuses à travers la ville immense,

car rien encore n'en trouble la pureté de cristal.

En face de Richmond, on découvre Twickenham, dont le nom seul évoque, avec l'image de Pope, toute cette légion de beaux esprits, hommes d'État, nobles dames, pairs et grands seigneurs, qui venaient, autour du législateur du goût, tenir leurs assises au temps de la reine Anne.

Ce jour-là, le 1er octobre 1923, la luxueuse habitation était pleine d'animation et de bruit. Une foule élégante se pressait dans le grand hall brillamment illuminé de *Cedric-House*, et un orchestre faisait entendre ses harmonieux accords qui s'envolaient par les grandes baies vitrées s'ouvrant sur la terrasse que le croissant lunaire éclairait faiblement.

Les invités de sir Redruth, dont l'élégance et la distinction montrait qu'ils appartenaient tous aux classes élevées de la société, n'apportaient cependant qu'une attention distraite au luxe de bon goût des appartements et qui était un véritable chef-d'œuvre d'arrangement mondain. Cristaux, bronzes d'art, plantes d'ornement, fleurs natu-

relles, rien n'avait été négligé de ce qui plaît aux yeux, de même qu'au buffet, dressé dans un salon adjacent, rien ne manquait pour satisfaire à la sensualité des gourmets. Les lustres et les torchères électriques versaient des torrents de lumière sur les épaules nues des femmes et les smokings de leurs cavaliers servants.

Le motif de cette réunion mondaine était la présentation, en quelque sorte officielle, à la haute société londonienne de miss Georgie, la fille unique du maître de *Cedric-House*, à l'occasion de l'anniversaire de sa dix-septième année.

Les gens bien informés savaient que sir Redruth était l'un des plus riches propriétaires fonciers du Royaume-Uni. Il possédait plusieurs îlots de mai sons de rapport dans Hammersmith et Lambeth, quartiers populeux de la grande cité, sans parler de grands établissements agricoles situés dans le comté de Middlesex. De plus, il était principal actionnaire d'une importante houillère du pays de Cornouailles et de plusieurs autres grandes entreprises industrielles ; enfin il était administrateur du North-Rail-

way d'Écosse, si bien que son revenu annuel pouvait être évalué approximativement à dix millions de livres, — deux cent cinquante millions français.

Ce qui caractérisait d'ailleurs le richissime propriétaire anglais, c'était son incroyable activité. Bien loin de se borner dans sa jeunesse à jouir de la fortune déjà considérable lui venant de ses parents et qui s'était accrue par la suite en raison de divers héritages, il s'était lancé dans le courant des affaires industrielles, sachant, grâce à une intuition particulière rarement mise en défaut, choisir celles précisément les plus susceptibles de fournir de hauts rendements. Suivant de près leur développement progressif, n'hésitant pas à faire les sacrifices nécessaires pour adopter les méthodes de fabrication ou d'exploitation les plus perfectionnées et les plus hardies, payant enfin de sa personne et sachant risquer ses capitaux lorsqu'il était nécessaire, sir Redruth était parvenu à décupler ses biens et à devenir un des plus riches propriétaires de la Grande-Bretagne.

Mais si la fortune lui avait prodigué ses sourires, elle

avait été marâtre au point de vue des affections de famille, ce qui prouve que le bonheur complet n'est pas de ce monde, et le millionnaire industriel avait subi de cruels chagrins. Marié jeune avec une cousine à laquelle il avait voué depuis son adolescence une tendresse sans bornes, et qui lui avait donné trois enfants, sir Redruth avait eu la douleur de perdre successivement son deuxième fils, à peine âgé de huit ans, puis son épouse, emportée quelques années plus tard, en dépit des secours de la science médicale des plus célèbres praticiens appelés à son chevet. Le veuf se remettait à peine de la secousse de son deuil, reportant ses sentiments sur les deux enfants qui lui restaient, quand la grande guerre éclata.

Son fils aîné, William, élève du grand collège de Cambridge, s'engagea dès le début des hostilités, et il avait déjà gagné les galons de lieutenant d'artillerie quand il fut tué, la troisième année de la guerre, en Artois. Pendant plusieurs années, l'industriel demeura comme hébété par ce nouveau coup du sort. Il donna sa démission des conseils d'administration dont il faisait partie et se cloîtra dans son home de Richmond, tout à sa douleur d'époux et

de père si durement frappé.

Sa fille lui fut heureusement une puissant dérivatif dans ces peines renouvelées. Georgie, élevée dans la foi catholique par une mère chrétienne, venait d'entrer dans sa douzième année quand parvint la nouvelle du malheur qui les atteignait. Malgré le chagrin affreux qu'elle ressentait de la disparition de son frère aîné qu'elle chérissait, elle s'efforça de consoler le grand industriel, qui parvint à renfermer au fond de son cœur sa souffrance. Il courba avec humilité la tête sous les épreuves répétées que lui envoyait la Providence, et peu à peu l'apaisement se fit en lui. Le souci de l'éducation de son enfant le rattacha à l'existence et il devint l'éducateur de ce jeune esprit qui entrait dans la vie.

Bien qu'il fût près de doubler le cap du demi-siècle, sir Redruth était resté robuste, car il n'avait jamais abusé des avantages que lui donnait sa grande fortune pour se livrer à des excès d'aucun genre. Grand amateur de voyages, il avait acquis un yacht de plaisance à vapeur de quatre cents tonneaux, à bord duquel il faisait chaque an-

née de longues croisières auxquelles participait miss Georgie, qui devenait une jeune fille accomplie à tous points de vue. Ils avaient ainsi visité de compagnie les régions les plus pittoresques des cinq parties du monde et parcouru l'Inde, l'Amérique, les principaux archipels de l'océan Pacifique.

Ces voyages leur avaient permis de comparer les civilisations des divers peuples du globe, de se rendre compte de leurs conditions d'existence et de leurs besoins matériels ou intellectuels, et l'industriel avait surtout été frappé de la prépondérance de plus en plus grande prise par les seconds sur les premiers suivant que les nations étaient plus avancées dans la voie du progrès. La balance semblait pencher de plus en plus en faveur de l'industrie, du commerce et des professions dites libérales au détriment des métiers manuels regardés comme plus pénibles, et surtout de l'agriculture trop aléatoire et trop peu rémunératrice, comparativement aux autres branches de l'activité humaine. Et pourtant, on avait encore un besoin plus immédiat de pain et de substances alimentaires que de machines et de livres.

Si l'on veut avoir une idée de l'aspect extérieur de nos deux personnages, nous dirons que George Redruth présentait le type caractéristique de l'Écossais, — sa mère était d'Aberdeen, — plutôt que de l'Anglo-saxon. Il était de taille élevée, — un mètre quatre-vingt-six centimètres, — fortement charpenté et tout en muscles, sans embonpoint l'alourdissant. Ses cheveux, d'un blond tirant sur le roux et qui commençaient à blanchir aux tempes, étaient encore abondants. Il était rasé comme un clergyman, et sa démarche restée élastique prouvait qu'il avait conservé toute la vigueur de l'âge mûr. Très soigné de sa personne et d'une tenue impeccable, c'était un gentleman dans toute l'acception du terme.

Quant à Georgie, en l'honneur de qui avait lieu la fête du jour, elle faisait les honneurs du salon de son père avec une grâce charmante et une distinction parfaite ; on ne pouvait dire que sa beauté fût de celles qui font sensation. Ses traits étaient réguliers sans plus, et elle ne donnait dans aucune des excentricités de la mode, ce qui ne l'empêchait pas de demeurer gracieuse avec un charme mélancolique dû aux chagrins qui avaient attristé son en-

fance et assombri ses premières années.

Elle était blonde, et ses cheveux fins comme des écheveaux de lin étaient artistement disposés autour de son front blanc et pur. Sa taille était souple et élevée, et en ce jour, où elle débutait dans son rôle de jeune fille du monde, elle portait une toilette de crêpe de Chine enrichie de dentelles du plus grand prix. Comme bijoux, elle ne portait qu'un mince bracelet enrichi de rubis à son poignet et deux perles du plus pur Orient à ses oreilles délicatement ourlées.

A mesure que les invités arrivaient, annoncés à la porte du hall par un majordome en livrée, sir Redruth échangeait avec eux un shake-hand ou saluait les dames et présentait sa fille à chacun.

« Mr Smith esquire… Mr le commodore Templar… Mr Kenwell, engineer… Mrs. et Miss Halliburt… Sir Bonderby et Mrs… Mr le captain Osborne… Sir Walbury, membre de la chambre des Communes… Le baronnet Norman Wydts… Mr Stevenson, armateur… Mr et Mrs. Health, professor de sciences… »

Le défilé se poursuivit ainsi pendant plus d'une grande demi-heure, et le vaste hall était comble quand l'orchestre fit entendre ses premiers accords.

Le concert terminé, on se leva pour se rendre au buffet somptueusement garni, et les invités firent honneur au lunch qui leur était offert, puis les groupes se dispersèrent dans les salons au gré des sympathies réciproques ou des connaissances qui s'étaient renouées en cette occasion.

Sir Redruth, accompagné d'un petit noyau d'amis, avait gagné la bibliothèque servant de fumoir et s'était adossé à la haute cheminée de marbre noir après avoir allumé un upman dont les volutes odorantes s'élevaient dans l'air attiédi par le dégagement d'air chaud des radiateurs. Il reprit la conversation qu'il avait entamée quelques instants auparavant dans le hall avec le captain James Hobson de la marine royale, un homme trapu et musculeux, à la figure hâlée, tannée par le vent de la mer, et qui portait des favoris grisonnants encadrant ses joues maigres.

« Ainsi, Hobson, dit-il, vous revenez de Syrie ? Un

beau voyage.

— Pardon, sir, rectifia le marin, c'est plutôt d'Arabie que j'arrive, après avoir remonté l'Euphrate depuis le golfe Persique jusqu'au village de Balis à bord de l'*Indus*, le submersible dont j'ai le commandement. Suivant les instructions que j'avais reçues de l'Amirauté avant mon départ, j'ai vérifié si le fleuve dont je remontais le cours présentait des fonds suffisants pour des bâtiments de fort tonnage. Ensuite, par l'un des bras qui mettent l'Euphrate en communication avec le Tigre, j'ai gagné Bagdad, où j'ai fait un assez long séjour, puis je suis revenu à la mer d'Oman en redescendant ce dernier fleuve jusqu'au Chott-el-Arab et Bassorah. Enfin, par la mer Rouge, le canal de Suez et Gibraltar, je suis rentré en Angleterre et à Plymouth, où mon bateau passe au bassin de radoub.

— Et qu'est-ce qui vous a le plus intéressé au cours de ce voyage, captain ? »

L'homme de mer releva la tête.

« Ce qui m'a le plus frappé, sir, répondit-il, c'est la

Les invités firent honneur au lunch qui leur était offert.

stérilité de ces plaines immenses qui ont été ; paraît-il, autrefois le grenier du monde. Vous n'êtes pas sans savoir ce que l'histoire nous raconte de la fertilité de la Mésopotamie, cette terre de promission des anciens Hébreux ?

— Oui, les livres saints plaçaient le paradis terrestre en Mésopotamie.

— En effet, où trouver autre part sur la terre un pays mieux disposé pour le bonheur de l'homme ! Le ciel y est constamment d'une pureté merveilleuse et la terre, aussi fertile qu'en Égypte, s'y prête aux cultures les plus variées. Comment ne pas déplorer que cette contrée, qui pourrait fournir des débouchés aux populations trop nombreuses du vieux continent, soit devenue stérile et presque déserte !

— Et à quoi attribue-t-on la décadence de ces régions après une longue période de prospérité, dites-moi, captain ? Est-ce dû aux fautes des habitants et aux fluctuations de la civilisation, ou bien est-ce la nature qui s'est modifiée ?

— Sir, affirma le capitaine, voici ce que j'ai pu constater pendant mon voyage. Aujourd'hui comme autrefois, le sol est d'une fertilité prodigieuse par tout où il y a de l'eau. Je crois donc qu'il suffirait de remettre en état les anciens canaux d'irrigation détruits ou ensablés et cependant restés en bon état, pour couvrir la Mésopotamie d'une végétation aussi luxuriante que dans les temps anciens et lui permettre de nourrir des millions d'habitants. Il y aurait là une magnifique œuvre de rénovation à tenter. »

Les paroles du captain Hobson avaient paru émouvoir une personne qui l'écoutait avec attention et qui n'était autre que le physicien Oliver Townsend, membre de la Société Royale de Londres, qui correspond à l'Académie des Sciences de Paris. Il se rapprocha.

« Excusez-moi d'intervenir dans votre conversation, fit-il de sa voix grêle, mais laissez-moi vous dire, captain, que si le manque d'eau est, en effet, la cause de la stérilité de ces contrées, et si les lits d'anciennes rivières de cette contrée sont actuellement à sec, le fait résulte surtout de

la disparition des forêts qui couvraient de grands espaces il y a des siècles. Le sol de l'Arabie est aujourd'hui brûlé par un soleil implacable parce que les forêts ne sont plus là pour condenser les vapeurs atmosphériques.

— Par conséquent, remarqua sir Redruth, qui écoutait avec une vive attention, si l'on voulait restituer à ces contrées leur défunte prospérité, il faudrait tout d'abord reboiser sur une grande étendue et rétablir l'irrigation du sol.

— Et ce serait là une entreprise capable de tenter un esprit à la fois enthousiaste et précis tel que le vôtre, sir, appuya le capitaine. Songez aux résultats incalculables qu'aurait, pour notre pays tout le premier, la reconstitution d'un domaine agricole d'un haut rendement tel que le serait la remise en culture des champs de Mésopotamie. »

Le richissime propriétaire foncier fixa son regard bleu d'acier sur le marin.

« Y songez-vous sérieusement, Hobson ? Articula-t-il. La chose serait-elle vraiment possible ? Il faudrait tout

d'abord obtenir l'autorisation du gouvernement qui exerce son autorité sur le pays.

— Autorité plutôt nominale qu'effective ! répartit avec chaleur le marin. Cette partie de l'Asie Mineure dépend évidemment de la Turquie ; mais, ainsi que j'ai pu m'en convaincre au cours du voyage que je viens d'effectuer, cette autorité est des plus mal représentée, sauf dans certains vilayets comportant une population nombreuse, comme ceux de Mossoul, Bagdad et Bassorah entre autres. Il existe des étendues immenses sur la rive gauche de l'Euphrate, à proximité du grand désert de Syrie, qu'il serait, je crois, facile de transformer en champs fertiles et que le gouvernement d'Angora, qui, comme tous les gouvernements nouveaux, éprouve de grands besoins financiers, accepterait de concéder à des conditions acceptables. »

Sir Redruth passa sa main longue et blanche sur son menton glabre d'un air dubitatif.

« La réussite me semble assez aléatoire, finit-il par prononcer. Cependant on ne saurait trancher une question

de pareille importance sans s'être au préalable renseigné complètement sur les différentes conditions du problème. Qu'en pensez-vous, pour votre part, sir Townsend ? »

Le savant, qui avait écouté la conversation avec un intérêt évident, hocha la tête.

« Je pense, dit-il après un instant, que pour faire renaître la civilisation au milieu des déserts de l'Arabie, il faudrait rétablir en quelque sorte artificiellement ce que la nature elle-même a détruit, et pour cela se servir de la puissance mise aux mains de l'homme par la science moderne et suppléer l'influence des pluies par la captation des eaux du Tigre et de l'Euphrate, de façon à irriguer largement la contrée et féconder de nouveau le sol. Et alors, comme le capitaine Hobson, je suis persuadé que la Mésopotamie pourrait devenir, à bref délai, le grenier d'abondance de l'Angleterre, dont, vous le savez, la subsistance n'est assurée que par l'importation des produits du dehors. »

Le grand industriel avait profondément réfléchi pendant que parlait le physicien. Le captain Hobson ne le

quittait pas des yeux. Enfin il parla.

« Il est évident, accorda-t-il, que la question est d'une certaine ampleur et de nature, si l'on parvient à la résoudre, à apporter des avantages à notre pays. Cela vaut donc la peine de l'étudier en détail, et c'est même ce que je vais faire en me renseignant auprès de spécialistes de ces sciences que je n'ai pas approfondies. Vos avis me seront particulièrement précieux et j'y ferai appel ; mais pour l'instant je me dois à mes invités et vais aller retrouver ma fille, dont c'est aujourd'hui le début comme maîtresse de maison. Elle peut se trouver embarrassée par instants. Excusez-moi donc, mes amis. Nous reprendrons plus tard cette intéressante conversation dès que je me serai procuré les éléments d'information indispensables à la discussion. À tout à l'heure ! »

Et, sur ces paroles, sir Redruth quitta ses interlocuteurs.

2 Un projet grandiose

Une quinzaine s'était écoulée depuis qu'à l'occasion de la réunion mondaine dans son cottage de Richmond, l'ancien administrateur de North-Railway C°, et de vingt autres entreprises, s'était trouvé attiré dans un ordre d'idées quelque peu différent de celui où il avait jusqu'alors évolué. Les affirmations de James Hobson l'avaient vivement frappé, et il ne pouvait se dissimuler la grandeur d'une entreprise telle que la résurrection de l'ancienne Chaldée et la transformation des déserts de l'Arabie en plaines fertiles, mais la chose était-elle vraiment réalisable ? Car sir Redruth, si hardi qu'il fût dans ses conceptions financières ou industrielles, était doué avant tout d'un grand bon sens. Il savait parfaitement que sa compétence n'était pas universelle, aussi ne prenait-il une décision qu'après s'être entouré des avis les plus motivés ; mais ensuite, quand il se croyait suffisamment éclairé et son parti arrêté, il allait résolument de l'avant sans se rebuter des difficultés de la tâche entreprise. Aussi ses échecs en matière industrielle avaient-ils été relati-

vement rares et imputables à des causes vraiment imprévisibles pour l'homme le plus habile.

Pendant que discourait le captain Hobson, sir Redruth, à sa voix, entrevoyait dans son imagination la Mésopotamie ressuscitée des cendres désertiques. Les plaines de blé et de céréales recouvraient ce sol désolé, des pâturages, des vergers luxuriants, des palmeraies verdoyantes, des forêts de chênes lièges prenaient la place des sables et la fécondité succédait à la triste stérilité.

Ayant ouvert un atlas et les yeux fixés sur la carte de l'Arabie, le grand industriel suivait les explications du marin. Il se rendait compte que la région des plaines était resserrée entre les grands déserts occupant la majeure partie de la péninsule et de longues chaînes de montagnes longeant la côte du golfe Persique, Grâce aux deux fleuves qui l'arrosent, on peut considérer la Mésopotamie comme une seconde Égypte : une bande de terrains faciles à fertiliser entre des sables incultes. Il s'expliquait aisément qu'à une certaine époque de l'histoire cette contrée avait pu devenir le centre d'une brillante civilisa-

tion. Les noms de Ninive et de Babylone. ont, en effet, traversé les siècles en laissant le souvenir de villes féeriques et étranges. Serait-il donc réellement possible, grâce aux récentes conquêtes de la science, de rendre la vie à ces solitudes ? Cette question, c'était pour la résoudre que sir George avait prié ceux de ses amis, qu'il jugeait les plus capables de lui donner une opinion autorisée et appuyée sur des bases sérieuses, de venir conférer avec lui à ce sujet.

C'était donc pour répondre à l'invitation qu'ils avaient reçue qu'une demi-douzaine de personnes se trouvaient réunies dans le vaste cabinet de travail de *Cedric-House*. Outre le captain Hobson, ces personnes étaient :

John Flinders, agronome, directeur du Botanical Garden de Londres ;

Alexander Glasswith, ingénieur en chef de la General Electric C° ;

Richard Kenwell, jeune praticien sortant du Polytechnical Institute ;

Adam Smith, architecte réputé ;

Enfin William Saunders, ancien attaché à l'ambassade anglaise de Constantinople à l'époque de la fondation de la république turque.

Sir George, assis dans le fauteuil de son bureau et faisant face à ces six personnages d'importance et d'âges différents, installés de même dans de confortables sièges, commença :

« Si je me suis permis de vous convoquer aujourd'hui, mes chers amis, c'est que je désire faire appel à vos lumières pour m'éclairer, c'est le cas de se servir de cette expression, avant de me lancer dans une nouvelle affaire de grande envergure, qui pourrait aider notre pays dans les difficultés qu'il traverse. La vie matérielle devient de jour en jour plus onéreuse ; le prix des substances alimentaires subit une marche ascendante continue dont on ne saurait prévoir le terme, et les classes laborieuses de notre population en subissent toutes les premières les douloureuses conséquences en dépit des palliatifs que les pouvoirs publics s'efforcent d'apporter à une situation qui

devient angoissante. Le seul remède serait d'accroître dans de larges proportions la production de ces matières [premières nécessaires à la vie. Or, nous manquons de place dans le Royaume-Uni et nos dominions accroissent leurs exigences. Il faut donc créer des terrains d'exploitation féconds et entreprendre la culture intensive sur des espaces nouveaux. »

L'auditoire, quelque peu intrigué du point que leur hôte se proposait d'atteindre, donna des marques d'approbation manifestes à cet exorde pro noncé d'une voix ferme, et l'orateur, après avoir repris haleine, continua :

« Mon ami le captain Hobson, que vous connaissez et qui a bien voulu également s.e déranger, a appelé mon attention sur la possibilité qu'il y aurait selon lui de tirer parti des immenses territoires dépendant nominalement de la Turquie et qui ne sont en réalité habités que par des tribus d'Arabes nomades. Il affirme qu'en reconstituant les dispositifs d'irrigation créés par les anciens, on redonnerait à ces plaines leur antique fertilité. Je demanderai d'abord à l'honorable Mr Flinders s'il admet l'exactitude

de cette rénovation de terrains épuisés ? »

L'interpellé, un grand vieillard pâle et chauve, leva ses mains en l'air et d'une voix chevrotante par l'âge :

« Évidemment, concéda-t-il, à la condition de disposer d'eau en abondance, la chose est faisable dans ces climats où le soleil demeure au-dessus de l'horizon pendant de longues heures chaque jour et d'avoir la main-découvre indispensable.

— Oh ! cette main-d'œuvre peut être considérablement réduite, se permit de faire observer le jeune ingénieur Dick Kenwell. On possède aujourd'hui des machines agricoles puissantes capables de remplacer de nombreuses équipes de travailleurs.

— D'accord, mon jeune confrère, fit entendre à son tour Mr Glasswith, mais avec quelle énergie motrice actionnerez-vous vos machines agricoles en pays déserts ?

— On pourra, je pense, recourir à la houille blanche, aux torrents canalisés dans les montagnes et transporter

cette énergie à pied découvre pour les besoins sous forme de courants électriques à haute tension.

Évidemment, rien n'est plus simple, car il ne faudrait pas songer recourir aux moteurs thermiques à moins de découvrir des sources de pétrole comme à Mossoul, et je doute qu'il en existe dans les déserts d'Arabie. Mais il faudra des usines puissantes pouvant être abondamment alimentées en toute saison, car la puissance à fournir pour desservir vos nombreux moteurs et foyers d'éclairage devra être considérable…

— C'est là certainement que se trouve le nœud de la question, car la consommation d'énergie sera sans doute immense.

— Avant d'aller plus loin, intervint alors le diplomate qui n'avait encore rien dit et s'adressant à sir George, voudriez-vous nous exposer les grandes lignes de votre projet.

— C'est très juste, reconnut le père de Georgie, aussi vais-je vous exposer, mes amis, comment j'entrevois la

réalisation de ce projet de résurrection de l'antique Chaldée pour le plus grand bénéfice de notre patrie. »

Il se recueillit un instant, puis s'exprima dans les termes suivants :

« Il faudrait en premier lieu, — et je compte sur votre appui et vos relations, sir Saunders, — réussir à obtenir du gouvernement turc d'Angora la concession d'un terrain de quelques centaines ou milliers de kilomètres carrés dans la région entre Tigre et Euphrate, afin d'y créer en quelque sorte une colonie et des champs d'études agricoles. Bien entendu, je n'entends pas acheter les terrains, qui resteront propriété de l'État turc, mais les louer moyennant une redevance annuelle à déterminer. Croyez-vous la chose faisable, cher ami ? »

Le diplomate eut un geste dubitatif.

« On pourra toujours essayer. Je connais les moyens à employer pour faire fléchir les résistances intéressées que je pourrais rencontrer. Et ensuite ?

— En possession de l'autorisation voulue, reprit sir Redruth, nous attaquerons la réalisation pratique en menant de front et simultanément les plantations, les ensemencements et l'édification des villes et villages habités par les travailleurs. J'estime que les dépenses de premier établissement pourront s'élever à cinq ou six millions de livres et j'y ferai face avec quelques amis.

— Mais où trouverez-vous la main-d'œuvre indispensable ? coupa l'électricien.

— La main-d'œuvre spécialisée : ingénieurs, architectes et autres, nous la prendrons ici en Angleterre. Je ferai appel aux ouvriers manuels et aux artisans désireux d'obtenir un bien-être auquel ils ne pourraient songer ici, en les intéressant à la réussite de l'œuvre par un contrat de travail leur assurant des avantages nombreux, et aux cultivateurs de tous les pays acceptant de vivre sous un ciel étranger où ils seront plus heureux que dans leur propre patrie.

— Vous en aurez plus que vous voudrez dans ces conditions, c'est probable, accéda M. Alexandre Glasswith. Et que ferez-vous de vos récoltes, si vos vues se réalisent et que vos plantations produisent au delà des besoins de la population ?

— Des appareils de transport rapides les conduiront sur les marchés d'Angleterre. Il faudra donc prévoir par suite divers services commerciaux à côté des services purement techniques pour l'expédition et la réception des marchandises.

— Mais, insista le diplomate, en cas de contestation,

ce qui est toujours possible, à quelle juridiction ferez-vous appel ? A celle d'Angleterre ? Ce sera bien loin, et cependant, je ne vois pas bien l'organisation de tribunaux sur place, car vous soumettre aux tribunaux turcs, vous n'en sortiriez pas.

— Vous avez raison. Je pense donc agencer une sorte de commission formée de juristes qui serait chargée de régler les litiges pouvant survenir…

— Et une force armée, ne serait-ce que pour assurer la police, vous y songez aussi ?

— Toutes ces questions seront élucidées en leur temps. Pour l'instant, ce qui doit retenir toute notre activité, dès que nous aurons obtenu l'autorisation des pouvoirs publics, c'est la réunion de l'énorme matériel nécessaire et son transport à pied découvre. Je vous propose donc, mes chers amis, et c'est d'ailleurs dans ce but que je vous ai convoqués à Richmond pour vous exposer mes idées, de constituer sans plus tarder à nous six un comité de direction dont chaque membre aura une besogne bien délimitée. Ainsi, vous, Flinders, vous aurez le département

des cultures de toute espèce ; Smith, celui des constructions et bâtiments ; Saunders, le soin des tractations avec les autorités dont dépendront les terrains d'exploitation ; M. Glasswith… »

L'ingénieur qui venait d'être nommé leva une main en l'air en remuant négativement la tête.

« Impossible de vous suivre là-bas, scanda-t-il. Tout en restant de cœur avec vous, sir Redruth, les intérêts dont j'ai la charge ici m'empêchent absolument de vous accompagner. Ma collaboration ne vous est d'ailleurs pas indispensable…

— Je vous demande pardon…

— Mais non, dear friend. Vous avez M. Kenwell, qui est parfaitement capable d'assumer la direction technique de votre affaire, tout aussi bien que moi.

— Tout en reconnaissant les grandes qualités professionnelles de M. Kenwell, j'aurais cependant préféré, mon cher Mister Glasswith, vous avoir près de moi.

— Bah ! Kenwell fera tout aussi bien l'affaire. De quoi s'agit-il d'ailleurs ? De déterminer l'emplacement le plus favorable pour l'installation d'usines électriques et calculer les meilleures conditions économiques de la distribution de cette énergie aux centres à desservir. Car votre intention, sans doute, est de créer une ville dans votre colonie ?

— Évidemment un groupement central s'impose ; mais j'entrevois surtout l'existence de fermes disposées au centre d'îlots agricoles dont elles assumeraient l'exploitation par les moyens scientifiques les plus perfectionnés, afin d 'obtenir un très haut rendement des parcelles exploitées.

— Fort juste ! approuva l'agronome. Mais pour rendre possible cette exploitation, il faut que le sol soit abondamment irrigué. C'est même là la chose essentielle, fondamentale.

— Vous avez parfaitement raison, cher ami, et ce sera là notre première préoccupation. Une fois le terrain choisi et délimité, les canaux d'amenée d'eau seront remis en

état et des puits creusés de façon à restituer au sol l'humidité indispensable. Ensuite on commencera les plantations sous votre direction en même temps que Mr Smith surveillera le montage des maisons, dont les pièces constitutives seront apportées sur place par les bateaux remontant l'Euphrate et ensuite par camions automobiles. Il faudra, en effet, songer à nourrir et à loger toute une armée de travailleurs.

— À quel chiffre approximatif s'élèvera cette population ? interrogea l'architecte.

— À trois mille personnes au moins dans les commencements, répondit sir George. Pensez donc que nous allons débuter sur un périmètre de plusieurs milliers de kilomètres carrés, si je me base sur mon avant-projet d'ensemble.

— Et vous pensez également reboiser d'une façon intensive ? demanda l'agronome.

— Certainement, et non seulement en arbres indigènes, mais aussi en espèces fruitières.

— Le développement de ces futures forêts et de ces vergers sera bien lent et réclamera de longues années, malgré la chaleur du climat et une irrigation abondante.

— Il y aurait peut-être un moyen de hâter la pousse et activer la végétation, murmura le jeune électricien.

— Quel moyen ?… Que voulez-vous dire ? fit le directeur du Botanical.

— Tout simplement l'électro-culture. Seulement il faudrait disposer de quantités considérables d'énergie et les usines hydro-électriques n'y suffiraient pas.

— Tiens ! L'électro-culture, répéta sir Redruth d'un air songeur, comment se pratique-t-elle ?… Donnez-moi donc quelques éclaircissements sur ce sujet, je vous prie.

— Rien de plus facile, car j'ai étudié cette question qui m'intéressait, et j'ai pu voir les résultats obtenus par un expérimentateur désireux de se rendre compte de l'action de l'électricité sur le développement des plantes, le physicien Langstroth, dans son laboratoire de physio-

logie végétale de Dorchester. »

L'ingénieur Glasswith fit entendre un rire aigre, comme rouillé.

« Ah ! oui, j'ai entendu parler, en effet, de cette application de l'électricité, mais je n'y crois guère. C'est un piège pour agriculteurs naïfs, rien de plus.

— Vous voulez sans doute parler de l'électrisation du sol par les charges de l'atmosphère au moyen de capteurs à pointes métalliques ?

— En effet.

— Eh bien ! je vous dirai que Langstroth a eu la patience de contrôler les résultats donnés par tous les procédés proposés jusqu'à présent et en agissant par les méthodes scientifiques les plus précises. Il en est arrivé à cette conclusion que l'emploi de l'électricité naturelle ne donne que des résultats contradictoires et décevants en raison de son inconstance. L'usage des courants de grande tension et de haute fréquence seul fournit des

gains considérables de temps sur la germination des plantes et sur la production, qui est accrue dans des proportions formidables. C'est pourquoi j'avais formulé la réserve qu'il faudrait prévoir des dépenses considérables d'électricité si l'on veut suractiver la végétation.

— Ce sera, en effet, à étudier de près, admit le père de Georgie, car il ne faut pas négliger le plus petit détail. Alors, si vous le voulez bien, mes amis, nous allons arrêter d'une façon définitive notre plan d'action. Vous êtes d'accord pour essayer avec moi de venir en aide à notre agriculture nationale insuffisante ?

— Tout à fait d'accord ! répondirent cinq voix.

— Je vous remercie, mes amis. Chacun de nous aura donc sa tâche journalière déterminée sur les bases que je vous ai exposées tout à l'heure. Je vais faire dresser un acte d'association par un homme de loi qualifié et qui fixera le rôle de chacun de nous dans cette œuvre que je crois utile au premier chef. Sir Saunders s'occupera en premier lieu d'obtenir toutes les autorisations nécessaires du gouvernement de qui dépend la Mésopotamie, étant

bien entendu que notre champ d'expérience se trouvera dans une région déserte et à peu près inculte, mais voisine de l'un des deux fleuves qui traversent la contrée, car il nous faudra de l'eau en abondance.

— Je vais m'en occuper, déclara le diplomate, et au besoin j'irai jusqu'à Angora. Avec les moyens de transport rapides dont on dispose aujourd'hui, c'est l'affaire d'une semaine au plus pour aller et revenir.

— C'est cela. Et comme le temps est une chose précieuse qu'il ne faut pas gaspiller, pendant que vous vous occuperez de ces tractations, Mr Smith établira les plans des constructions de la ville et des fermes futures, le captain Hobson s'intéressera des navires devant transporter le matériel sur place et Mr Flinders dressera la liste de toutes les graines, semences, arbustes à emporter. Mr Glasswith se réservera le calcul des usines électriques et des réseaux et Mr Kenwell voudra bien se charger de surveiller sur place l'exécution de ces plans. Quant à moi, je me réserve la question financière et celle du recrutement du personnel. C'est une sorte de colonie que nous

allons créer dans un désert, et il faut tenir compte d'une foule de détails secondaires ayant chacun leur importance et qui devront recevoir chacun une solution appropriée. La tâche étant donc. tracée pour chacun de nous, mettons-nous donc à l'œuvre sans plus tarder, de manière à être prêts pour le printemps prochain, c'est-à-dire dans cinq mois. Est-ce bien ainsi ?

— All right ! approuvèrent unanimement les membres de cette espèce de conseil d'administration improvisé. C'est compris.

— Parfait ! Dans ce cas, mes amis, veuillez me faire le plaisir de me suivre dans le hall où doit nous attendre ma fille Georgie, car c'est l'heure du lunch. »

La jeune fille était là, en effet, et accueillit avec sa bonne grâce coutumière les arrivants, dont plusieurs d'ailleurs étaient les commensaux fréquents de *Cedric-House*, et leur fit les honneurs de la salle à manger. Les conversations reprirent de plus belle sur le sujet qui préoccupait tous ces hommes et les avait réunis dans un but d'intérêt patriotique bien plutôt que de lucre. Seul, le

jeune électricien Richard Kenwell paraissait distrait et préoccupé. L'agronome Flinders ne put s'empêcher de le remarquer.

« Est-ce que c'est la question de l'électro-culture qui vous trouble l'esprit ? demanda-t-il avec un gros rire. Vous vous êtes peut-être un peu trop avancé, hein ?… »

L'ancien élève du Polytechnical school releva la tête et fixa son interlocuteur.

« Vous avez deviné, sir, répliqua-t-il. Je me demande si l'on pourra demander au courant des rivières et aux torrents des montagnes, étant donné qu'il nous sera permis de les capter à notre profit, une énergie suffisante pour influencer suffisamment les surfaces mises en culture.

— Il n'y a donc que l'eau en mouvement qui puisse vous donner de l'électricité. Je ne suis pas, en ma qualité de botaniste, très au courant des questions techniques, mais je croyais que la chaleur, entre autres sources de force, était susceptible de fournir le même résultat. Est-ce que je n'ai pas lu, — oh ! d'ailleurs sans y porter plus

d'attention que cela, je dois le reconnaître, — qu'un savant français a découvert le moyen de transformer directement la chaleur en courant électrique.

— Tiens ! Je ne me souviens pas avoir rien lu de pareil. C'est sans doute encore quelque vue plus théorique qu'utilisable ; cependant je me renseignerai, car ce principe pourrait fournir les meilleurs résultats dans la contrée où nous devons opérer.

— Ah ! pourquoi cela ?

— Parce que l'Arabie, la Mésopotamie et toute cette région est particulièrement soumise à l'intense réverbération du soleil, qui, en définitive, constitue la seule source de chaleur que nous connaissions, car tous les combustibles solides ou liquides ne sont en réalité que de la chaleur solaire accumulée et mise en réserve par les siècles. Or, si l'on parvenait à transformer en électricité, sans trop de perte, ce calorique surabondant, nous aurions toute l'énergie voulue pour électrifier des kilomètres carrés de cultures. Hélas ! jusqu'à présent, les intermédiaires employés ont été de déplorables gaspilleurs d'énergie. Mais

ce qui n'a pas encore été trouvé peut l'être un jour ou l'autre, et c'est pourquoi je vous remercie, sir Flinders, de m'avoir averti, car on ne peut pas lire tout ce qui se publie journellement dans le monde entier. Qui sait ? c'est peut-être là la clé de la rénovation de ces territoires autrefois si fertiles et qui, le redevenant, pourront assurer l'alimentation d'innombrables populations affamées. »

3 L'inventeur Paulin Verdet

« Impossible de forcer le débit au delà de deux ampères au décimètre carré, sans quoi la force électromotrice tombe aussitôt. Ce n'est pas encore bien merveilleux, mais le principal est que le rendement brut est encore des deux tiers des calories dépensées, alors qu'il ne dépasse pas deux pour cent dans les piles thermo-électriques à métaux hétérogènes réunis par des soudures, ce qui prouve que le principe que j'ai découvert est bon. C'est encore une preuve que le théorème fondamental de Claudius Carnot est juste et se trouve dans toutes les transformations physiques. Il est impossible d'actualiser toute la force potentielle d'une réaction, et il faut se contenter d'agir entre deux points aussi éloignés que possible de l'échelle des températures. »

Le personnage qui monologuait ainsi, l'œil fixé sur les aiguilles indicatrices d'un voltmètre branché entre les

circuits d'un pont de Wheatstone relié à une sorte de caisse vitrée, à l'intérieur de laquelle on distinguait un faisceau de lamelles de métal brillant, singulièrement contournées et que chauffait une circulation d'air chaud venant d'un brûleur à pétrole, ce personnage, disons-nous, était un grand jeune homme d'environ vingt-six ans qui se tenait debout devant une table encombrée d'instruments et d'appareils de chimie.

Ce qui frappait à première vue dans cet individu, c'était le regard en quelque sorte lumineux qui laissait deviner une rare intelligence. « Ses regards sont des pensées, » disait de lui un de ses amis. Le front haut et blanc, largement découvert sur les tempes, était surmonté d'une luxuriante chevelure châtain clair légèrement ondée et contribuait à lui donner un caractère de puissance cérébrale peu commune. Les traits du visage étaient loin d'être réguliers cependant ; ils étaient souvent contractés par l'effort de la réflexion ; le nez, osseux, était quelque peu dévié sur la droite par l'habitude qu'avait son propriétaire de l'étirer entre ses doigts lorsqu'un problème l'absorbait. Une petite moustache de teinte assez indécise

ombrait des lèvres bien ourlées, signe de bienveillance, et le menton carré dénotait la ténacité dans les idées.

Paulin Verdet, ainsi se nommait cet homme, était un savant et surtout un inventeur, mais c'était non un régulier, mais un franc-tireur de la science, dont il s'efforçait de sonder les plus profonds arcanes, et il n'avait pu se résoudre à subir l'étreinte de n'importe quel collier depuis l'époque où il était sorti avec son diplôme d'ingénieur-chimiste de l'École de physique et de chimie industrielle de la ville de Paris.

Le jeune homme était de souche picarde, et il était né trois ans avant la dernière Exposition universelle dans un modeste village de Picardie, sur les frontières de l'Artois, à Pas ; mais il était venu de bonne heure à Paris, où ses parents, abandonnant l'exploitation agricole qu'ils géraient et qui périclitait, étaient venus chercher d'autres moyens d'existence. Le père, qui au début de sa carrière avait été instituteur, ayant trouvé une place de comptable chez un compatriote installé comme marchand de fer en gros, la petite famille, qui comptait trois enfants, put

vivre et se développer normalement.

Dans l'héritage d'une vieille tante, M. Zéphir Verdet avait trouvé quelques valeurs financières à lots dont une sortit dans un tirage rapportant cent mille francs à son heureux possesseur. Dès lors ce put être l'aisance ; les deux filles trouvèrent à se marier dans de bonnes conditions, et leur cadet y qui montrait une intelligence éveillée et des facilités remarquables pour l'étude, notamment des mathématiques, put continuer ses classes, d'abord à Arago, puis à l'École de physique municipale, où il conquit brillamment son diplôme à l'âge de dix-huit ans.

Or, on était en pleine guerre, et la France était obligée de faire devancer l'appel aux jeunes classes. En raison de ses connaissances professionnelles, Paulin Verdet fut versé dans le génie et au service des mines ; mais son séjour au front fut de courte durée, car trois mois à peine après son arrivée, le jeune sapeur fut pris dans un éboulement à la suite de l'explosion d'un camouflet dans un rameau de combat. On parvint cependant à le retirer à demi as-

phyxié et couvert de contusions. Il fut évacué dans un hôpital de l'arrière. Guéri après deux mois de soins, il se disposait à aller reprendre sa place dans son unité, quand l'armistice fut signé. Quelque temps après, il était démobilisé et rendu à la vie civile.

Le père Verdet étant mort l'année précédente, sa veuve était partie vivre chez l'une de ses filles, dont le mari, lieutenant d'infanterie, avait été tué à Vauquois, mais en laissant heureusement sa femme à l'abri du besoin. Le jeune Paulin se trouvait donc réduit à ses seules ressources lors de son retour des armées. Il ne s'en émut pas le moins du monde.

Rien ne lui eût été plus facile que de se créer une situation dans l'industrie ; mais il avait le goût de la recherche scientifique et la passion de l'invention, et il se contenta, pour assurer sa vie matérielle, d'accepter une place de préparateur dans un laboratoire de chimie industrielle. Ses matinées seules étaient occupées et il lui restait les après-midi pour ses recherches personnelles. Avec la petite somme qui lui était revenue pour sa part de

l'héritage paternel, il s'était agencé au plus haut étage d'une vieille maison de la rue Censier, près du Jardin des plantes, un laboratoire assez bien outillé où il se livrait à de multiples expériences portant sur les problèmes les plus délicats de la physique moderne. Il s'était attaqué principalement à [celui de la transformation directe de la chaleur en courant électrique et déjà était parvenu, à la suite de laborieux tâtonnements, à établir un modèle : assez satisfaisant, comme on a pu l'entendre et reconnaître tout à l'heure.

Le logement occupé par l'inventeur, au sommet d'une vieille bâtisse contemporaine de Jussieu et de Daubenton, était fort modeste, ne se composant que de deux pièces et d'une cuisine. Il en était cependant satisfait, car il se trouvait dans le centre intellectuel de la capitale, à deux pas du Muséum d'histoire naturelle et un quart d'heure de la Sorbonne et de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il était un assidu lecteur. Ce n'était d'ailleurs pas sans peine qu'il avait pu découvrir cet abri à un moment où, contre toutes prévisions, commençait à sévir la crise des logements.

"Tiens ! Crédinet !... " s'exclama-t-il.

Comme Paulin Verdet avait consacré la plus forte partie de son héritage à l'aménagement de son laboratoire et à l'achat des instruments et appareils qui lui étaient nécessaires pour ses recherches et expériences, le reste de son mobilier était des plus sommaires et garnissait assez mal l'autre pièce qui lui servait à la fois de chambre à coucher, de salon de réception et de cabinet de toilette. Très ménager de son temps, il ne voulait pas en perdre une partie pour la préparation de ses repas, et il préférait être le commensal d'une pension de famille pour étudiants pauvres qu'il avait découverte dans les environs et où la nourriture était saine, sinon bien abondante. Mais la vie chère se faisait sentir et il devait compter avec ses ressources, en réalité des plus modestes. Il s'en préoccupait peu d'ailleurs, son intelligence entièrement prise par ses combinaisons scientifiques.

Cependant le jeune homme n'était pas un cénobite ; son caractère était plutôt gai et enjoué, et quand sa tension cérébrale était trop grande, il se délassait dans la société d'anciens camarades retrouvés depuis la fin de la grande tourmente. Certes, beaucoup de ceux qui avaient

terminé leurs études en même temps que lui manquaient à l'appel, la guerre avait créé de nombreux vides, mais de nouvelles figures avaient surgi, et il s'était créé de nouvelles relations parmi la jeunesse fréquentant, de préférence aux dancings et lieux de plaisir analogues, les bibliothèques et les conférences des grands établissements d'instruction. Somme toute, Paulin Verdet, avec les deux parts faites de son temps, vivait heureux, certain qu'un jour ou l'autre il amènerait au jour quelque nouveauté sensationnelle qui lui procurerait la gloire et la fortune. Et dans ses rêves d'avenir, il se voyait célèbre, décoré, propriétaire d'une grande maison à la campagne, avec un laboratoire supérieurement outillé, où il continuerait pour son seul plaisir ses manipulations. Et, bien entendu, toute une famille se presserait autour de lui, des têtes blondes et brunes tourbillonnant gaiement autour de la maman qui les entourerait de bien-être et de joie.

En attendant la réalisation de ces belles imaginations si séduisantes, l'ancien élève de l'École de Physique et Chimie travaillait assidûment à la mise au point de son générateur thermo-électrique qui supprimerait, en raison

de l'économie obtenue et de sa simplicité, tous les systèmes connus jusqu'alors de groupes électrogènes à combustibles solides ou liquides.

Comme, après avoir inscrit les chiffres donnés par les instruments de mesure, le jeune homme s'était laissé tomber sur un haut tabouret pour se reposer en fumant une cigarette, le grelot de la sonnette électrique d'entrée résonna.

« Qui diable peut venir me déranger à cette heure, murmura-t-il ; quelque gêneur sans doute ! »

Sans se presser, il alla ouvrir et retint un geste d'étonnement en reconnaissant la silhouette qui s'encadrait dans le vide de la porte.

« Tiens ! Crédinet ! s'exclama-t-il. Entre donc. Qu'est-ce que tu me veux, mon vieux ?

— Je vais te le dire, répliqua le survenant en pénétrant dans le modeste logis de l'inventeur. Et, d'abord, cela va-t-il comme tu veux ?

— Certainement. Comme tu vois, je travaille. »

La réception n'était pas bien chaude, mais le nommé *Crédinet*, un garçon paraissant un peu plus âgé que Paulin Verdet, ne parut pas s'en apercevoir, et il expliqua avec volubilité :

« Tu sais que je suis un correspondant occasionnel du quotidien la *Nouvelle France*, et c'est pour me renseigner sur les causes d'un accident survenu cette nuit à la gare d'Orléans que je suis monté te voir, toi qui sais tout. »

L'inventeur haussa les épaules.

« Je ne sais rien du tout, fit-il ; je ne sais seulement pas de quoi tu veux me parler.

— Je vais te le dire. Il s'agit d'un ouvrier qui s'est fait électrocuter, non pas en touchant par inadvertance un câble ou un appareil, mais une échelle sur laquelle il s'apprêtait à monter pour nettoyer des lampes. Toi qui es un savant, tu vas m'expliquer comment l'accident a pu se produire.

— Je l'ignore absolument, et ce n'est pas à distance que je pourrais formuler une opinion sur ce sujet. Il faudrait voir sur place comment les choses se sont passées.

— Si tu venais avec moi pour te rendre compte ?

— Impossible, le temps me manque, et d'ailleurs je ne suis pas expert. Il faudra t'adresser à celui qui sera désigné par la justice. L'homme est mort ?

— Certainement, il a été foudroyé net. Alors tu ne veux pas m'aider ? Ce n'est pas gentil et j'espérais mieux d'un vieux camarade. »

Verdet eut un sourire qui signifiait bien des choses et semblait exprimer en quelle piètre estime il tenait celui qui se targuait ainsi, d'une amitié qui paraissait plus intéressée que sincère. Il ne répondit pas. *Crédinet* se leva et fit quelques pas dans la pièce.

« Et à quelle besogne si urgente es-tu donc attelé, pour me refuser le secours de tes lumières ? » insista-t-il en inspectant d'un regard curieux les appareils groupés

sur la table.

Le sourire de l'inventeur s'accentua.

« Que pourrais-tu y comprendre, mon pauvre *Crédinet*, s'égaya-t-il, toi qui ne peux même pas te rendre compte qu'une échelle, sans doute humide, a pu servir de conducteur pour foudroyer un pauvre ouvrier n'ayant probablement pas songé à s'isoler du sol ?

— Bien sûr, grommela son interlocuteur d'un air vexé. Tu as une triste opinion de ce pauvre Crétinibus, ainsi que plusieurs de nos compagnons du cours de physique m'avaient surnommé. Je ne suis évidemment pas comme toi un as de la chimie, mais il n'empêche que les sciences ne me sont pas totalement étrangères, et tu pourrais au moins me donner une idée des recherches auxquelles tu consacres le plus clair de ton temps. »

Paulin Verdet rit alors franchement.

« Si tu veux être fixé à ce sujet, tu n'as qu'à consulter les *Comptes rendus* de l'Académie d'il y a quinze jours.

Le professeur Darly a communiqué à la docte assemblée les premiers résultats assez encourageants que j'ai obtenus avec mon *Calorectric*.

— Hein ? comment dis-tu, calor…

— Calorectric. C'est l'appareil que tu vois là et qui a pour effet de transformer directement en courant électrique la chaleur qu'il reçoit.

— Ah !… On ne savait pas encore obtenir de l'électricité avec de la chaleur ? Je croyais, cependant, qu'il existait quelque chose dans ce genre-là ?

— Tu veux sans doute parler des piles thermoélectriques dans lesquelles on chauffe le point de soudure de deux métaux hétérogènes ?… Eh bien, tu sauras que cette combinaison ne permet de recueillir qu'à peine un à deux pour cent de la chaleur dépensée, le reste étant absolument perdu. Or, grâce à l'agencement que je suis parvenu à réaliser, j'élève le rendement à plus de soixante pour cent. »

Crédinet ouvrit de grands yeux.

« C'est merveilleux ! s'exclama-t-il. Quelle disposition peut bien donner un pareil résultat, dont les conséquences industrielles, je m'en rends bien compte, sont incalculables !

— Cela, répartit gravement le chimiste, c'est mon secret ; je ne l'ai fait connaître, et seulement d'une façon générale, qu'au professeur Darly, mon maître. »

Le jeune homme considérait avec une intense curiosité l'appareil, et il ajouta, avec une naïveté peut-être feinte, en montrant la caisse que le brûleur continuait à chauffer :

« C'est ça ton Calorectric ? Et qu'est-ce que ça donne cette boîte-là ?

— Je ne vois pas d'inconvénient à te le dire. Ouvre tes oreilles et tâche de comprendre : tu sais qu'une calorie, — unité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température d'un kilogramme d'eau, — correspond à

un travail de quatre cent vingt kilogrammètres et un kilogrammètre à près de dix watts ?

— Oui, je ne l'ai pas oublié ; on nous l'a assez seriné à l'école. Eh bien ?…

— Eh bien ! en dépensant une calorie, je recueille dans le circuit extérieur 2600 watts, alors qu'un groupe électrogène, moteur à essence et dynamo, en fourniraient tout au plus, étant donné leurs rendements organiques propres, 650 tout au plus.

— C'est une économie sérieuse, il n'y a pas à le nier.

— L'élément que tu vois là, poursuivit l'inventeur emporté par le sujet qui lui tenait à cœur, possède deux électrodes dissemblables, ayant chacune une surface de 29 décimètres carrés. Eh bien ! en les chauffant par un courant d'air chaud consommant trente grammes d'essence par heure, je puis lui faire débiter 55 ampères sous une différence de potentiel utile de 1,8 volt, soit une puissance de 1 hectowatt-heure. Dix éléments, couplés en série, donnent donc 1 kilowatt-heure avec trois cents

grammes d'essence, alors que le groupe électrogène brûlerait trois à quatre fois davantage. Et j'espère bien réduire encore sensiblement cette consommation. Ajoute que mon générateur est infiniment plus simple et, par suite, moins coûteux qu'un moteur associé à une dynamo… »

La tirade du physicien fut brusquement coupée par le tintement du grelot d'appel.

« Bon ! s'interrompit-il, c'est aujourd'hui le jour des visites. Moi qui n'en reçois presque jamais ! Allons voir quel est ce nouveau gêneur. »

Il alla ouvrir la porte et se trouva en présence d'un inconnu qui, soulevant son chapeau de feutre, demanda avec un accent anglais prononcé :

« C'est à monsieur Verdet, *engineer*, que j'ai l'honneur de parler ?

— En effet, monsieur. Que désirez-vous ? »

L'inconnu pénétra délibérément, sans y avoir été invi-

té, dans le laboratoire, et tout de suite ses yeux se dirigèrent vers l'appareil électrique en fonction.

« Aôh ! fit-il, voilà sans doute le système thermo-électrique dont le professeur Darly a entretenu dernièrement l'Académie des sciences ?… Très intéressant…

— Mais, monsieur, me direz-vous ?… commença l'inventeur. Je suis venu de Londres pour vous acheter le système.

— Mais, rétorqua Paulin Verdet, en se tirant l'appendice nasal par son tic familier lorsqu'il était intrigué, mon générateur n'est pas encore au point et je n'en suis pas des plus satisfait, ce qui est vous dire qu'il ne saurait être question de le mettre dans le commerce.

— Oh ! dit l'Anglais, sans se départir de son sérieux, quand vous saurez dans quel but on veut acquérir votre invention, monsieur Verdet… Je puis parler ?… »

Paulin Verdet eut un coup d'œil vers *Crédinet*, qui écoutait de toutes ses oreilles et ne paraissait pas disposé

à se retirer. Cependant, celui-ci comprit la muette invitation qui lui était adressée et fit quelques pas en avant.

« À un autre jour, mon cher ami, prononça-t-il après un moment d'hésitation. Je te quitte, il faut que j'essaie de faire seul la petite enquête dont je t'ai parlé.

— À bientôt, c'est entendu. D'ailleurs, ce ne sont pas les occasions de nous revoir qui nous manqueront. Adieu. »

Les deux camarades échangèrent une poignée de mains en apparence cordiale. Cependant l'inventeur aurait pu, à bon droit, s'inquiéter de la réflexion murmurée par le journaliste d'occasion, pendant qu'il descendait les étages de la haute maison :

« Va, mon bonhomme, essaie de trafiquer de ton bibelot électrique ; j'en saurai bientôt aussi long que toi à cet égard et, avant que tu aies pris la précaution de t'en garantir légalement la propriété, j'aurai organisé une petite concurrence à laquelle tu ne t'attends pas. »

Resté seul avec l'Anglais, l'inventeur attendit qu'il parlât.

« Voici, mister Verdet, ce qui a motivé ma démarche, expliqua celui-ci. Je me nomme Richard Kenwell, Cromwell Street, 39, à Londres, et suis votre collègue : ingénieur électricien, élève du Polytechnical school. Je suis délégué par un comité d'études, ayant pour président sir George Redruth, ancien administrateur du North Railway, et qui se propose de créer, dans les solitudes incultes de l'Arabie, une colonie agricole à production intensive, afin de lutter contre l'élévation constante du prix des substances alimentaires dans le monde entier, et surtout en Angleterre, où les récoltes sont de plus en plus déficitaires. Tel est, en deux mots, le but que nous poursuivons. »

L'ingénieur anglais fit une pause et, après un instant, poursuivit :

« Pour augmenter dans une proportion sensible la production et hâter en même temps la germination et la maturation des plantes utiles, ainsi que pour fournir aux

fermes et aux villes créées les moyens matériels et le confort indispensables, il faut disposer de sources d'énergie presque illimitées. Or, la principale, dans ces climats, est la chaleur solaire surabondante, plus encore que la circulation des eaux. Votre générateur thermique fournit la solution la plus économique, puisqu'il sera possible d'emprunter directement le rayonnement solaire sous un ciel presque toujours pur. Il y a donc pour vous une expérience des plus intéressantes à tenter, d'autant plus qu'elle devra s'effectuer en grand. Songez qu'il ne s'agira pas moins de milliers de kilowatts à débiter pour alimenter les moteurs et les lampes des cités, ainsi que pour électrifier le sol, suivant les méthodes les plus perfectionnées. C'est donc à une œuvre de progrès et d'utilité sociale que nous vous appelons à participer, et vous ne devez pas nous refuser votre concours. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vous ferez vos conditions et demeurerez seul et unique propriétaire de votre invention. Voilà. J'ai traduit, j'espère, fidèlement les propositions du comité qui m'envoie et j'espère lui rapporter votre adhésion. J'ai l'honneur, mister, de vous saluer. »

Richard Kenwell, son discours achevé, se leva, considéra encore avec attention le fameux générateur thermo-électrique qui, pour lui, constituait la clé de la résurrection des déserts de l'antique Chaldée, et se dirigea vers la porte.

Paulin Verdet, éberlué de ce sang-froid britannique autant que par l'inattendu de la proposition, se ressaisit enfin.

« Je vais réfléchir à vos offres, monsieur, dit-il enfin, et vous les ferai savoir…

— Le plus tôt possible, je vous prie, conclut l'Anglais en arrivant sur le palier. Veuillez en informer notre président, dont voici la carte avec l'adresse. »

Puis, après un instant de silence :

« Et laissez-moi espérer en vous quittant, mister, que vous serez des nôtres et que vous deviendrez notre plus précieux collaborateur. »

4 En route pour la Syrie

Cinq mois s'étaient écoulés depuis l'entrevue du délégué du consortium, l'ingénieur Richard Kenwell, et de l'inventeur français. On était au 25 février 1924, et les salons du *Cedric-House* étaient le centre d'une animation singulière, laissant deviner un prochain départ. Le hall, en effet, était encombré d'une quantité de colis de toutes dimensions malles, valises, boîtes, étuis renfermant des vêtements, coiffures, chaussures, objets de toilette et de campement, armes, instruments, ustensiles domestiques soigneusement emballés en vue d'un long voyage. Sir Redruth, en effet, se préparait en vue de sa prochaine expédition en Mésopotamie.

Le diplomate Saunders avait habilement manœuvré et, dès les premiers jours du mois de novembre, il était revenu d'Angora avec les firmans et autres pièces officielles autorisant l'industriel anglais à occuper une surface de près de trois mille kilomètres carrés sur la rive droite de l'Euphrate, à proximité des déserts de Syrie et

d'Arabie, pour tenter de féconder ces terrains stériles. Le contrat prévoyait la possibilité future d'accroître la surface concédée en cas de réussite et fixait les conditions de la cession pour une durée de trente ans, susceptible d'être renouvelée à expiration. C'était, en somme, une espèce de bail consenti par le gouvernement turc, qui entendait conserver sa suzeraineté sur ces territoires où, cependant, son autorité s'exerçait plutôt en principe que réellement. Les annuités étaient d'importance croissante, augmentant d'importance d'année en année, à mesure que l'exploitation fournirait un rendement plus élevé.

Sir George avait chaudement félicité son représentant, qui s'était tiré à merveille des difficultés de la transaction. Saunders était un esprit trop averti pour ne pas comprendre que les avantages restaient cependant aux Turcs, qui allaient toucher des sommes relativement élevées en échange d'une protection plutôt illusoire. Mais cela était secondaire. Le principal était de se mettre en règle au double point de vue politique et administratif, ce qui était essentiel pour la sécurité future de l'entreprise.

Après s'être, comme on dit un peu vulgairement, longuement tâté, le chimiste avait fini par accéder à la proposition transmise par l'intermédiaire du jeune ingénieur anglais. Cette idée d'une expérience en grand de sa pile, avec l'astre solaire comme source unique et directe de chauffage, l'avait séduit bien plus que l'offre d'argent qui lui était faite. Il ne doutait pas, d'ailleurs, qu'il lui serait toujours aisé de tirer un parti lucratif de son invention, dès que des brevets réguliers seraient demandés dans les principaux pays civilisés. Pour l'instant, ces formalités étaient inutiles, puisque seul il connaissait la composition des électrodes de sa pile, qu'il achèverait ainsi de perfectionner dans ses moindres détails avant de l'abandonner au commerce mondial.

Il s'était donc décidé à transmettre son acceptation à sir Redruth, et le grand industriel l'avait invité à venir à Richmond pour s'entendre avec lui au sujet de la construction d'un générateur thermo-solaire de grande puissance. Paulin Verdet s'était donc décidé à traverser la Manche et à se rendre à cet appel, guidé surtout par la curiosité, car il n'osait trop croire aux projets sommairement

exposés par Kenwell. Une brève conversation avec sir George l'eut bien vite convaincu du sérieux de l'organisation qui se préparait, et, avec la vivacité de son caractère, il s'enthousiasma de la grandeur de l'idée, tout en regrettant que ce ne fût pas en France qu'une semblable initiative eût pris naissance.

Il fut donc décidé que, sans perdre un instant, l'inventeur lancerait des commandes de matériel nécessaires pour la fabrication d'une pile de dix mille éléments, devant occuper une surface de près d'un hectare et fournir, pendant huit à dix heures par jour, environ 25 000 kWh qui seraient principalement employés pour les besoins de l'électro-culture. En même temps, Richard Kenwell s'occuperait de réunir les turbines hydrauliques et les alternateurs pour une non moins puissante station hydro-électrique, ainsi que tout l'appareillage indispensable, notamment les câbles chargés de répartir partout où il serait nécessaire l'énergie électrique.

L'agronome Flinders, qui avait donné sa démission de directeur du *Botanical garden* de Kensington pour se

consacrer entièrement à l'œuvre de reconstitution des forêts et des cultures de l'ancienne et si fertile Chaldée. était fort occupé par le travail considérable consistant à rassembler les plants et semences à mettre à même de se développer sur ce sol où l'on devait les transplanter. Il s'occupait également de réunir les machines agricoles à grand travail pour l'exécution rapide et avec un personnel restreint des diverses opérations culturales.

De son côté, l'architecte Adam Smith avait fort à faire pour réunir l'énorme matériel représenté par un millier de maisons démontables, intérieurement doublées d'un matelas calorifuge en paille comprimée et armée, dont le but devait être d'empêcher la chaleur extérieure de pénétrer dans les pièces, qui demeureraient ainsi relativement fraîches, malgré l'ardeur du climat. Ces habitations, comportant un nombre plus ou moins grand de chambres, étaient toutes d'un modèle identique et composées de pièces interchangeables associées par des étriers ou des boulons. Il devait songer aussi aux appareils pour le creusement des puits et aux conduites d'irrigation chargés de conduire au milieu des cultures les eaux bienfaisantes

empruntées à l'Euphrate et à ses affluents.

À mesure que toutes ces marchandises disparates étaient prêtes, elles étaient transportées aux appontements de la Tamise et rangées à fond de cale dans de vastes cargo-boats affrétés par sir George et sur lesquels le captain Hobson avait la haute main. Depuis près de quinze jours déjà, le travail de chargement se poursuivait sans arrêt et les cales se remplissaient.

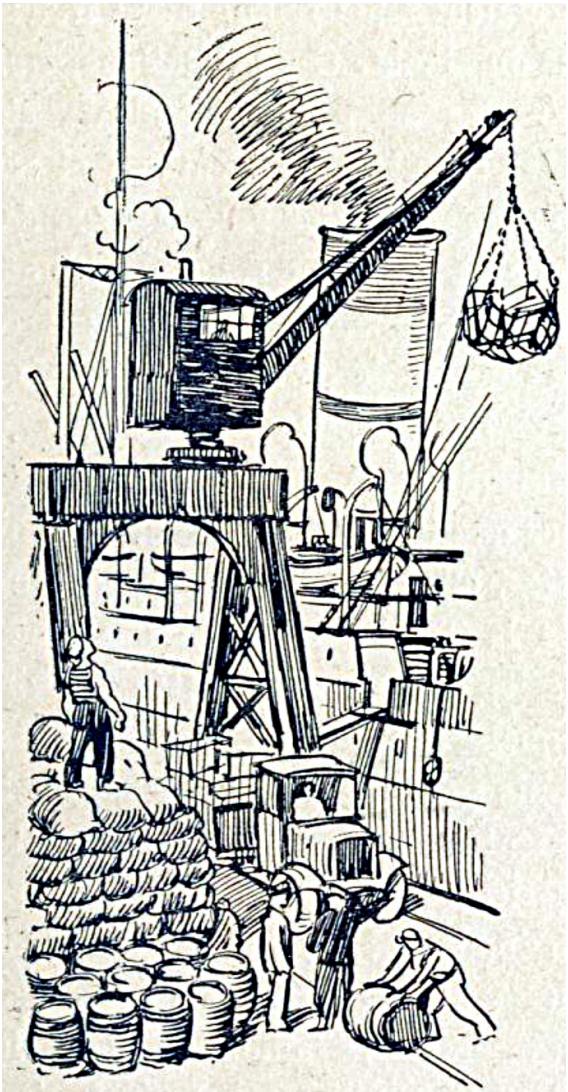
L'ancien industriel, lui, s'était réservé le recrutement du personnel nécessaire et, dans ce but, avait fait insérer des annonces dans les principaux journaux politiques et professionnels de Grande-Bretagne. Les offres de service avaient aussitôt afflué, car déjà le chômage commençait à faire sentir ses effets dans le Royaume-Uni. Il avait donc pu opérer une sélection sérieuse parmi tous les sans-travail et n'engager qu'une élite de gens de métier : maçons, charpentiers, cultivateurs, tailleurs, cordonniers, électriciens et autres. Un contrat-type avait été dressé par un sollicitor expert en procédure commerciale, et les avantages qu'il assurait à leurs signataires étaient tels,

qu'aucun candidat n'hésitait à le signer. D'ailleurs, ils avaient la liberté de se faire accompagner de leur famille, femme et enfants, et ils conservaient la possibilité de résilier ce contrat après chaque année révolue passée en Arabie.

Le 7 février avait eu lieu le départ de la flottille de cargos sous la direction suprême du captain Hobson, faisant fonctions d'amiral. Sir Redruth, accompagné par sa fille, avait tenu à assister au départ des quatre navires, qui quittèrent le quai où ils étaient amarrés, depuis trois semaines, aux acclamations d'une foule nombreuse accourue pour encourager de leurs hourras ceux qui s'expatriaient dans la lointaine Asie Mineure.

Les journaux avaient longuement commenté, à diverses reprises, le projet de colonisation scientifique du grand propriétaire et ne lui avaient pas, en général, ménagé leurs éloges pour cette entre prise dont on pouvait espérer les plus heureux résultats. De là, la popularité dont jouissait le comité d'initiative.

De retour au home de *Cedric-House*, Georgie s'était



Depuis près de quinze jours déjà, le travail de chargement se poursuivait.

empressée de demander diverses explications à son père, particulièrement au sujet de la destination des cargos et de l'itinéraire qu'ils allaient suivre.

« C'est bien simple, et je vais te renseigner exactement, mon enfant, accorda aussitôt le gentleman. Viens dans mon cabinet de travail où se trouvent les cartes à grande échelle, non seulement de la péninsule arabique, mais de l'Europe entière, et tu pourras suivre du doigt la route que vont parcourir nos bateaux. »

Quelques instants plus tard, le père et la fille étaient installés dans la vaste pièce largement éclairée par un bow-window en encorbellement d'où l'on dominait tout le panorama de la campagne qui commençait à verdoyer par places.

« Vois, dit sir George en posant son index sur une carte d'Europe qu'il avait étendue sur une grande table auprès du vitrage : voici Londres et la Tamise que les cargos vont descendre jusqu'à la mer en profitant de la marée descendante. Ils vont prendre la route de l'ouest jusqu'à l'extrémité occidentale de la France, puis descen-

dront droit au sud pour reconnaître le cap Ortegal, pointe extrême de l'Espagne, et atteindre Lisbonne. Ils continueront à côtoyer la péninsule ibérique pour atteindre le détroit de Gibraltar et pénétrer dans la Méditerranée. Ce sera l'affaire de trois jours à peine.

— Ah !… Et ensuite ?…

— Ensuite, fillette ?… Mais ils suivront la route habituelle des bâtiments se rendant en Extrême-Orient ou dans l'Inde, c'est-à-dire qu'ils longeront les côtes septentrionales de l'Afrique et de la Tunisie jusqu'au cap Bon, puis, après avoir reconnu les rivages de la Crète, ils feront escale à Port-Saïd, en attendant de pénétrer à leur tour dans le canal de Suez. Puis, comme il est nécessaire de contourner tout le massif de l'Arabie., force sera aux cargos de faire route d'abord au sud par la mer Rouge jusqu'à Aden, puis à l'est jusqu'à Mascate, avant de remonter au nord pour gagner le Chott-el-Arab, où se réunissent les eaux des deux grands fleuves encadrant la Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate.

— C'est là, il me semble, un assez long voyage. Com-

Les offres de services avaient aussitôt afflué.

bien de temps demandera-t-il pour s'effectuer à ces navires lourdement chargés ?

— Certes, ces cargo-boats ne sauraient rivaliser de vitesse avec les racers. Cependant Hobson estime que si aucun incident imprévu ne vient contrarier ses prévisions, il ne lui faudra pas plus de dix jours pour se rendre de Londres à Port-Saïd, puis un peu plus pour le trajet Port-Saïd-Mascate, et cinq ou six pour atteindre le point terminus, où il doit débarquer passagers et matériel.

— Soit environ un mois, totalisa la jeune fille. Ils arriveront donc vers le 10 mars prochain, et l'on pourra profiter aussitôt du retour de la belle saison pour commencer les plantations, car je crois que c'est là le travail le plus urgent, n'est-ce pas ?

— Tout doit marcher de front, d'après le plan qui a été arrêté d'un commun accord par mes collaborateurs et associés. Pour que les plantations réussissent, il faut de l'eau en abondance et du courant électrique et, pour que cette eau parvienne aux points utiles, il faut rétablir ou reconstituer les canaux d'irrigation détruits ou disparus, ce

qui ne sera pas une mince besogne, étant donné qu'il s'agit de milliers d'hectares de terrains incultes à féconder. D'autre part, comme il faut avant tout songer à nourrir et à abriter seize cents ouvriers embarqués à bord du paquebot réservé au personnel, la première besogne, à peine le débarquement opéré, sera de procéder au montage des habitations et à l'organisation des cuisines.

— Mais les vivres pour nourrir tout ce monde, s'inquiéta Georgie, où pourra-t-on se les procurer, puisque c'est dans un désert que l'on se trouvera ?

— Hobson, qui connaît les ressources du pays, car il l'a longuement visité, est tranquille à ce sujet, car il saura se ravitailler soit à Bagdad, soit à Bassorah :, qui sont de très grandes villes où l'on peut se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est là, évidemment, une sujétion désagréable et surtout onéreuse ; heureusement, il est à espérer qu'elle ne sera que de courte durée et que la colonie se suffira à elle-même au bout de peu de temps, au plus tard dès la deuxième année d'exploitation. Ensuite, c'est elle qui inondera de ses excédents non seulement les

marchés voisins, mais les pays les plus lointains.

— Et nous, père, continua la jeune fille, quand notre tour de partir sera-t-il arrivé ? Je suis curieuse d'assister à la naissance de la ville que tu veux créer. »

Sir George sourit avec bonté.

« Attendons au moins, mon enfant, que la caravane ait le temps d'arriver, de s'organiser et surtout de nous préparer une habitation. Il est entendu avec Hobson, qui me représente, qu'aussitôt notre home prêt, il me câblera une dépêche pour me prévenir.

— Et nous arriverons un mois après, alors que le travail le plus intéressant sera déjà, en grande partie, accompli.

— Mais non, nous pourrons faire le voyage en moins de trois jours. Je fréterai un avion, et par Anvers, Munich, Vienne, Belgrade et Constantinople, nous nous rendrons à Mossoul ou Bagdad, puis à la colonie… »

Miss Georgie eut une moue de désappointement.

« C'est vrai que l'on voyage vite en avion, reconnut-elle, mais cela manque un peu de confortable et j'aimerais mieux ma cabine dans notre yacht…

— C'est comme tu voudras, fillette. D'ailleurs nous pourrons restreindre sensiblement le parcours en débarquant à Iskanderoun, au fond du golfe d'Alexandrette, au lieu de faire le tour de la péninsule arabique comme les cargos.

— Comment cela, père ?

— Je vais te l'expliquer. L'Euphrate, le long duquel se trouve la concession de terrain qui nous est accordée par le gouvernement turc, prend sa source dans les massifs montagneux du Taurus et va se jeter dans le golfe Persique ; il coule de l'est à l'ouest, puis descend vers le sud, et dans un point de son cours il n'est pas éloigné de plus de cent cinquante milles de la Méditerranée et d'Alexandrette. C'est donc un trajet qui peut s'effectuer en quelques jours à peine en automobile ou à cheval.

— En effet. Et quelle est la distance maritime entre

Alexandrette et Londres ?

— Trois mille cinq cents milles environ. Notre yacht le *Blue-Bird* parcourant vingt-deux milles à l'heure, ce trajet demandera environ une semaine, et il faudra bien autant pour atteindre ensuite l'Euphrate et descendre son cours jusqu'à la rencontre de notre flottille, qui, elle, devra le remonter depuis le Chott-el-Arab. Vois plutôt sur la carte. »

Les sourcils froncés par l'attention, la jeune fille examinait sur le plan le tracé du fleuve mésopotamien et réfléchissait. Enfin elle releva la tête.

« Eh bien ! père, demanda-t-elle d'une voix câline, veux-tu me faire plaisir ?

— Je ne demande pas mieux, fillette, répliqua l'ancien administrateur du North-Railway. Que veux-tu exiger de moi ?

— Je préférerais exécuter ce voyage, ainsi que je te l'ai dit, à bord de notre *Blue-Bird*, où nous serons beau-

coup plus à l'aise que dans la carlingue d'un avion. Nous en serons quittes pour quitter Richmond quelques jours plus tôt. À Alexandrette, nous louerons des chevaux pour atteindre le gros village que je vois là marqué sur la carte et qui porte le nom de Balis. On y louera une barque qui nous permettra d'atteindre le point où doit s'opérer le déchargement des cargos. Au besoin, nous coucherons sous la tente, en attendant que les maisons soient montées. Ce sera infiniment plus intéressant que de faire le voyage à toute vitesse. par la voie de l'air. Qu'en penses-tu, père ?

— Il sera fait selon ta volonté, mon enfant, car je ne vois nul inconvénient à préférer le chemin des poissons à celui des oiseaux. Nous attendrons donc pour partir de recevoir une dépêche d'Hobson nous apprenant qu'il est arrivé sans encombre à Suez ou à Aden, de façon à ne pas arriver les premiers à l'emplacement de notre futur établissement. Pendant ce délai, tu auras le temps de réunir les bagages indispensables, tandis que je m'occuperai de faire remettre le yacht en état pour cette nouvelle croisière.

— Et, à propos, nous voyagerons tous les deux seuls à bord du *Blue-Bird* ?

— Mais non, fillette. Saunders nous accompagnera, ainsi que l'ingénieur français Verdet, qui doit revenir dans quelques jours de Paris, où il est retourné prendre livraison de certains instruments délicats dont il aura besoin là-bas pour contrôler le fonctionnement de ses appareils électriques. De ton côté, tu as décidé ta tante Margaret à te suivre en Mésopotamie ?

— Oui, père, je suis parvenue à lever les objections qu'elle m'opposait contre ce long déplacement qui contrarie ses habitudes. Et c'est un peu à cause d'elle, qui a une peur affreuse des voyages aériens, que je t'ai prié de faire le voyage à bord du yacht.

— Ah ! c'est pour cela ? Mais, dans ce cas, on ne saurait songer à exécuter à cheval le trajet entre Iskanderoun et Balis. Il faudra emmener une auto, et, comme les routes sont à peu près inexistantes en Asie Mineure, avoir une voiture à chenilles capable de passer aussi bien à travers les sables du désert que de gravir les sentiers des

montagnes. Je vais m'en occuper sans tarder.

— Alors, à quand le départ, père ? »

L'ancien industriel établit mentalement un court calcul.

« Dans une quinzaine de jours au plus tard, je pense, répondit-il après un instant de réflexion. Nous sommes aujourd'hui le 7 février, ce sera certainement avant la fin du mois que nous quitterons Richmond. Tu vois qu'il ne nous reste que juste le temps d'effectuer nos derniers préparatifs.

— N'aie crainte, père, je serai prête à l'heure. »

Et c'était comme suite de cette conversation que, le 25 du même mois, le hall de *Cedric-House* s'était trouvé encombré de colis de toute espèce, faisant songer à quelque salle de magasin de produits hétéroclites. Mais il n'allait pas tarder à reprendre son aspect normal, une camionnette automobile venant de s'arrêter devant la terrasse et deux hommes s'occupant à remplir le véhicule de

ces caisses de toutes grandeurs pour les transporter à bord du yacht à vapeur amarré à l'un des quais de la Tamise. La dépêche du captain Hobson, annonçant qu'il avait effectué, sans encombre, la traversée du canal de Suez, était parvenue la veille à sir George, et celui-ci s'était empressé de lui répondre en lui annonçant son arrivée, par le haut Euphrate, vers le 15 mars. Cette précaution prise, l'ancien industriel, maintenant président du Comité de reconstitution de la Mésopotamie, était allé donner l'ordre au capitaine du *Blue-Bird* de se préparer au départ, qui aurait lieu à la marée du lendemain. Une inspection minutieuse lui avait montré que le chargement était convenablement arrimé et que tout était prêt pour recevoir les passagers.

Paulin Verdet, l'inventeur de la pile thermo-solaire, était, depuis deux jours, l'hôte de *Cedric-House*, et miss Georgie lui avait fait le plus gracieux accueil. Le diplomate William Saunders était arrivé la veille, et déjà leurs bagages personnels avaient été transportés sur le yacht par la camionnette. Tout le monde était prêt à s'embarquer pour les rivages de Syrie.

Le dernier repas pris en commun dans la salle à manger de la villa de Richmond fut un peu morne, chacun demeurant plongé dans ses réflexions. On devait quitter la civilisation pour se lancer dans une grande aventure qui notait pas sans présenter des aléas et peut-être des dangers insoupçonnés, car on allait se trouver en butte à la méfiance de populations arriérées et fanatiques qui verraient sans doute d'un mauvais œil ces étrangers s'installer dans le désert, avec tout un attirail de machines bizarres, incompréhensibles pour ces esprits bornés. Comprendraient-ils que c'était pour une besogne d'intérêt général, que s'étaient rassemblés les Européens, et ne leur susciteraient-ils pas des difficultés graves pour les empêcher de réussir ? Le chef de l'entreprise s'étonnait lui-même que ces idées ne lui fussent pas encore venues dans l'esprit ; mais il était un caractère fortement trempé et tenace. On verrait bien à mater les Arabes, s'ils montraient des dispositions malveillantes, et, à tous risques, il songeait que le captain Hobson avait tenu à se pourvoir d'armes perfectionnées dont, le cas échéant, on se servirait.

Voulant réagir contre cette tristesse que ses convives s'efforçaient de leur mieux de dissimuler, sir Redruth avait fait apporter quelques bouteilles de Champagne. Quand le vin pétillant de France moussa dans les coupes, sir George se leva.

« Mes amis, dit-il, avant de quitter le sol de l'Angleterre, laissez-moi porter un toast en l'honneur de la grande œuvre qui nous réunit et que nous avons à cœur de voir réussir, car nous sommes soutenus par une fée puissante : la science, qui nous y aidera. Je lève donc mon verre au succès de la nouvelle colonie que nous allons faire sortir des sables du désert et de tous ceux qui v vont nous aider à fonder la première ville du pro grès sur les ruines des antiques civilisations assyriennes. À votre santé à tous et à l'avenir de la Mésopotamie rénovée ! »

Des approbations unanimes accueillirent ces paroles et tout le monde se dressa. L'heure de gagner le yacht était venue et les automobiles, devant la terrasse, attendaient les voyageurs pour les conduire à l'appontement de la Tamise.

5 En auto-chenille dans le désert

Ainsi que l'avait prévu et annoncé le promoteur de la renaissance de l'antique et féconde Chaldée, le yacht employa sept jours entiers pour dérouler le ruban de plus de six mille kilomètres séparant la capitale anglaise du port d'Alexandrie, appelé plutôt Iskanderoun par les Turcs.

Ce parcours s'effectua sans incident digne d'être noté. Le *Blue-Bird*, pourvu de deux moteurs à huile lourde genre Diesel développant deux mille quatre cents chevaux, fonctionnait avec la plus grande régularité et n'eut besoin que d'une seule escale à Malte pour reconstituer sa provision de combustible. Les passagers avaient aperçu de loin au passage la pointe du Cotentin, puis celle du Finistère, et ce ne fut pas sans une secrète émotion que Paulin Verdet vit disparaître dans l'éloignement les rochers du cap Saint-Mathieu et de la chaussée de Sein, derniers vestiges de la terre de France qu'il quittait, qui

pouvait dire pour com bien d'années ?

Après avoir reconnu le lendemain soir à la tombée de la nuit les phares de la côte nord-occidentale d'Espagne, le yacht était descendu vers le sud pour s'engager, vingt-quatre heures plus tard, dans le détroit de Gibraltar et pénétrer dans la Méditerranée. Deux jours plus tard, il entrait dans le port de la Valette pour refaire son plein de mazout et acheter quelques provisions fraîches.

Pendant trois jours encore, on marcha à toute vitesse sans apercevoir aucune terre, à part, à l'extrême horizon du nord, le sommet du mont Ida, de mythologique mémoire, et les chaînes neigeuses de l'île de Crète ou Candie. Le yacht avait traversé la mer Ionienne dans sa plus grande largeur depuis la Sicile et piquait droit sur l'île de Chypre, dont le Troodos, montagne de deux kilomètres de hauteur, paraissait sortir du fond de la mer.

Le *Blue-Bird* longea la côte septentrionale de la terre autrefois consacrée à la déesse Aphrodite, qui y possédait les temples de Paphos et d'Amathonte, embouqua le détroit séparant la longue péninsule de Karpatos de la côte

d'Asie Mineure et de la Cilicie. Quelques heures plus tard, il s'amarrait au quai du port d'Alexandrette auprès de bâtiments à vapeur de différents tonnages et appartenant à diverses nationalités. Il était 11 heures du matin et l'on était un dimanche.

Cette traversée s'était donc opérée dans les meilleures conditions de célérité et de beau temps, car la mer n'avait été forte, sans être cependant démontée, qu'en deux points : dans le golfe de Gascogne et entre la Sardaigne et la Sicile. Seule parmi les passagers, la tante Margaret, une respectable personne qui portait plutôt mal son demi-siècle révolu, avait été réellement malade du fait de la mer.

Iskanderoun est situé au fond du golfe du même nom et s'appelait Alexandrette avant la conquête arable. Bâti sur un fond marécageux, son séjour est insalubre pendant les fortes chaleurs, si bien que les familles riches ont l'habitude de l'abandonner en été pour habiter Beïlan, sur les premiers escarpements de l'Amanus.

Il avait été convenu, dès le départ d'Angleterre,

qu'après avoir déposé ses passagers à Iskanderoun, le *Blue-Bird* rebrousserait chemin jusqu'à Port Saïd et reprendrait l'itinéraire des cargos par la mer Rouge pour gagner Bassorah et remonter l'Euphrate aussi haut que le lui permettrait son tirant d'eau. Sir George et sa fille, Paulin Verdet, Saunders et la tante Margaret, coupant au court par Alep, descendraient au contraire le fleuve à bord d'une embarcation du pays. Une auto à chenilles de traction les transporterait à Balis, puis reviendrait à vide à Iskanderoun, où elle serait rechargée sur le yacht. Il ne serait pas besoin ainsi de recourir aux services des kchewadœrs, — loueurs de chevaux, — pour parcourir les cent ou cent vingt milles séparant l'Euphrate de la côte méditerranéenne, et d'ailleurs, à part sir Redruth et Saunders, aucun des autres voyageurs ne pratiquait l'équitation.

En Orient, tous ceux qui s'écartent des villes habitées par des Européens doivent s'inquiéter d'emporter avec eux tout ce qui pourra leur être nécessaire pendant leur randonnée. La plus faible négligence, le moindre oubli serait souvent des plus fâcheux. Sur les routes fréquen-

tées par les caravanes, on trouve des caravansérails pouvant abriter les montures et leur charge en même temps qu'ils servent de refuge momentané aux cavaliers. Mais les chambres sont de simples loges carrées, absolument nues et souvent fort sales, si bien qu'il devient préférable de prendre ses repas en plein air et coucher sous la tente.

Sir Redruth et sa fille, au cours de leurs croisières lointaines, avaient dû fréquemment faire du camping, et ils s'entendaient parfaitement à l'organisation de ce genre d'existence, l'ancien industriel étant assez riche pour s'arranger de façon à ne manquer de rien même au milieu du désert. Il avait donc, aidé de Georgie pour la partie ménagère, donné les ordres voulus pour que la camionnette à chenilles de propulsion, qui allait les transporter sur les rives du fleuve mésopotamien, fût pourvue des vivres et objets de campement utiles pour un parcours d'une durée maximum de trois jours. En fait, le président comptait bien qu'une journée suffirait pour atteindre Alep et arriver à Balis une demi-journée plus tard, c'est-à-dire vers midi.

Une remorque, simple caisse rectangulaire montée sur un essieu à deux roues, avait été prévue pour transporter les bagages de route. Elle reçut également le matériel et les objets de cuisine et de campement, des vivres frais en quantité suffisante, des boissons variées, et jusqu'à une glacière. Le grand industriel ne voulait pas que sa fille ou ses hôtes manquassent de quoi que ce fût.

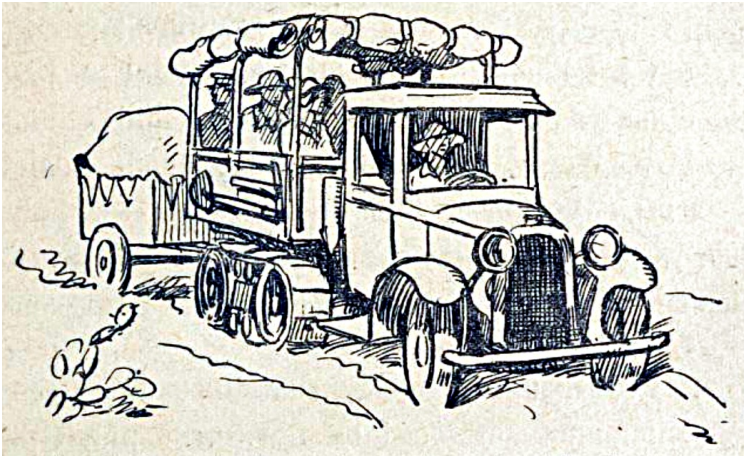
Dès le lendemain de leur débarquement, les voyageurs, quittant leurs confortables cabines du *Blue-Bird*, se- rendirent chez le consul anglais d'Iskanderoun, qui leur avait promis de leur pro curer un interprète dont la présence leur serait des plus utiles dans cette première partie du par cours. Il se trouva, ce qui était un avantage, que cet interprète était un officier subalterne de l'armée turque reconstituée sur de nouvelles bases par Kemal-Pacha et le gouvernement d'Angora, et cet officier, qui portait le nom d'Osman Malek, paraissait être un homme instruit et bien élevé.

La camionnette, étant pourvue de bancs à dossier bien rembourrés et suspendus, reçut les voyageurs, qui étaient

accompagnés du cuisinier John Wells et d'un mécanicien du yacht devant faire fonction de chauffeur et ramener le véhicule à son point de départ. L'officier turc, qui connaissait à fond toute la région, se chargea d'indiquer la route au conducteur. La voiture prit la direction d'Antioche et, après avoir longé le bord de la mer pendant quelques kilomètres par un chemin assez bien entretenu et empierré, elle ne tarda pas à arriver à Soueidiyeh, anciennement Séleucie du Piérius, fondée par Seleucus Nicator, et qui était autrefois le port d'Antioche.

À partir de ce point, la route remontait assez avant dans les terres pour suivre, depuis son embouchure, le cours de l'Oronte. De Soueidiyeh jusqu'à Antioche, le paysage changeait à chaque détour de la vallée. Des arbres fruitiers ombrageaient les coteaux de leurs feuillages et des mai sons blanches aux toits plats apparaissaient çà et là dans la verdure. Des rochers dénudés s'avançaient par endroits en saillie sur le fleuve en le surplombant. Le ciel, les arbres, les terres, les eaux formaient un ensemble admirable et charmant. Cependant la région est volcanique ; miné les feux souterrains, le sol

s'y est souvent par entr'ouvert dans d'épouvantables tremblements de terre qui ont renversé des villes entières et détruit des populations nombreuses.



A partir de ce point, la route remontait assez avant dans les terres.

« Mais qu'importe à l'éternel renouvellement de la vie universelle ! remarqua sir Redruth en rappelant ces catastrophes. Partout où la terre a bu en abondance le sang des hommes, l'herbe pousse plus drue, les moissons plus abondantes. Les laves et les cendres des volcans qui ont dévasté des territoires entiers, forment avec le temps des terrains d'une incomparable fertilité qui se couvrent de fleurs et de fruits. C'est la loi de la planète que nous habitons. »

À 10 heures du matin, l'auto pénétrait dans la petite ville turque d'Antakieh, qui fut autrefois la grande et opulente cité d'Antioche, la plus importante de l'Asie romaine et ancienne capitale de la Syrie, à tel point qu'elle fut un moment nommée la reine de l'Orient. Elle s'élevait au milieu d'une vallée, au milieu des montagnes, et était baignée par l'Oronte, qui se divisait en ce point en plusieurs bras dont les eaux faisaient tourner un grand nombre de moulins et arrosaient des jardins fort bien cultivés.

Les voyageurs traversèrent la ville sans s'arrêter à contempler son enceinte, qui ne comptait pas moins de cent trente tours, dont il ne restait plus que des murs lézardés par les soulèvements du sol. Ils avaient hâte d'arriver à Hamah ; mais la route devenait plus difficile, l'Oronte coulant au milieu de gorges profondes d'un accès peu commode, et il fallait diminuer par instants la vitesse. Heureusement, le mécanicien qui tenait le volant était un conducteur adroit, et aucun incident ne se produisit, grâce à la souplesse du système de traction.

En sortant de la montagne, on rencontra les marais, et la campagne peuplée des environs d'Antioche devint à peu près déserte. La végétation elle-même se ressentait de l'air empesté qui rendait le pays peu habitable. Enfin, après Hamah, bourgade peu importante, le sol devint meilleur, et l'on put franchir en moins de deux heures les quarante kilomètres séparant Homs de Hamah, où l'on s'arrêta pour prendre un repos dont le besoin commençait à se faire sentir.

Après Hamah, l'auto abandonna la vallée de l'Oronte pour gagner Alep en remontant vers le nord-est. Le chemin suivi passait sur des plateaux faiblement ondulés, d'une altitude variant entre trois et quatre cents mètres. La végétation était petit à petit devenue de plus en plus rare ; il n'y avait plus d'arbres, mais seulement par places quelques arbustes nains et rabougris. On entrait dans l'immense zone stérile qui, en Arabie, s'étend sur de vastes espaces, et la voiture traversait un véritable désert s'étendant jusqu'à l'horizon et dont l'aspect faisait songer à l'immensité de la mer.

La chaleur n'étant pas encore assez forte à cette époque de l'année pour obliger à interrompre le voyage pendant les heures les plus chaudes du jour, la route fut reprise à bonne allure et à 4 heures on arriva à l'oasis de Marrah, dont on distinguait depuis un grand moment déjà l'îlot de verdure, d'où surgissaient les blanches maisons à terrasse et la flèche élancée de la mosquée. Bientôt la camionnette à remorque fit son entrée dans le ksour et se trouva devant la casbah, construction carrée qui se dressait au milieu de jardins séparés par des haies de cactus et arrosés par mille ruisseaux murmurant au milieu de l'herbe touffue. L'odeur pénétrante des daturas et des jasmins montait au cerveau comme une griserie de parfums.

Pour la première fois depuis leur arrivée en Syrie, les voyageurs éprouvaient la sensation d'un Orient nouveau. La transition avait été brusque. Le ciel, la terre, la lumière, le relief des choses, tout s'était transformé. La notion du temps, de l'actualité disparaissait, et ils se croyaient revenus de quatre mille ans en arrière, au milieu des campagnes de Galaad et des jardins de Saron.

« Et penser, dit tout haut sir Redruth, pour s'arracher à sa contemplation, qu'avant que quelques années se soient écoulées, la contrée que nous traversons sera industrialisée. C'est ici, en effet, que doivent passer les canalisations des pipelines chargées d'amener aux navires-citernes dans les ports de la côte, à Haïffa, Tripoli, Latakieh, Soueidiyeh, Beyrouth et Alexandrette, les pétroles de la région de Mossoul dont l'exploitation vient de commencer. Notre œuvre viendra donc à son heure, car il faudra assurer l'alimentation de tous les travailleurs du vieux monde qui accourront peupler ces solitudes transformées. »

Il était 7 heures du soir et de grandes ombres commençaient à s'étendre sur le désert, quand enfin l'auto-chenille aperçut de loin les murs d'Alep, — en arabe Haleb, — qu'arrose la petite rivière El-Koïech, tributaire de l'Oronte. Alep a subi, en 1833, le même sort qu'Antioche : un tremblement de terre en a renversé une moitié et détruit une partie de sa population ; mais, plus heureuse que cette dernière, elle s'est relevée de ses ruines et compte aujourd'hui près de cent mille habitants.

Elle possède une forteresse bâtie sur une éminence au milieu de la ville, de nombreuses mosquées et des caravansérails où s'abritent les caravanes de marchands se rendant d'Iskanderoun à Bagdad, car Alep se trouve sur le trajet de la route conduisant à l'Euphrate et un peu plus qu'à mi-route de ce fleuve.

L'eau est peu abondante à Alep. Elle suffit à la consommation des habitants, mais elle ne saurait entretenir la fertilité, bien que l'industrie des indigènes, et surtout des Européens établis dans cette ville commerçante, ait réussi à créer des jardins. Aussi ces cultures ne sauraient-elles rivaliser avec celles des oasis comme Hamah ou Homs. Alep est une sorte d'oasis artificielle qui ne saurait rivaliser avec celles où la nature a tout fait.

Les Anglais furent un peu étonnés en trouvant des rues bien pavées, plus propres que dans la généralité des villes orientales. Les bazars et magasins qui les bordaient ne se distinguaient cependant en rien des établissements du même genre, bien que s'échangeassent là les marchandises de tout un continent. L'auto-chenille suscita sur son

passage une vive curiosité ; c'était sans doute la première fois que les Arabes voyaient un véhicule de ce genre.

Les Européens sont assez nombreux à Alep et, comme dans tout l'Orient musulman, l'élément latin domine. Il est surtout représenté par les Génois et les Vénitiens, qui forment une sorte d'aristocratie commerciale. Ces riches négociants constituent un clan à part assez fermé ; leurs maisons ont peu d'apparence extérieure, mais l'intérieur renferme de beaux meubles, de riches bibelots accumulés par plusieurs générations, et le quartier où elles se trouvent porte le nom caractéristique de *Khan des Francs.*

La colonie anglaise, moins nombreuse que la colonie italienne, occupe un quartier à part, dont les constructions sont d'un aspect moins massif et qui, à défaut d'un luxe de vieille date, renferment tout ce que le confort moderne a imaginé de plus séduisant. Les voyageurs y découvrirent un « boarding house », hôtel-restaurant tenu par un Anglais de Grimsby. Après s'être assuré du bon état des chambres et du mobilier les garnissant, sir George

donna l'ordre d'y monter leurs bagages et redescendit trouver ses compagnons, un peu fatigués par la longueur de l'étape et assez affamés.

La petite troupe quitta Alep le lendemain matin de bonne heure. Le temps avait changé depuis la veille et de gros nuages gonflés comme des outres couraient avec vitesse dans les hauteurs du ciel. La pluie était à craindre ; mais les automobilistes, à l'abri dans la camionnette bien close, ne la craignaient pas.

Le chemin suivi dans la plaine stérile, qui recommençait presque aux portes de la ville, était une simple piste tracée dans le sable par les caravanes. Elle décrivait de fréquentes sinuosités ayant pour but d'éviter des pointes de rocs crevant le sol par endroits. Après avoir roulé pendant un peu plus d'une heure, la voiture traversa un amas de ruines d'un singulier aspect. Au fond, d'une crevasse abritée au nord et au midi par un écroulement de rochers aux arêtes tranchantes, s'entassaient les ruines d'un village abandonné. Les murs des maisons, construits avec de gros fragments de basalte, étaient restés debout

par endroits, mais il n'existait plus trace de toitures nulle part.

En examinant avec attention ces débris, le Français fit remarquer à ses compagnons les lézardes sillonnant les murailles encore existantes et les crevasses fendant le sol en différents points. Ces témoins muets, vieux peut-être d'un siècle, montraient nettement pour quelles causes ce village avait été déserté par ses habitants. La population chrétienne avait dû, suivant toute apparence, fuir la violence des tremblements de terre et chercher refuge dans une région moins tourmentée et moins sujette à ces phénomènes.

Le président du comité de la nouvelle colonie en voie de réalisation avait appris de l'officier turc interprète qu'il existait, à peu de distance de Rabbah, un tombeau romain qui est le monument de ce genre le mieux conservé de la Syrie. Il donna l'ordre au chauffeur de faire un léger écart pour examiner cette curiosité, qui porte, paraît-il, la date de l'an 324 de l'ère chrétienne, et celui-ci obéit aussitôt.

En approchant du tombeau, les voyageurs aperçurent,

non sans surprise, une forme blanche appuyée contre un angle de l'édifice. Tout en se demandant ce que pouvait être cet objet, les occupants de l'auto continuaient à s'en rapprocher, et ils reconnurent alors, avec surprise, que c'était un être humain, une femme, une jeune fille plutôt, qui était étendue sur les dalles entourant la construction. Au bruit du véhicule qui se rapprochait, elle se souleva et se mit sur les genoux, montrant un visage charmant inondé de larmes. Elle paraissait âgée de quinze à seize ans et portait le pittoresque costume des femmes grecques de Syrie, à peu près semblable à celui des esclaves des riches pachas turcs : veste courte et flottante couverte de soutaches et de galons, pantalons de soie bouffants serrés aux reins par une ceinture frangée d'or et aux chevilles, chéchia brodée et brodequins en maroquin jaune. Mais ces chaussures poudreuses, les vêtements en désordre et les cheveux épars de l'inconnue annonçaient qu'elle avait parcouru une longue route avant de s'abattre, à bout de forces, auprès du tombeau.

En apercevant les étrangers qui, descendus de leur voiture, se dirigeaient vers elle, l'enfant se leva d'un bond

et parut prête à s'enfuir de nouveau. Mais ses forces épuisées la trahirent et elle retomba. Déjà Georgie s'était élancée et la soutenait.

« Que pouvons-nous pour vous, ma pauvre petite ? » demanda d'une voix compatissante la jeune Anglaise.

À la grande surprise de miss Redruth, ce fut en pur anglais que répondit l'inconnue et qu'elle put raconter sa lamentable histoire.

Grecque de naissance, elle avait été, dès son plus jeune âge, volée à ses parents par des Albanais et vendue à un marchand d'Andrinople. Ce temps de sa vie, elle se le rappelait avec bonheur ; car, élevée comme l'enfant de la maison, elle avait vécu heureuse jusqu'au moment où son maître, à la suite de la révolution turque, était venu s'installer à Adalia. Mais des troubles éclatèrent quelque temps plus tard dans la ville. Mahmoud fut tué, sa maison pillée, et elle-même, capturée, fut entraînée au désert et vendue à un ancien pacha turc qui était venu s'installer à Alep par la suite.

Elle n'aurait pas trop eu à se plaindre de ce nouveau maître, qui n'était point un méchant homme et l'eût traitée avec assez de douceur, sans les mauvais conseils de sa femme. Celle-ci, voyant en son esclave une future rivale, la maltraitait et la tyrannisait sans pitié, l'accusant constamment devant son mari. A bout de souffrances de toute espèce, elle avait résolu de fuir sans but bien arrêté ; mais, épuisée de faim et de fatigue, elle était tombée sans force au pied du tombeau où miss Georgie venait de l'apercevoir.

Sir Redruth avait écouté ce récit avec une attention apitoyée.

« Et que comptez-vous faire, ma pauvre enfant ? demanda-t-il après un instant. Voulez-vous que je vous reconduise à votre maître ? J'intercéderai en votre faveur pour qu'il vous pardonne votre tentative de fuite et qu'il vous traite mieux à l'avenir. »

Mais, à la pensée de retomber au pouvoir de ses persécuteurs, la jeune Fatime, — c'était le nom que l'ancien pacha avait donné à son esclave, — recommença à

pleurer et à sangloter. La femme de son maître était sans doute ravie d'être débarrassée de la présence de celle dont elle redoutait la future influence sur son mari, et, la voyant reparaître, lui ferait sans doute payer bien cher les nouvelles alarmes dont elle serait la cause. Plutôt que d'affronter le ressentiment de sa terrible maîtresse, la fugitive eût préféré se donner la mort. Se précipitant aux pieds de miss Georgie, elle la supplia de l'accepter comme esclave, lui jurant de lui être dévouée comme un chien fidèle si elle lui permettait de la suivre.

« Je ne puis cependant pas disposer de vous malgré votre maître, mon enfant, objecta l'industriel. Vous lui appartenez d'après les lois du pays. Je pourrais toutefois vous racheter ; mais le temps me manque pour retourner à Alep et essayer de fléchir votre maître. Enfin, venez quand même avec nous. Au retour, le lieutenant Osman ira trouver l'ancien pacha dont vous me donnerez le nom, et il fera le nécessaire pour transiger avec lui. »

Fatime remercia avec effusion sir Redruth, et une place lui fut donnée dans la camionnette après qu'elle se

fut restaurée en compagnie des autres voyageurs, que sa rencontre avait vivement émus. L'auto-chenille, qui avait refait son plein d'essence à Alep, repartit à toute allure sous la pluie qui commençait à tomber.

À 6 heures du soir, la nature du sol changea ; la végétation reparut et bientôt l'eau apparut dans le lointain. C'était l'Euphrate.

6 Aux ruines de Babylone

Le lieu où arrivait l'auto-chenille, et qui est le point où l'Euphrate se rapproche le plus près de la Méditerranée, porte le nom de Balis. D'une antique cité, autrefois prospère, il ne reste plus que des débris informes, un château délabré sur une butte de craie autour de laquelle sont groupées les masures d'un village turc assez misérable et où ne pouvaient se rencontrer les mêmes ressources que dans une grande ville commerçante telle qu'Alep.

Mais le promoteur de la colonie mésopotamienne l'avait prévu, et la voiture ainsi que sa remorque contenaient tout le matériel de campement nécessaire. Sur son ordre, on s'arrêta à moins d'un mille en amont du village sur une pelouse gazonnée, ombragée de palmiers, et le mécanicien, aidé du cuisinier Wells, s'empressa de monter deux tentes spacieuses contenant des lits démontables aux matelas en caoutchouc et chaudes couvertures pour chacun des voyageurs. Les nuits sont souvent très fraîches en Orient, et il était bon de se prémunir en

conséquence.

La nuit s'étant faite très noire alors que ces préparatifs se terminaient, le chauffeur alluma l'un des phares électriques de l'auto, tandis que maître Wells s'occupait activement de la cuisson d'un plantureux repas dont le besoin se faisait sentir, car le déjeuner était loin, — à plus de trente milles en arrière, — selon son compagnon, un Irlandais assez enclin à la plaisanterie.

Tout en faisant honneur à la cuisine de maître Wells, les voyageurs s'entretenaient de la suite de leur voyage. À une question posée par Paulin Verdet, sir George répondit :

« Vous me demandez, cher ami, comment nous allons descendre l'Euphrate ? De la façon la plus simple : en nous abandonnant au courant qui nous amènera à destination, à cinq cents milles de l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Comme nous n'aurons à notre disposition qu'un kellek, sorte de radeau formé de deux rangées croisées de troncs d'arbres sciés en deux et solidement reliés ensemble de façon à constituer une surface

plane allégée par des outres de cuir gonflées d'air, nous n'irons pas vite, et il nous faudra bien quatre ou cinq jours pour atteindre le lieu de débarquement de la flottille. Nous visiterons en passant les ruines de Babylone, si bien décrites par votre compatriote le savant assyriologue Oppert, et pourrons nous rendre compte des causes qui ont amené la décadence de ces régions autrefois si fécondes et aujourd'hui stériles.

— Et auxquelles il faut souhaiter de voir retrouver leur ancienne splendeur, approuva le diplomate Saunders. Mais à ce sujet, cher monsieur Verdet, ajouta-t-il en se tournant vers l'inventeur, j'ai entendu dire que l'on comptait beaucoup sur l'électricité pour activer la reprise de la végétation dans ces déserts. J'avoue ne pas être très au courant de la question, et vous serais obligé de me dire ce que l'on entend par l'électro-culture. Pourquoi, si le procédé est bon, ne l'emploie-t-on pas d'une façon générale dans nos pays d'Europe ? »

Paulin Verdet sourit.

« Je ne demande pas mieux que de résumer la ques-

tion devant vous, cher monsieur, répondit-il sans se faire prier. Savez-vous d'où les végétaux tirent les matériaux de leur accroissement, écorce, feuillage et fruits ?

— Évidemment de la terre.

— Erreur ! Sans quoi, depuis qu'on la cultive et qu'elle produit, elle serait épuisée. Écoutez le récit d'une expérience plutôt ancienne, car elle a été faite en 1614 par le chimiste belge Van Helmont :

« — J'ai pris, dit ce savant, un vase de terre dans lequel j'ai mis 200 livres de terre préalablement séchée dans un four et que j'ai arrosée avec de l'eau de pluie. Dans cette terre, j'avais placé un pied de saule pesant 5 livres. Exactement cinq ans après, j'ai retiré l'arbre qui avait poussé dans le vase. Je l'ai pesé, et son poids atteignait alors 170 livres. Cependant la terre n'avait jamais reçu autre chose que de l'eau de pluie ou distillée, et, afin qu'aucune poussière extérieure ne pût s'y ajouter, le vase était recouvert d'une feuille de métal percée de trous. Je n'ai pas relevé le poids des feuilles tombées chaque année ; mais, après avoir retiré l'arbre, j'ai de nouveau séché

la terre et obtenu exactement la quantité du début : 200 livres moins 2 onces. Les 170 livres de bois, d'écorce et de racines de l'arbre provenaient donc uniquement de l'apport d'eau et des gaz puisés dans l'atmosphère. Répétée depuis par d'autres chercheurs, l'expérience a fourni des résultats identiques. »

« Voici qui répond à votre première question et prouve que la présence d'un sol très riche n'est pas indispensable aux productions végétales.

— Très bien. Mais quel est alors le rôle de l'électricité ?

— Vous comprenez, monsieur, qu'après avoir aéré et arrosé le sol, il ne faut pas se borner à attendre que les forces de la nature viennent seules assurer la fertilisation. Non, il faut les capter, les canaliser, les drainer, en un mot les diriger sur les points où l'on veut les faire agir…

— Mais, interrompit le diplomate, n'a-t-on pas pour cela les engrais chimiques ?

— Et comment ces engrais agissent-ils ? Tout corps chimique qui se décompose ou se combine, vous dirai-je, donne naissance à un courant électrique, et c' est ce courant qui accélère les phénomènes de la germination. Mais c'est là une méthode, sinon barbare, tout au moins très coûteuse, à laquelle on peut substituer avec avantage d'autres procédés plus efficaces, entre autres la captation des charges électriques de l'atmosphère a l'aide d'appareils appropriés et dont les plus anciens dispositifs remontent à l'année 1749 et à l'abbé Nollet.

— Vraiment ! Et l'on a obtenu des résultats probants ?

— J'y arrive. En 1880, un agronome russe, le professeur Spechnew, perfectionnant l'électrovégétomètre de l'abbé Bertholon, obtenait à Kiew, sur des parcelles influencées par des capteurs d'électricité atmosphériques, des surproductions allant de onze pour cent pour les pommes de terre à soixante deux pour cent pour l'avoine. Pour les jardins potagers, les résultats furent extraordinaires. La récolte fut quatre fois plus importante que celle des parcelles non influencées. La saveur des fruits était

exquise ; ils possédaient beaucoup de jus, étaient succulents, et leur maturité fut hâtée ainsi que la germination, sur laquelle on avait gagné un temps considérable. Depuis lors, des expériences de même genre ont été répétées en France, en Pologne, en Allemagne, en Angleterre même, par des chercheurs isolés ou des sociétés d'agriculture, et chaque fois les résultats obtenus ont corroboré les chiffres de Spechnew. La question a d'ailleurs été étudiée scientifiquement à l'Office national français de recherches et inventions par son directeur, M. J.-L. Breton, de l'Académie des sciences, en employant cette fois les courants de haute fréquence, et ces augmentations de récoltes ont été nettement mises en lumière et affirmées.

— Alors, fit Mr Saunders, je suis d'autant plus étonné que ces procédés ne soient pas universellement appliqués par les agriculteurs, de préférence aux engrais chimiques qui coûtent si cher et qu'il faut renouveler chaque année. »

L'inventeur eut un sourire désabusé.

« Et ne comptez-vous pas avec la routine séculaire et

la méfiance des paysans envers les nouvelles découvertes de la science ? s'écria-t-il. Et puis les installations électriques, surtout de haute fréquence, coûtent cher, et il faut tenir compte des prix de revient de l'énergie ainsi distribuée dans le sol. Mais il n'en sera pas de même pour l'exploitation que nous allons organiser, puisque nous disposerons, grâce à la pile thermo-solaire et aux chutes d'eau, de sources d'électricité presque illimitées et surtout gratuites. Nous allons pouvoir saturer d'énergie ces terrains reposés depuis des siècles, et si l'eau ne manque pas, nous aurons des récoltes miraculeuses qui mettront infiniment moins de temps à germer et à mûrir que dans nos climats, trop souvent brumeux et aux températures inégales.

— Souhaitons que ces espérances se réalisent pour le plus grand avantage des populations de la terre, conclut sir Redruth. Et, en attendant de voir les déserts de l'Irak Arabi porteurs de moissons luxuriantes, prenons un peu de repos. Ces dames sont fatiguées et vont regagner leur tente, imitons-les. Demain, nous nous enquerrons d'un kellek, tandis que le lieutenant reprendra la route d'Alep,

où il voudra bien s'arrêter le temps de régler le sort de cette petite Fatime, avant de regagner son poste à Iskanderoun. À demain, messieurs. »

Il fut fait comme l'avait indiqué le gentleman. Justement plusieurs embarcations appartenant à des bateliers de Meskenek, gros village situé sur l'autre rive de l'Euphrate, à quelques kilomètres en amont de Balis, étaient disponibles et amarrées à un quai rudimentaire de ce même Balis. Sir George traita avec l'un de ces navigateurs et fit transporter à bord du radeau tous les bagages nécessaires, et Wells y ajouta, comme vivres frais, des perdrix, gibier assez commun dans la région, et deux couples de canards et d'oies.

Le kellek de Mohamed Rebah était assez confortable. La plate-forme, mesurant près de vingt mètres de longueur sur trois à quatre de large, supportait une grande cabine divisée en plusieurs pièces et couverte en roseaux formant une toiture légère et imperméable. La place ne manquait donc pas et l'on serait à l'abri de la pluie et des rayons du soleil s'ils devenaient trop incisifs.

Le propriétaire du radeau gourmandait deux pauvres hères dépenaillés.

Le propriétaire du radeau gourmandait deux pauvres hères dépenaillés, ses kelledjis, ou bateliers, qui devaient jouer le rôle de moteur et de propulseurs en tirant avec nonchalance sur des avirons rudimentaires creusés en longues cuillers à leurs extrémités. Enfin l'embarcation parvint à se détacher de la rive, accompagnée des adieux et des souhaits du lieutenant turc, que sir Redruth avait nanti de ses instructions concernant la suite à donner à l'évasion de Fatime.

Depuis que le kellek descendait avec une vitesse .de cinq à six milles à l'heure le cours de l'Euphrate, qui mesurait une centaine de mètres de largeur en cet endroit, la jeune Grecque manifestait une joie enfantine. Elle était délivrée de ses bourreaux, qui ne la retrouveraient certainement plus désormais, et elle couvrait de ses regards de reconnaissance ceux qui l'avaient recueillie errante et abandonnée. A la question de miss Georgie, qui s'était étonnée de l'entendre s'exprimer en anglais, Fatime avait répondu que son premier maître commerçait surtout avec des Anglais, dont beaucoup fréquentaient le magasin d'Andrinople ; elle avait appris à parler cette langue presque sans s'en apercevoir.

Pendant le premier jour de navigation, le paysage resta monotone. Le fleuve coulait au milieu de plaines unies et crayeuses. De loin en loin on distinguait sur les berges de petits monticules isolés. C'étaient les ruines informes d'anciennes cités grecques qui avaient eu cependant leurs époques de prospérité : Tapsacus, Nicéphorion, Léontopolis, Calinicon, dont seul reste le souvenir lointain.

La végétation était pauvre et se composait presque exclusivement, dans les portions privilégiées voisines du cours de l'eau, d'arbres à fruits communs dans le pays et dont certains : abricotiers, amandiers, pêchers, commençaient à se couvrir de fleurs. Un peu plus au sud, on apercevait quelques plantations d'oliviers et de cotonniers ; le désert cédait la place à des régions moins désolées et plus habitées, les villages, qui manquaient complètement au sud de Balis, devenaient moins rares.

On passa devant Rakka, ancienne capitale du calife Haroun-al-Raschid, capitale aujourd'hui déchue et tombée au rang de misérable bourgade, puis Zélibi, bâti au sommet d'un roc et dont les maisons construites en pierres d'albâtre translucides évoquaient dans l'esprit le souvenir des fantastiques palais aériens décrits dans les *Mille et une Nuits*.

Comme on devait naviguer nuit et jour afin de perdre moins de temps, les kelledjis et leur patron Mohamed se relayèrent de trois en trois heures au gouvernail, afin d'éviter que le lourd flotteur vînt à s'échouer dans les ro-

seaux, dans l'une des sinuosités décrites par le fleuve. Les rames n'étant plus agitées, la vitesse s'en ressentit ; mais c'était un inconvénient que sir George avait prévu.

Le lendemain, on passa en vue de Déir, remarquable par ses rizières et ses plantations de cotonniers et de tabac. Le pays commençait à se modifier : aux plaines succédaient des collines dont l'altitude augmentait progressivement. Le radeau s'engagea sous les arches d'un pont à demi ruiné et raccommodé tant bien que mal, réunissant les deux rives du fleuve, dont la largeur se rétrécissait en même temps que la vitesse du courant augmentait. Au lieu de continuer à descendre au sud, l'Euphrate tournait vers l'est, en raison de la présence d'une longue chaîne de montagnes, le Djebel Abgad, qui barrait la route. La végétation redevenait verte et luxuriante, ce qui tenait à l'accroissement de l'humidité de l'air avec l'altitude. Sur les hauts sommets se condensaient les vapeurs, et sur les flancs on trouvait des sources filtrant jusque dans les plaines.

Les rochers de la montagne, brûlés par le soleil,

avaient une teinte rougeâtre contrastant avec la couleur bleu indigo du ciel et le gris du sable du désert. Les gorges se faisaient de plus en plus étroites et les rochers surplombaient l'eau qui baignait leur base. La marche du radeau devenait plus difficile, car il fallait guider la longue plate-forme de manière à lui permettre d'éviter les pointes de rocs qui émergeaient irrégulièrement du lit du fleuve. Malgré les précautions des mariniers et du patron-pilote, on ne put empêcher plusieurs chocs, heureusement sans gravité, car le kellek était solidement construit.

Enfin, ce passage difficile fut franchi ; on déboucha de la cluse et peu après le cours d'eau reprit sa direction et sa largeur primitives. On arrivait au confluent du Kharbour, le plus important tributaire de l'Euphrate, déversoir des eaux que reçoit le massif montagneux du Djebel Abgad et qui arrivait du nord. Maintenant de hautes falaises calcaires bordaient les deux rives. La contrée où l'on arrivait avait autrefois nourri de nombreuses populations, mais il ne restait que des ruines de ces anciennes agglomérations humaines : Bouseirah, Kirkesion, Maïadin avec son château de Raaba juché sur la crête d'un rocher

abrupt.

Au lever du soleil, le troisième jour de la navigation, le kellek longea les quais d'Anah, dont les maisons se suivent sur une longueur de près de huit kilomètres sur la rive droite du fleuve et sont presque masquées par une véritable forêt de cocotiers, de palmiers, de figuiers, de grenadiers et d'orangers. Cette oasis n'avait malheureusement que peu de profondeur, se trouvant enserrée entre la rivière et de hautes falaises à pic qui continuaient pendant une centaine de kilomètres. Les habitants avaient creusé leurs demeures dans les murailles crayeuses et le marinier nommait les villages au passage : Hadidah et Ouz, Djéba, Hit, et autres.

Au sud de Hit, les falaises s'abaissèrent brusquement et le terrain redevint absolument plat. Des pâturages s'étendaient à perte de vue sur les deux rives et des milliers de chevaux et de chameaux paissaient l'herbe tendre des prairies humides, puis, après ces pâturages de Saklaviyad vinrent d'immenses marécages, et l'herbe fit place aux joncs, aux roseaux et autres plantes aquatiques. Enfin

le kellek, se traçant une route à travers cette végétation, vint s'arrêter à Hillah, sur la rive gauche de l'Euphrate. Cette ville assez importante, ombragée de dattiers et entourée de jardins magnifiques, occupe une partie de l'ancienne Babylone, que sir Redruth se proposait de visiter avant de se rendre au point de rendez-vous de la flottille, une centaine de kilo mètres plus loin en aval.

Le chimiste fut particulièrement intéressé par la vue d'un pont de bateaux long de deux cents mètres mettant en communication la ville avec un important faubourg bâti sur la rive droite. À peu de distance de ce pont, on remarquait les tentes d'un camp d'Arabes, de pèlerins se rendant à la ville sainte de Kerbela.

« Voyez, dit-il à sir George en tendant son bras dans la direction des plantations d'arbres fruitiers entourant la ville, quelle fécondité règne ici en raison de, la proximité du fleuve, à côté des sur faces infertiles que nous avons traversées ces jours derniers. Avec de l'eau et l'aide puissante de l'électricité, nous allons pouvoir transformer ces déserts en champs et en jardins d'une merveilleuse fécon-

dité. Ce sera l'œuvre de quelques années à peine.

— Je l'espère, répondit gravement le président, qui considérait d'un regard chargé de tendresse paternelle sa fille qui sortait à ce moment de la cabine, suivie de Fatime et de la tante Margaret. En attendant, allons visiter les ruines de Babylone. »

Tous les voyageurs voulurent se joindre à lui. Chacun avait les jambes tellement rouillées par le long séjour sur le kellek, qu'on était heureux de se dégourdir par une longue promenade à pied. Après avoir déjeuné rapidement, on s'équipa et, bien qu'il n'y eût guère à redouter de rencontres fâcheuses, et plutôt dans l'espoir d'abattre quelques pièces de gibier, sir George et Saunders passèrent un fusil de chasse en bandoulière et prirent chacun un revolver.

Ayant remarqué quelques buttes assez élevées vers le nord-est, les pédestrians se dirigèrent vers ces monticules appelés *kasr* dans le pays et qui ne paraissaient pas distants de plus de quatre à cinq kilomètres. En route, miss Georgie demanda au diplomate qui marchait à quelques

pas d'elle :

« Faut-il croire réellement ce que l'histoire rapporte de la prodigieuse étendue de Babylone ?… Était-ce vraiment une ville aussi grande que Londres ?

— Au moins aussi grande, miss, répondit Saunders, qui semblait assez ferré sur la question. La cité avait la figure d'un carré de vingt-quatre kilomètres de côté, ce qui donne une superficie de cinq cent soixante-seize kilomètres carrés. Mais il est probable que les habitants n'occupaient pas tout cet espace, car les anciens avaient coutume de laisser entre la ville et les murs d'enceinte une large bande de terrain vide sur laquelle il était interdit de construire.

— Connaît-on le motif de cette interdiction ?

— Quelque prescription religieuse, sans doute. C'est que l'on était sévère à cette époque pour la question des constructions nouvelles, comme l'ont montré les mentions gravées sur une stèle de pierre noire datant de quatre mille ans et sur laquelle le roi Ammourabi est re-

présenté dans une attitude respectueuse devant le dieu de la justice, lui dictant son code.

— Ah ! vraiment. Et que dit cette stèle ?

— Si un architecte construit pour quelqu'un une maison et ne l'a faite assez solide, si cette maison s'écroule en tuant ses habitants, cet architecte est passible de mort. Si c'est le fils du maître de la maison qui a été tué, on tuera le fils de l'architecte.

— Oh !

— Je vous accorde que le fils de l'architecte n'est cependant pas responsable de la malfaçon de son père, et que cette conséquence est peut-être discutable ; mais la menace était de nature à engager les architectes de l'époque à soigner leurs travaux. S'il en était de même aujourd'hui, on verrait peut-être moins d'édifices en ciment armé ou autres matériaux s'effondrer par la faute de leurs constructeurs. »

La promenade fut reprise. Verdet, s'étant baissé, avait

ramassé un débris qu'il montra au père de Georgie.

« Voyez, dit-il, les contemporains du roi Nabuchodonosor se servaient pour leurs monuments de briques simplement cuites au soleil et liées par un mortier -de chaux et de bitume, et ces briques se sont conservées intactes jusqu'à présent. Il y a dans ces décombres assez de matériaux pour réédifier une ville entière. »

Du sommet du kasr qu'avaient gravi les excursionnistes, la vue s'étendait au loin, et le regard embrassait l'immense périmètre qu'occupait autrefois Babylone. Une multitude de petits tells, épars dans la plaine des deux côtés du fleuve, indiquaient les emplacements des palais et monuments disparus à la suite des siècles.

À peu de distance de l'Euphrate, on distinguait un monticule un peu plus élevé et qui portait dans le pays le nom de *Babel*, signifiant entièrement ruiné, car il avait été constitué autrefois par un monument considérable que les éléments étaient parvenus à détruire à la longue et dont les débris formaient une véritable colline.

« Est-ce là tout ce qui reste de la tour de la Bible ? songea la jeune fille en considérant cette masse formidable. Voilà donc l'œuvre du temps et de la nature sur les travaux des hommes ! Des ruines. Il ne reste des palais des rois de Babylone que le souvenir ! »

La journée presque tout entière fut absorbée par la visite des points les plus curieux de la plaine où s'était dressée l'une des plus grandes cités du monde et qui n'était plus aujourd'hui qu'un champ stérile hérissé de tumescences pierreuses. Le soir tombait quand les excursionnistes, un peu las, se retrouvèrent à bord du kellek.

« Nous repartons demain matin, déclara sir Redruth. Nous, n'avons plus qu'une journée de navigation pour nous trouver enfin au centre de la concession qui nous est accordée. Alors nous entamerons la question sérieuse qui a motivé notre long voyage et nous nous mettrons sérieusement au travail. »

7 Ici sera Électropolis

« Ainsi, les cargos n'ont pu remonter l'Euphrate jusqu'ici ?

— Non, sir. Nous avons rencontré à soixante milles d'ici, en aval, un seuil rocheux à la suite duquel la profondeur du fleuve est de moins de sept pieds. Or, comme nos bateaux calent neuf pieds, nous n'avons pu aller plus loin.

— C'est vrai, réfléchit tout haut le président du comité. Un peu en amont de Hillals, j'ai remarqué un canal qui détourne une partie des eaux de l'Euphrate.

— Le canal de Hindieh, dont les eaux alimentent la mer intérieure de Nedjef. C'est exact. Mais à l'endroit où nous nous sommes par force arrêtés, ce même canal, après un long circuit, revient, et l'Euphrate, grossi de son apport, reprend sa largeur. Mr Kenwell estime même qu'à la condition d'établir un barrage, ce sera l'emplacement convenant à une puissante usine hydro-électrique.

— Soit ! Et la région est habitée ?

— Nous n'avons pas aperçu un seul indigène. La plaine nue et déserte jusqu'à perte de vue, car elle est confine au désert d'Arabie.

— Vous avez bien fait, captain Hobson, d'accourir nous prévenir. Depuis trois jours nous guettions l'apparition des cargos et commencions à éprouver quelque inquiétude et à craindre qu'un accident fût survenu ; car nous étions sans nouvelles de la flottille depuis notre départ d'Iskanderoun, et vous deviez être alors dans le golfe d'Aden.

— En effet ; mais je n'ai pas le moindre événement de mer un peu important à vous signaler. Nous n'avons que quelques malades à bord et heureusement ne souffrant que d'affections sans grande gravité. L'état sanitaire général est bon.

— Tant mieux. Dans ce cas, veuillez faire transférer nos bagages à bord de la chaloupe qui vous a amené, captain. Nous vous y rejoindrons ensuite et continuerons à

descendre l'Euphrate jusqu'à l'endroit où les cargos sont amarrés. »

En quatre heures, le canot poussé par son groupe moto-propulseur eut franchi les cent kilomètres environ séparant Hillah, où le captain Hobson était venu rejoindre le grand chef, du point où la flottille de cargos s'était trouvée dans la nécessité d'arrêter sa course, sans pouvoir remonter davantage le fleuve.

L'arrivée de l'embarcation avec les voyageurs qu'il amenait fut saluée par de bruyantes acclamations. Le pavillon particulier de sir Redruth flottait en tête du mât de charge de chaque bateau au-dessous de l'*Union Jack*, le pavillon national de la marine anglaise. En l'absence de tout appontement, les navires avaient dû rester affourchés sur leurs ancres au milieu du courant ; mais toutes les chaloupes faisaient d'incessantes traversées pour amener sur la berge des passagers heureux de fouler un sol moins mouvant que le pont des cargos, et de prendre contact avec la contrée qu'ils devaient habiter.

Les membres de l'état-major de l'entreprise entou-

rèrent leur chef et d'énergiques shake-hands furent échangés. La présence de la jeune Grecque les intrigua un peu ; mais, en quelques phrases rapides, le président les mit au courant de l'événement à la suite duquel il avait été amené à recueillir l'étrangère.

Depuis leur débarquement les futurs colonisateurs des déserts arabes avaient eu le temps d'installer à peu de distance de la rive, sur un sol raide et parsemé de cailloux, plusieurs tentes, dont l'une, de grandes dimensions, capable d'abriter une centaine de personnes au moins, devait provisoirement servir de lieu de réunion et de salle à manger aux chefs de l'entreprise.

« Tout est à faire en même temps, tout est à créer, murmura le Français, en promenant ses regards sur la plaine nue s'étendant jusqu'à l'horizon. Je me demande, par exemple, par quel bout on va commencer ! »

Les faits n'allaient pas tarder à lui répondre, en mettant en évidence l'esprit pratique des citoyens de Grande-Bretagne.

Une cuisine sommaire avait été édifiée en plein air à quelques pas de la tente du Conseil. Déjà d'autres constructions de toile s'édifiaient aux environs et de minces filets de fumée, montant dans le ciel lavé par les dernières averses de la nuit, montraient que d'autres foyers s'allumaient pour parer à ces mêmes besoins de la vie.

L'ingénieur Kenwell fronça les sourcils en apercevant ces fumées.

« Quels moyens barbares pour obtenir de la chaleur ! songea-t-il. Mais patience, quand mon usine sera en fonction, je pense bien que l'on ne verra plus un seul de ces systèmes surannés, fourneaux à pétrole ou autres. Tout se fera par l'électricité : »

À l'issue du premier repas pris en commun, sir Redruth se leva et, après avoir, d'un geste de la main, demandé le silence, il parla :

« Mes amis, commença-t-il, nous voici donc, ainsi qu'on peut dire, réunis à pied d'œuvre et prêts à entre-

prendre la tâche gigantesque que nous nous sommes tracée : rendre la fécondité à l'immense région qui nous entoure et en faire le noyau d'une exploitation agricole susceptible de prendre d'année en année une plus grande extension. Pour débuter et ne pas éparpiller nos efforts, nous les concentrerons sur une surface relativement restreinte : quelques centaines de kilomètres carrés, suivant le plan général établi en Angleterre. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?… »

Il y eut un murmure d'approbation, pendant lequel le président du comité reprit haleine, tout en promenant son regard sur ses auditeurs. Il poursuivit :

« La situation est celle-ci. Nous sommes, en chiffres ronds, un millier de personnes qu'il faut, avant toute autre chose, nourrir et loger. Un camp va donc être provisoirement installé sur cette plage avec le matériel de cuisine et de couchage nécessaire. Le captain Hobson désignera, dans ses équipages, les fourriers chargés de surveiller le débarquement du personnel demeuré à bord et de diriger le montage des tentes. Et, une fois tout le monde à terre,

on procédera au déchargement des cargos, suivant un ordre établi par les chefs de service. En agissant avec ordre et méthode, ce sera l'affaire de peu de jours. »

Le captain Hobson fit un signe d'assentiment.

« Donc, continua le président, je suppose ce travail préliminaire effectué. Aussitôt après, le travail commencera et les diverses équipes se mettront à l'œuvre simultanément : les unes pour mettre en place et monter, dans les endroits indiqués par les géomètres, les habitations démontables de la ville centrale, les autres pour défricher le sol, en vue des plantations de toute espèce, exécuter les travaux de terrassement qui s'imposeront : creusement des puits, établissement du barrage devant canaliser les eaux du fleuve et les conduire dans les canalisations d'irrigation, après leur passage dans les turbines de l'usine électrique. La haute direction de ces diverses opérations sera assumée par MM. Adam Smith, Flinders et Kenwell. M. Verdet s'occupera, pour sa part, du montage et de la mise en activité de sa pile solaire, car il nous faudra, au plus tôt, de l'énergie électrique pour actionner les ma-

chines-outils de toute espèce qui économiseront la main-d'œuvre et le temps. Aussitôt les cargos déchargés, ils repartiront pour l'Angleterre chercher une nouvelle cargaison. Quant à mon yacht le *Blue-Bird*, dès qu'il sera arrivé, il sera employé au ravitaillement de notre colonie, qu'il ira chercher à Bassorah, tant que le sol que nous occuperons sera incapable de pourvoir à notre subsistance.

— Ce qui ne sera pas tout de suite ! songea à part lui, l'inventeur.

— Voilà qui est donc entendu, conclut le grand chef avec autorité. La saison chaude ne tardera pas à faire sentir son influence sur la contrée, et il convient donc d'agir avec le plus de célérité possible pour que la végétation en puisse profiter. Nous allons donc, sans perdre un instant, déterminer l'emplacement réservé à la ville que nous voulons fonder. Vous venez, messieurs ?»

Non sans difficulté, une camionnette automobile, amenée de Londres, avait pu être sortie de la cale encombrée d'un des cargos et transportée sur le rivage. Le président, les membres du comité de direction et deux géo-

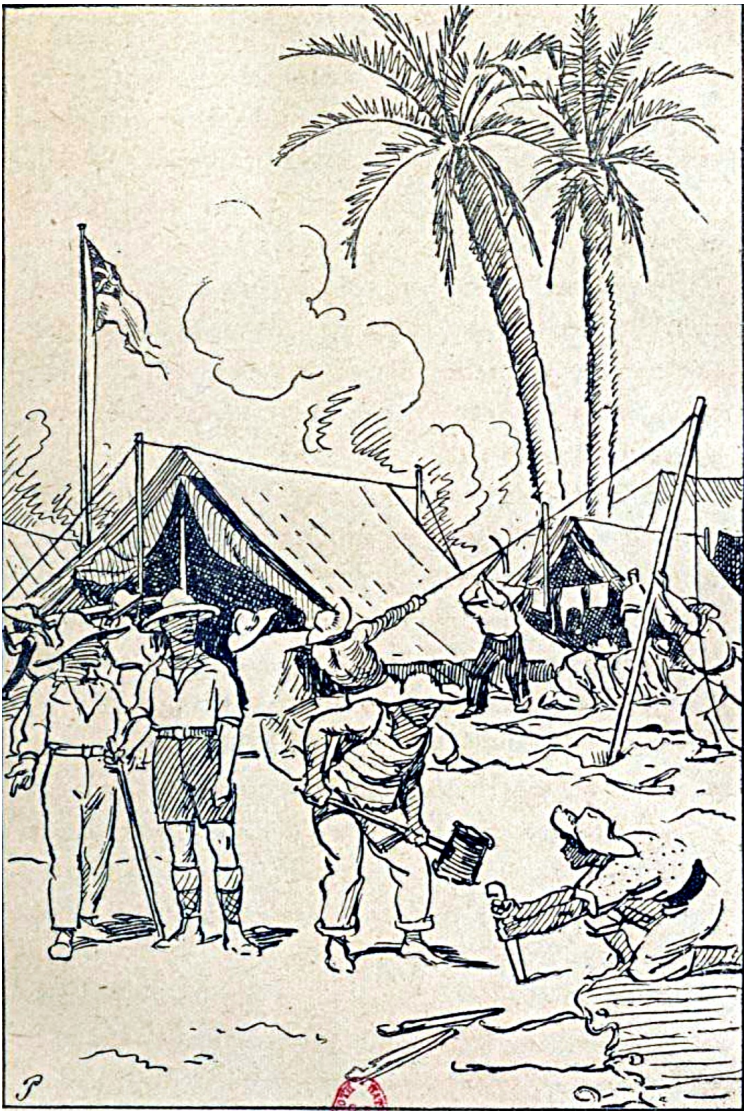
mètres-topographes y prirent place, et le véhicule, mis en marche, remonta le long de l'Euphrate.

Après quelques kilomètres parcourus dans la direction du nord-ouest, l'auto quitta les berges et s'éloigna vers l'ouest à travers la plaine déserte et stérile. L'un des géomètres, qui était également géologue, Mr Beeston, examinait avec soin la nature des terrains silico-calcaires que l'on traversait.

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? interrogea l'agronome Flinders. Croyez-vous possible l'irrigation de ce territoire ?

— Très possible, sir, répliqua l'interpellé, et ce sol doit être facilement rendu fertile, car il est imprégné des alluvions déposées par le fleuve à la suite de crues ou d'inondations. Je crois que les plantations pourront y prospérer.

— Tant mieux ! C'est essentiel pour la réussite de l'entreprise. »



Les futurs colonisateurs des déserts arabes avaient eu le temps d'installer plusieurs tentes.

La camionnette continua de rouler, et une dizaine de milles furent franchis dans la même direction. Le sol allait s'élevant progressivement en lentes ondulations. Au point culminant, élevé d'une centaine de mètres au-dessus du niveau du fleuve, sir Redruth commanda la halte, et tout le monde mit pied à terre.

Le grand chef porta à ses yeux la jumelle dont il portait l'étui en bandoulière, et inspecta avec attention l'immense plaine qu'il dominait. Enfin il remit son instrument en place d'un air satisfait.

« Je crois, prononça-t-il, que nous ne saurions trouver un meilleur emplacement pour notre Babylone nouvelle. Qu'en pensez-vous, messieurs ? »

L'opinion unanime approuva cette proposition, et une voix, celle de l'ingénieur Richard Kenwell, ajouta :

« Et quel nom donnerez-vous, sir, à cette cité du progrès ? Pourquoi ne la nommerions-nous pas Redruth-city, puisque vous en serez le promoteur ? »

Le père de Georgie écarta cette suggestion d'un geste de la main.

« Non, non, mes amis, pas de personnalités, je vous prie, rétorqua-t-il. Je ne puis accepter cet honneur, quelque sensible qu'il soit à mon amour propre. Et même, si vous m'en croyez, aucun de nous n'attachera son nom à une partie quelconque de l'œuvre que nous entamons en commun. La science doit être notre seul guide.

— Cependant…, voulut insister Kenwell.

— Non, reprit sir George ; mais, si vous voulez bien m'accorder un privilège, je réclame celui de choisir le nom de cette nouvelle cité.

— Electriville ! s'écria étourdiment Paulin Verdet.

— Oui, monsieur l'inventeur, riposta en souriant l'orateur. Mais faisons un peu de couleur locale, je vous prie, et n'oublions pas que l'Égypte n'est pas loin. Je vous propose donc : Électropolis. »

Un tonnerre de hourras enthousiastes salua ce nom.

« Vive Électropolis. Électropolis for ever ! » clamèrent une dizaine de voix.

Sir George s'inclina.

« Voilà donc un point acquis, messieurs, conclut-il. Notre ville portera le nom d'Électropolis. Souhaitons qu'il lui porte bonheur et quelle en soit digne. Maintenant, messieurs les géomètres, à l'œuvre. Tracez sur le terrain, d'après le plan arrêté à Londres, les rues et les places de la ville avec les monuments : l'église, les bâtiments de l'administration, la salle des fêtes, les docks et magasins, enfin l'emplacement des squares et jardins de chaque habitation familiale.

— Et dès demain, continua le captain Hobson, je ferai apporter les panneaux de bois et les pièces constitutives des maisons dont Mr Adam Smith voudra bien surveiller le montage.

Diable ! interrompit l'ancien directeur du Jardin botanique, moi qui comptais vous demander de me faire apporter les plants à mettre en place le plus tôt possible !

— Attendez au moins que les parcelles aient été défrichées et la terre préparée, observa en riant l'officier de marine. Vous êtes bien pressé !

— Dame ! le temps est précieux, surtout en matière de culture.

— Nous n'aurons pas trop, d'ailleurs, de vos équipes de cultivateurs pour mettre en place les canalisations d'amenée d'eau et les fils devant conduire l'électricité pour influencer la végétation. Mais rassurez-vous, mister Flinders, tout se répartira à mesure et vous ne serez pas en retard. »

Ce fut le lendemain 20 mars, qui était un lundi, que les travaux commencèrent avec la méthode que les Anglo-Saxons adoptent pour toutes leurs entreprises. Le camp fut transporté à proximité de la future cité, de façon à éviter les pertes de temps, et les différentes équipes, commandées par des maîtres ouvriers, se mirent, les unes à fouiller la terre, les autres à édifier lés fondations des maisons, les camionnettes automobiles apportant au fur et à mesure les matériaux de toute espèce dont il devait

être fait usage.

À peine les soubassements en maçonnerie furent-ils terminés, que les charpentiers entrèrent en scène à leur tour. Les murs, faits de panneaux de bois doubles, s'ajustèrent à la suite les uns des autres, les planchers et plafonds mis en place, puis les toitures le tout, relié par des tire-fonds et des boulons ; puis ce fut le tour des menuisiers et des peintres, qui mirent portes et fenêtres en place, garnirent ces dernières de vitres et recouvrirent toutes les surfaces extérieures et intérieures de peintures appropriées. Grâce à la division du travail et à sa bonne répartition, la besogne avançait vite. Il suffisait de deux jours à une équipe pour terminer une maison de trois pièces, et l'on pouvait envisager qu'avant la fin de l'année on aurait élevé près de deux cents habitations. Ce qui devait demander un peu plus de temps, c'était l'édification des bâtiments destinés à l'usage général : maison commune pour l'administration de la colonie avec l'organisation d'un service médical parfaitement outillé, église, salle de réunion contenant un théâtre et un cinéma, docks et magasins généraux ; mais chaque chose se ferait à son

temps. Londres n'a pas été bâti en un jour, rappelait judicieusement l'architecte en chef Adam Smith.

Une quinzaine de jours s'était à peine écoulée, que l'état-major de la colonie et son chef pouvaient quitter les tentes qui leur avaient servi jusque-là d'abri et prendre possession de leurs logements définitifs. Sir Redruth avait pour lui une coquette villa, où miss Georgie, sa tante et sa petite suivante disposaient chacune de chambres confortablement meublées, le *Blue-Bird*, ayant rallié Électropolis, avait apporté, avec le nécessaire, tout le superflu du luxe dont la jeune fille jouissait à Richmond.

Pendant qu'une partie des maçons et des charpentiers s'affairait à l'édification de la ville, d'autres équipes, sous la direction de Mr Flinders et de Richard Kenwell, s'attaquaient : les premières, à l'aménagement des terrains à mettre en culture et à la pose de la tuyauterie souterraine destinée à amener l'eau à la ville et aux jardins ; les autres, à la construction du barrage devant relever le niveau du fleuve en aval du canal Hindieh et à établir la

chute artificielle, indispensable pour actionner les turbines de l'usine hydro-électrique. C'était là un travail important qui demanderait au moins six mois avant d'être achevé ; heureusement on disposerait auparavant de l'énergie fournie par la pile thermo-solaire de Paulin Verdet.

En explorant les alentours d'*Électropolis*, l'inventeur avait été attiré par l'aspect d'un renflement de terrain formant une butte d'une soixantaine de mètres de haut et occupant une dizaine d'hectares de surface. Le sommet de ce monticule, qui paraissait formé de débris très anciens réduits à l'état de fragments par l'action lente des siècles, était presque plane. Verdet y vit un emplacement convenable pour l'installation de sa pile, et il décida de s'y installer. Ce serait ainsi le moyen d'occuper les électriciens jusqu'alors à peu près oisifs.

L'appareil imaginé par le jeune savant français différait entièrement, comme agencement et composition de la pile thermo-électrique classique. L'élément affectait l'aspect d'une cuve à parois extérieurement noircies et

dont la face supérieure était close par une vitre, comme une couche de jardinage, mais de dimensions beaucoup moindres, une cinquantaine de centimètres de long au plus.

Tout ce que l'on pouvait distinguer du contenu de cette boîte, c'était une sorte de gril à barreaux plus gros que le pouce et de teinte gris argent. Au-dessous de ce gril, dont elle se trouvait séparée par un diaphragme translucide, une plaque de métal noir plongeant dans un liquide sirupeux. Les barreaux constituaient l'électrode positive et la plaque noire la négative. Quant à leur composition et à celle de l'électrolyte où elles baignaient, l'inventeur conservait le secret le plus absolu. Il avait fait fondre ces pièces dans des usines électrochimiques des Alpes, puis leur avait fait subir certains traitements avant leur utilisation et leur montage, si bien qu'il était difficile de se faire une idée juste de la composition de ces organes.

Une partie seulement de la batterie thermo-solaire Verdet, deux mille cinq cents éléments, avait été chargée

sur l'un des cargos ; le complément suivrait plus tard, lors de voyages ultérieurs. Le terrain du monticule fut donc aplani, nivelé, et un bâtiment édifié devant servir d'habitation à une équipe d'électriciens ainsi que de station abritant les appareils de mesure et de connexions.

« Grâce à la grande différence de température, plus de cent degrés, maintenue entre les électrodes de la pile, expliqua Verdet au chef d'équipe, il s'établit entre celles-ci une différence de potentiel de 1 volt 8 environ, soit un peu plus de 7 volts pour quatre éléments en série dans le même récipient. Un décimètre carré, ainsi chauffé par la radiation solaire, peut fournir jusqu'à 2 ampères de débit, et, comme la surface totale d'une électrode est de 29 décimètres carrés, le débit atteint donc 58 ampères. Les dix mille éléments devant constituer la batterie complète pourront donc fournir ce débit, sous une tension de 18000 volts ou 5800 ampères sous 180 volts, soit une puissance de 1500 chevaux-vapeur par seconde. Il sera possible, comme on n'aura pas besoin de suite de toute cette puissance, d'effectuer toutes les combinaisons possibles au tableau de distribution. »

Les électriciens durent sa hâter dans leurs opérations, car on réclamait du courant à Électropolis pour actionner les motoculteurs, les perforatrices et autres machines-outils et agricoles, ainsi que pour éclairer la nuit les habitations. Pendant qu'une équipe continuait à aligner les éléments thermo-électriques sur leurs supports et d'établir les connexions entre chacun d'eux et avec les barres du tableau de distribution, l'autre s'occupait de poser les câbles conducteurs se rendant dans les différents centres d'utilisation. Dans le but d'éviter l'usage des poteaux de support, Paulin Verdet avait renoncé aux lignes aériennes sujettes à se dégrader sous l'effet des intempéries, surtout du vent, et toujours exposées aux actes de malveillance. Il avait préféré déposer les câbles dans des conduits ou caniveaux en ciment moulé, recouverts d'une bande servant de couvercle et placés au fond d'une rigole creusée dans le sable et comblée ensuite à l'aide des déblais. Tous les kilomètres, un regard était ménagé en vue des visites et réparations ultérieures.

Ce fut un beau jour pour l'inventeur que celui où, les canalisations secondaires et les branchements ayant été

terminés dans la ville, les ampoules mises en place dans leurs supports, une première section de la pile thermo-solaire fut mise en activité, son courant étant envoyé dans une batterie d'accumulateurs disposée dans une sous-station chargée du service de l'éclairage nocturne. Le soleil brillait éclatant dans un ciel sans nuages, le thermomètre indiquait 22 degrés centigrades à l'ombre et le pyromètre 130 degrés à l'intérieur des boites contenant les éléments.

Paulin Verdet, tout en tirant d'un geste nerveux, suivant son tic habituel, son appendice olfactif, suivait d'un regard anxieux l'aiguille qui se déplaçait devant les cadrans des voltmètres et des ampèremètres par petits bonds successifs. Bientôt les chiffres voulus furent atteints ; et, d'un geste vif, il abaissa les couteaux des interrupteurs, lançant le courant dans les câbles reliés à la sous-station, avec laquelle il demeurait en communication par une ligne téléphonique. La sonnette d'appel retentit, et il porta le récepteur à son oreille.

« Courant de cinq cents ampères sous deux cent trente volts, annonça une voix lointaine. Le courant passe

dans les accumulateurs.

— Et la moitié seulement de la batterie est en circuit, déclara l'inventeur radieux.

— Recevez mes meilleurs compliments, mon cher collaborateur, articula la voix du chef, sir Redruth, qui attendait à Électropolis de connaître les résultats de l'expérience. C'est, je crois, conforme à ce que vos calculs permettaient d'espérer ?

— En effet, sir. On va pouvoir éclairer ce soir les habitations munies de conduites électriques.

— Et demain faire tourner les moteurs des motocultateurs et des perforatrices.

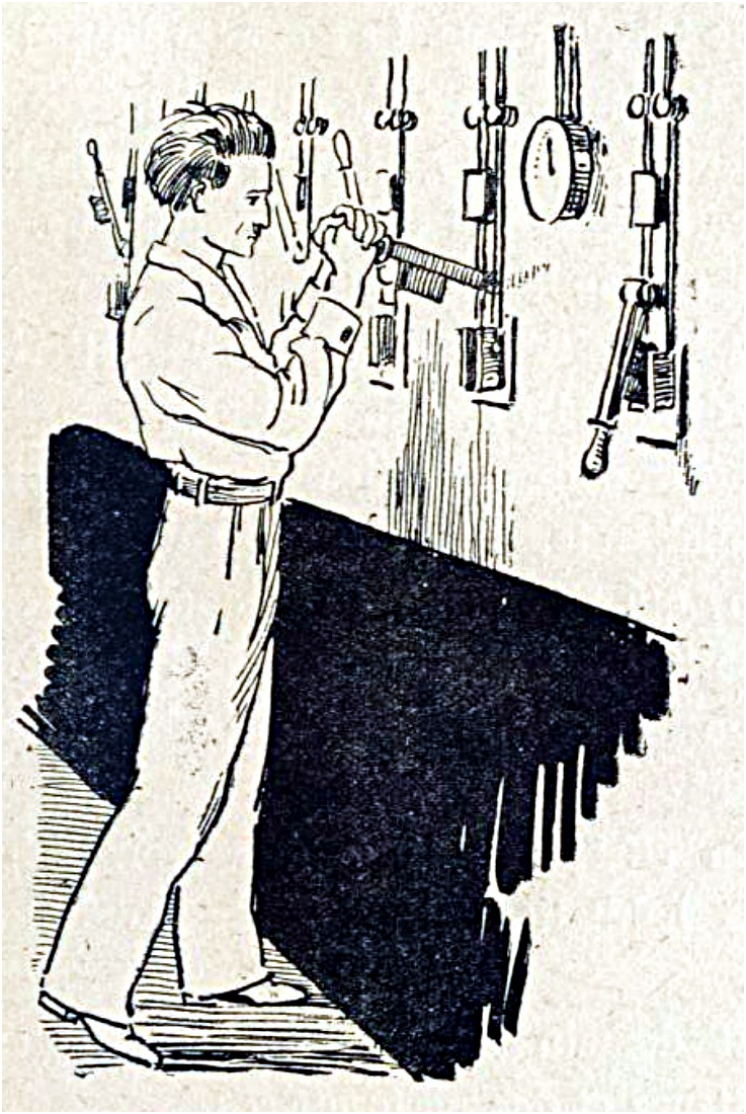
— On pourra également, en mettant en service la deuxième moitié de la batterie, commencer à saturer d'électricité le sol des cultures déjà préparées.

— C'est parfait, et pour commémorer ce premier succès, n'oubliez pas, mon cher ami, que nous vous attendons à dîner ce soir à la villa. Recevez, en attendant, mes

plus sincères félicitations, et à ce soir, n'est-ce pas ?

— Je serai exact, merci, sir Redruth. »

Et l'inventeur raccrocha le récepteur.



D'un geste vif, il abaissa les couteaux des interrupteurs.

8 Le sauvetage de Johann Freund

« *Crédinet* !… Toi, ici ?… Ah ! par exemple, si je m'attendais à te voir !

— Oui, c'est bien moi, mon vieux Verdet. Tu n'as pas l'air bien enchanté de ma visite.

— Comment peux-tu croire !… Mais j'avoue que la surprise de te reconnaître m'a coupé la respiration. Toi qui n'avais, je crois, jamais quitté notre beau pays de France, t'apercevoir au fond de la Mésopotamie, il y a de quoi être stupéfait vraiment.

— Ah ! voilà, mon cher ami, c'est que je suis monté en grade et ai des moyens nouveaux.

— Tu as fait un héritage imprévu ?

— Pas le moins du monde. Quelle idée ! Non, j'ai une situation assez enviable maintenant.

— Et laquelle donc ? Je palpite d'intérêt en attendant que tu me l'apprennes. »

L'ancien bohème, dont l'inventeur ne connaissait que d'une façon des plus superficielles les moyens d'existence, haussa légèrement les épaules.

« Ne te rappelles-tu pas que je t'ai dit, le jour où l'Anglais est venu pour t'acheter ton invention, que j'étais correspondant du quotidien la *France nouvelle* ?

— Oui, il me semble, cela se peut. Eh bien ?…

— Eh bien, il s'est trouvé une place de reporter à prendre et, comme la direction était satisfaite de mes services, ma candidature a été prise en considération. J'ai déjà effectué plusieurs voyages importants depuis que tu as quitté Paris, et actuellement j'arrive de Mossoul, que j'ai atteint en vingt-deux heures de vol d'avion et trois étapes. Il s'est produit un grave accident dans un puits à pétrole ; il y a eu des morts et des blessés et j'ai été envoyé pour prendre des informations. Puis on m'a chargé, par la même occasion, de savoir à quel point en était déjà

l'œuvre de reconstitution entreprise par le comité anglais que préside l'ancien administrateur des Railways du Nord de l'Écosse, l'honorable sir George Redruth. Pour moi, cette partie de ma mission était un plaisir, car je me doutais bien que je t'y retrouverais.

— Tu ne t'es pas trompé, comme tu vois. Et comment es-tu venu de Mossoul ici ?

— D'une façon bien simple. En descendant le Tigre jusqu'au delà des ruines de Babylone en bateau à vapeur, puis à dos de chameau. J'ai, d'ailleurs, été accompagné, dans cette partie du trajet, par des Arabes du village où j'ai trouvé à louer ce vaisseau du désert dont, entre nous, l'usage ne vaut pas celui d'un cheval, car il vous secoue horriblement.

— Ah ! des Arabes sont avec toi ? Dans quel but sont-ils venus ?

— Un simple but de curiosité. On parle beaucoup, dans toute la région, de votre colonie, et ils sont venus se rendre compte de l'exactitude des bruits qui courent sur

votre compte.

— Quels bruits donc ?

— Autant que j'ai pu comprendre le sabir de l'individu qui m'a été donné pour interprète, vous seriez des sorciers qui voulez détourner le cours du fleuve pour extraire les trésors enfouis au fond du lit que les siècles lui ont creusé, enfin des sottises.

— Et ils sont venus se rendre compte sur place de ce qu'il en était ?

— Oui. Cependant, je ne crois pas que vous ayez à vous inquiéter de cette curiosité, en somme bien naturelle, et vous pourrez rassurer ces indigènes sur le but de vos travaux… Mais, dis-moi donc, et ton invention, que devient-elle ?

— Cela t'intéresse donc ?

— Certainement, comme tout ce que tu fais. Ne sommes-nous pas de vieux camarades, et la preuve, c'est que j'ai profité de l'occasion pour venir te relancer au

fond de ton désert. »

L'inventeur eut un geste dubitatif en caressant ses narines et sa courte moustache.

« Eh bien ! se décida-t-il à répondre, je t'apprendrai que l'expérience a répondu à mes prévisions les plus optimistes. Sous ce soleil de feu, le rendement utile est même supérieur à ce que j'espérais. Nous disposons d'une nouvelle source gratuite et illimitée de puissance : la chaleur solaire transformée en courant électrique.

— Ah ! Cela peut en effet réussir dans le climat où nous sommes, mais en Europe, en France ?…

— Évidemment, le rendement serait moindre, puisque la température moyenne est moins élevée et que le ciel est souvent brumeux ; cependant mes piles resteraient applicables, surtout dans le midi et sur le flanc des montagnes orientées au sud.

— Oui, mais elles doivent coûter cher, tes piles ?

— Pas beaucoup plus que des générateurs électromé-

caniques de puissance équivalente, et n'oublie pas que le courant recueilli est absolument gratuit.

— Est-ce que je pourrais voir la pile que tu as montée ici ? Elle doit être formidable.

— Quand elle sera complète, elle occupera un peu plus d'un hectare, » répliqua l'inventeur après un moment de réflexion employé à se demander le but réel de l'intérêt apporté par son ancienne connaissance du quartier latin à une question où il ne devait comprendre goutte.

Verdet, en effet, avait pu juger, dès le début de leurs relations, de son très modeste degré d'instruction. Ce fut même le souvenir de cette ignorance qui rassura le chimiste.

« Il n'y a pas de danger à lui montrer l'installation, songea-t-il. Que pourra-t-il voir autre chose que ce qu'il connaît déjà ? A ce point de vue, il est bien inoffensif, ce pauvre *Crédinet*, que j'ai autrefois, non sans raison, surnommé Crétinibus. »

Il releva la tête.

« Suis-moi donc, dit-il après un instant de réflexion. Je vais te montrer ce qu'il y a de fait de la batterie, dont un quart seulement est en place actuellement. »

En moins d'une demi-heure de marche, les deux hommes parvinrent au pied de la butte, dont le sommet était occupé par les deux mille cinq cents éléments disposés par rangées symétriques et parallèles de deux cent cinquante. Dix rangées semblables couvraient un espace de trois mille mètres carrés ; des allées étaient ménagées entre chacune pour faciliter l'inspection et au besoin les réparations de chaque élément. A cette vue, Crédinet leva les bras au ciel avec stupéfaction.

« Eh bien !… eh bien !… put-il à peine articuler. C'est fantastique !

— Mais non, répliqua tranquillement le chimiste. Quand, en 1806, Humphry Davy fit ses expériences mémorables sur les oxydes métalliques et l'arc voltaïque, il disposait déjà d'une batterie de deux mille éléments char-

gés de trois mètres cubes d'eau acidulée sulfurique. Je ne ferai que quintupler ce nombre quand ma pile sera complète.

— Tous mes compliments, mon cher, pour avoir si bien réussi. Mais je pense cependant que tu ne te borneras pas à cette unique expérience, hein ? Il y a une fortune dans ton procédé, qui démolit tous les autres systèmes de production de l'électricité. »

L'ingénieur eut un geste dubitatif.

« Oh ! cela ne presse pas. Il faut d'ailleurs que l'organisation d'*Électropolis* soit terminée ou tout au moins en bonne voie d'achèvement, pour que je songe à autre chose.

— Tu vas dire que je suis bien curieux, mais je t'avouerai que ce qui m'intrigue, c'est la composition de ta pile. Personne avant toi n'avait songé à quelque combinaison analogue. Qu'est-ce qui a bien pu te mettre sur la voie ? »

Cette fois, Paulin Verdet se mit à rire franchement.

« Et qu'est-ce que tu y comprendrais, mon pauvre *Crédinet*, toi qui n'as fait aucune étude électrotechnique et ne sais même pas ce que c'est qu'un électrolyte !

— Permets, mon vieux, coupa l'autre d'un ton froissé. Je ne suis pas plus sot qu'un autre. Depuis que je suis reporter de la France, j'ai appris bien des choses, tu sais !

— Je veux bien le croire, mon vieux *Crédinet* ; mais je regrette, le temps me manque pour te donner les explications techniques que tu désires. Le président de notre comité m'attend pour une excursion décidée depuis plusieurs jours déjà. Nous devons visiter des grottes fort intéressantes, situées dans les collines que tu aperçois à quelques kilomètres d'ici. Je ne veux pas lui fausser compagnie, tu dois le comprendre.

— En effet, c'est le chef de qui tu dépends. Et puis, il a une fille charmante à ce qu'on m'a appris, et tu veux sans doute te faire son chevalier servant. »

L'inventeur haussa les épaules.

« Tu dérailles, Crédinet, je te préviens. Miss Georgie est une jeune fille accomplie, c'est certain, mais je n'aurais pas l'audace de lever les yeux sur elle, l'enfant unique d'un des plus riches propriétaires d'Angleterre !

— Bah ! on a vu des rois épouser des bergères.

— Mais non pas des bergers épouser des reines. Cela ne se conçoit plus au XX^{e} siècle, si tant que la chose s'est jamais produite.

— Enfin, c'est bon, je te laisse aller, mais je ne te tiens pas quitte, tu sais. Nous nous reverrons, car je compte profiter, pour repartir en Europe, du retour d'un de vos cargos, à moins que je ne retourne à Bagdad pour reprendre l'avion quand il reviendra de Calcutta. Je pense bien qu'on ne me refusera pas l'hospitalité pendant quelques jours dans votre nouvelle ville, d'autant qu'il faut que je me documente pour l'article que je veux lui consacrer.

— Comme tu voudras. Je vais même te recommander, si tu veux, au gérant d'*Électropolis* chargé du service des logements.

— Je t'en remercie. Regagnons donc cette cité sortie des sables en si peu de temps et qui rem placera avec avantage l'antique Babylone. »

Les deux hommes descendirent la butte du kasr et reprirent le chemin d'Électropolis. Tout en s'entretenant de suiets indifférents, des changements survenus à Paris et des connaissances qu'ils y avaient laissées, si l'on eût pu lire dans leurs pensées, on les eût trouvées fort différentes des discours qu'ils tenaient. Paulin Verdet ne pouvait s'empêcher de trouver singulière cette insistance mise par Crédinet à s'informer de la composition de son générateur, et, n'ayant qu'une piètre opinion de l'intelligence de ce camarade, il s'étonnait qu'un journal important se fût attaché ce collaborateur sans instruction réelle, tout au plus un primaire un peu dégrossi. De son côté, le soi-disant journaliste dissimulait un sourd dépit devant les difficultés qui s'opposaient à la réalisation de ses désirs,

et il ne voulait pas que le long voyage qu'il avait effectué pour obtenir des renseignements techniques sur l'agencement de la pile thermique demeurât inutile. Il avait un trop grand intérêt à réussir pour ne-pas s'obstiner. Des circonstances se présenteraient peut-être dont il saurait profiter. En attendant, il était dans la place, et ce n'était pas le moment de l'abandonner.

Après avoir recommandé le Parisien à Mr Stokton, le chef du service des habitations, l'inventeur se hâta de gagner la villa Richmond, — ainsi nommée en souvenir de l'habitation familiale anglaise, — et qu'habitait le chef de la colonie. Sir Redruth arpentait les allées de ce qui allait devenir un agréable jardin, mais dont les plates-bandes et les corbeilles commençaient à peine à verdir.

« Ah ! vous voilà enfin, mon ami, dit le président. Figurez-vous que Kenwell en explorant les environs, a découvert des grottes assez curieuses à une douzaine de milles d'ici. Comme les sujets de distraction manquent un peu dans ce désert, en attendant que la ville soit entièrement construite, j'ai pensé à effectuer cette visite qui

pourra intéresser Georgie. Nous emmènerons Beeston, qui est géologue et connaît admirablement la nature des terrains ainsi que la composition des minéraux de toute espèce. Il nous sera donc des plus utiles. Nous ferons le trajet dans l'auto-chenille avec laquelle nous avons été d'Iskanderoun à Balis et que le *Blue-Bird* a ramenée.

— À propos, demanda l'inventeur, à qui la vue de la jeune Fatime rappelait un incident de ce trajet, est-ce que l'affaire de cette demoiselle a été réglée avec l'homme qui en avait fait son esclave ? »

Le front du digne gentleman se plissa.

« Je l'ignore encore, répondit-il, et cela me surprend quelque peu, car le lieutenant Osman Malek m'avait formellement promis de me faire connaître le résultat de son entrevue avec l'ancien pacha Mahmoud Soliman. J'espère cependant être éclairé à ce sujet dans un court délai. En attendant, Fatime est en sécurité avec nous, et je ne pense pas que son ancien maître entreprenne le voyage d'Alep à *Électropolis* pour venir nous la réclamer. »

Les jeunes filles, devant qui le jeune Français s'était respectueusement découvert, arrivaient devant la voiture, au volant de laquelle se tenait, raide et digne, Jim Mortlake, le chauffeur de sir Redruth, arrivé d'Europe sur le yacht.

Le Français prit place sur l'un des bancs de la camionnette, aux côtés de Richard Kenwell et du géologue Beeston, une homme d'une quarantaine d'années, sec et glabre, dont les allures solennelles et compassées faisaient songer à quelque pasteur méthodiste froid et gourmé. Paulin Verdet ne put s'empêcher de suivre des yeux les jeunes filles, qui s'installaient à leur tour auprès de sir Redruth, et le charme de miss Georgie le frappa comme s'il ne l'avait jamais regardée jusqu'alors. Les insinuations de son ancien camarade du quartier latin lui revinrent alors en mémoire, mais il sourit de pitié en se les remémorant. D'ailleurs, il se connaissait bien et ce n'était pas lui, modeste chimiste, qui aurait jamais l'outrecuidance de porter ses vues sur une aussi riche héritière. Que penserait le grand propriétaire londonien de l'audace de son infime collaborateur et avec quel sourire de pitié, si-

non de réprobation, il, accueillerait des vœux partis de si bas ! Ces pensées tourbillonnèrent en tumulte dans l'esprit de l'inventeur ; cependant elles ne l'empêchèrent pas de remarquer les regards admiratifs que l'ingénieur Kenwell jetait à la dérobée sur miss Redruth.

« Tiens, tiens, songea-t-il, serait-il impressionné par les grâces de notre compagne de voyage ? Après tout, il a des yeux comme tout le monde, et c'est son droit aussi de la trouver charmante. »

Mais, l'auto démarrant un peu brusquement, le mouvement changea le cours de ses idées. Le chef d'Électropolis se tournait d'ailleurs vers lui.

« Vous allez vous trouver, monsieur le Français, dit-il en souriant, devant un paysage assez curieux, car on pourrait se croire en Égypte plutôt qu'en Mésopotamie. C'est, figurez-vous, au cours d'une excursion de chasse que je me suis soudainement trouvé en présence de ces singulières formations naturelles. Dépourvu des objets indispensables pour une exploration complète de ces cavernes, j'ai dû toutefois me borner à prendre note de leur

emplacement. Maintenant que nous sommes pourvus de moyens d'éclairage, nous allons pouvoir visiter ces anfractuosités sous la conduite de Mr Beeston, qui est un spéléologue distingué. »

Le « spéléologue distingué » remercia par un grognement approbateur, montrant qu'il avait entendu cette flatteuse appréciation du chef.

Il ne fallut pas moins d'une heure à l'auto pour arriver au pied des collines que l'inventeur avait, du haut de la plate-forme de la station électro-solaire, désignées de loin à son ancien camarade du quartier latin et qui se trouvaient au sud-ouest d'*Électropolis*. Après avoir traversé une longue plaine de sable, incendiée par les rayons du soleil alors au zénith, la voiture avait suivi une étroite vallée, dominée à droite et à gauche par des escarpements parallèles, et s'arrêtait devant une haute muraille de nature calcaire fermant toute issue. Les voyageurs mirent pied à terre et se rapprochèrent de cette paroi qui portait, gravées en relief, des figures colossales assez bien conservées. S'il se fût trouvé un égyptologue parmi les

visiteurs, il aurait certainement attribué les inscriptions accompagnant les figures à l'époque de Sennachérib, et affirmé que ces sculptures étaient destinées à perpétuer, pendant la durée des siècles à venir, la gloire des monarques régnant à cette époque lointaine sur la contrée.

La petite troupe arrivait à l'entrée des cavernes creusées dans la masse de la colline, cavernes ayant sans doute servi de demeures à des êtres humains, probablement des chrétiens cherchant un abri contre les persécuteurs ou se réunissant ensemble pour mener la vie cénobitique. Guidés par le chauffeur, qui avait allumé un puissant phare à acétylène, dont il dardait les rayons dans l'obscurité du souterrain, les Anglais pénétrèrent dans la galerie qui allait en s'enfonçant entre les rochers.

Une centaine de pas furent ainsi parcourus entre les parois de grès schisteux constituant les assises de cette formation géologique et qui parfois se rapprochaient l'une de l'autre, au point de ne plus laisser passage que pour une seule personne. L'humidité ruisselait le long des pierres entassées et formait des flaques boueuses sur le

sol parsemé d'éboulis, nécessitant de grandes précautions si l'on voulait éviter des glissades intempestives.

Soudain une exclamation de surprise et d'admiration échappa aux explorateurs.

Ils venaient de déboucher dans une grande salle, de la voûte de laquelle pendaient de superbes stalactites, affectant les formes les plus variées et les plus étranges. De longues colonnades, des piliers massifs, des bénitiers, des statues drapées se laissaient entrevoir dans une profondeur qui semblait immense. Le rayonnement de l'acétylène, frappant chaque facette de cristal, en faisait jaillir des gerbes multicolores et étincelantes. On eût pu se croire transporté, comme dans une féerie merveilleuse, au milieu des palais souterrains habités par les génies du sol.

« Que c'est beau ! » dirent ensemble les deux jeunes filles, qui se tenaient par la main à côté de sir Redruth.

Le spéléologue Beeston, une lanterne électrique de poche au poing, s'était approché d'un pas mesuré jusqu'au milieu de la caverne, dont son regard aigu scrutait les

moindres recoins. Tout d'un coup, on le vit tressaillir et se diriger vers une anfractuosité creusée entre des stalagmites d'aspect translucide. Son mouvement attira l'attention du père de Georgie.

« Qu'est-ce que c'est- donc, Beeston ? Qu'avez-vous vu ?… Un animal sauvage ? »

L'interpellé se retourna : son visage portait les marques d'une vive stupéfaction.

« Je ne sais trop, sir. Il m'a semblé que j'avais vu remuer quelque chose dans ce recoin où vous distinguez un éboulement de date évidemment toute récente, à en juger par la blancheur des débris. »

Sir Redruth s'était dirigé sans hésiter vers l'en droit suspect.

« Éclairez-nous donc ! » commanda-t-il impérieusement au chauffeur.

L'interpellé s'approcha et projeta le faisceau lumineux dans la direction indiquée. Le chimiste et l'ingénieur le

suivirent. Ce dernier s'écria :

« Il y a un homme là-dessous ! J'aperçois sa main. »

Déjà Verdet s'était précipité en avant et s'occupait de déblayer le tas de décombres sous lequel lui aussi avait reconnu une forme humaine. Le géologue et le chauffeur unirent leurs efforts aux siens en rejetant au loin la terre et les pierrailles qui recouvraient le corps auquel appartenait la main aperçue par Mr Beeston.

En quelques instants, la place fut débarrassée et l'homme tiré à quelque distance.

« Est-il mort ? » interrogea à mi-voix sir George.

L'inventeur s'était penché et appliquait son oreille sur la poitrine de l'inconnu.

« Non, non, répondit-il avec assurance, le cœur bat faiblement. Mais il était grand temps, je crois, que l'on vînt à son secours ! »

Tout en parlant, il dépouillait l'homme, un fort

gaillard aux épaules larges et dont les traits disparaissaient sous les flots d'une épaisse barbe rousse, de son veston à poches multiples gonflées d'une quantité d'objets disparates, et il se mettait en devoir de le frictionner vigoureusement.

« Si l'on pouvait avoir de l'éther ou un révulsif quelconque, remarqua-t-il, on parviendrait plus vite à le ranimer.

— Attendez un instant, monsieur Verdet, prononça la voix douce de miss Georgie, j'ai un flacon de sels dans mon sac à main. Tenez, le voici.

— Merci, mademoiselle, répondit le jeune homme en tendant la main. Cet homme paraît remarquablement vigoureux ; il ne tardera pas, j'espère, à sortir de l'évanouissement où il est plongé et qui résulte du fait qu'il était presque asphyxié sous la masse de terre qui le recouvrait. Il est heureux pour lui que Mr Beeston ait vu sa main.

— Mais que diable pouvait-il faire tout seul au fond de cette caverne ?

— Il nous le dira, sir. Tenez, il revient à lui, sa poitrine se soulève. Il commence à respirer comme quelqu'un ayant une certaine habitude de cette opération. Ces sels sont vraiment efficaces. Ils ranimeraient un mort ! »

L'homme commençait, en effet, à ébaucher des mouvements inconscients. Soudain, ses yeux s'ouvrirent tout grands et il essaya de se soulever.

« *Ach ! ich bin sehr krank !* fit-il entendre d'une voix étranglée.

— Que dit-il ? interrogea le président, courbant sa haute taille vers l'inventeur.

Si j'ai bien compris, c'est un Allemand et il dit qu'il souffre.

— N'aurait-il pas quelque membre brisé ? Il a dû être pris sous un éboulement, c'est probable. »

Le blessé avait sans doute pleinement retrouvé le sentiment et compris demande et réponse, car il répondit

« Il y a un homme là-dessous ! J'aperçois sa main. »

distinctement, cette fois en bon anglais :

« Non, merci, messieurs, la charpente est encore en bon état. Johann Freund ne se laisse pas écraser ainsi, même si une carcasse de diplodocus lui tombait sur le corps. Un peu d'aide simplement,je vous prie, que je puisse retrouver ce que j'étais venu chercher ici. »

9 Conversations variées

Cependant, malgré son affirmation optimiste, l'individu qui venait d'être arraché à une mort inévitable, grâce à la vue perçante du géomètre, trébucha et dut s'asseoir un moment sur un pan de rochers, afin de se remettre de la secousse éprouvée. Ce fut encore Mr Beeston qui, ne le quittant pas des yeux, s'aperçut de cette faiblesse et s'avisa du meilleur moyen de la faire cesser. Sans prononcer une parole, il tendit à l'accidenté une bouteille plate, clissée en osier, qu'il avait tirée d'une de ses poches et débouchée. L'inconnu flaira le flacon pour discerner la nature de son contenu et, son opinion, sans doute favorable, établie, il porta le goulot à ses lèvres et absorba plusieurs gorgées copieuses, après quoi il replaça la fermeture et rendit le cordial à son légitime propriétaire, tout en articulant, mais cette fois en espagnol :

« Gracias, señor. Era quebrantar.

Vous parlez donc toutes les langues ! ne put s'empêcher de s'écrier le chimiste, surpris de ce polyglottisme.

— Quelques-unes seulement, monsieur, répliqua en français celui qui venait de se donner le nom de Johann Freund. Une demi-douzaine tout au plus.

— Ce n'est déjà pas si mal ! admira l'inventeur, qui avait eu toutes les peines du monde à s'assimiler les principes de la langue anglaise.

— Si vous vous sentez assez remis pour pouvoir parler, intervint à son tour sir Redruth, voudriez-vous nous faire connaître, monsieur, à la suite de quelles circonstances vous vous êtes trouvé à demi enterré au fond de cette caverne, que nous sommes venus visiter en simples touristes.

— Rien de plus facile, monsieur. Je vous ai dit mon nom : Johann Freund, ancien professeur de paléontologie et d'anatomie comparée à l'Université de Bonn. Mes ouvrages sur les fossiles font autorité en Allemagne, mais certains savants étrangers ont attaqué mes conclusions, qu'ils ont traitées de simples hypothèses. Il m'a donc fallu chercher des preuves irréfutables pour convaincre mes contradicteurs.

— Cela ne nous dit pas comment vous avez été enseveli vivant sous la masse de terre qui vous recouvrait, quand nous vous avons aperçu.

— Je vais y arriver, milord. Je dois vous dire tout d'abord que je cherche le chaînon encore manquant dans la suite des êtres animés, depuis le zoophyte jusqu'à l'homme…

— Le fameux pithecanthropus, grommela à part lui le Français.

— J'ai déjà exploré sans succès une grande partie de l'Asie, berceau de l'humanité, continua l'Allemand. Toutefois, j'espère être plus heureux dans cette région, qui fut une partie de la terre promise de la Bible. Des indices concordants m'ont amené à penser que ces chaînes de collines de l'ancienne Babylone étaient susceptibles de contenir des débris des humanités ayant précédé dans la suite des âges celle dont nous faisons partie. Des Arabes, qui m'avaient offert de me servir de guides, m'ont amené au fond de ce boyau souterrain, où j'ai reconnu l'existence d'anciennes hypogées ou catacombes. J'étais fort occupé

à creuser le sol pour essayer de découvrir quelque corps fossilisé, quand mes guides ont fait subitement crouler sur moi une partie de la muraille fermant cette caverne. Je me suis débattu tant que cela m'a été possible ; mais la masse de terre écroulée qui me recouvrait paralysait mes mouvements, et, me comprimant la poitrine, m'asphyxiait lentement. Malgré tous mes efforts, je n'étais parvenu qu'à dégager un seul de mes bras, quand, à bout de souffle, je perdis connaissance.

— Et vos Arabes, que sont-ils devenus ? fit sir George, un peu sceptique. Nous n'avons aperçu personne aux environs de ce « site » que nous étions venus visiter.

— Eh ! sir, ces Arabes sont tous des pillards, et je suis certain que, s'ils ont essayé de me faire disparaître, c'est simplement pour me voler mon cheval et le bagage qu'il portait. Je suis bien sûr que l'animal a disparu avec mes guides.

— Nous n'avons relevé aucune trace de chevaux ni entendu aucun bruit nous permettant de croire à la présence de cavaliers dans les environs, affirma l'Anglais.

— Je me rends compte que je ne saurais trop compter retrouver ce que ces brigands du désert m'ont dérobé, admit le chercheur de fossiles. Heureusement, je ne suis pas complètement dépouillé ; mes papiers les plus précieux sont restés en ma possession. Ils m'ont laissé mon portefeuille et ma sacoche où j'enferme le résumé de mes investigations et des résultats obtenus. Ce mémoire est mon trésor le plus précieux, car il répond victorieuse ment aux objections opposées à mes théories et réfute celles de mes contradicteurs. »

Le paléontologiste s'échauffait en parlant. Sur un signe de sa fille, le président du comité de rénovation mésopotamienne reprit la parole.

« Nous ne saurions nous éterniser au fond de ces grottes maintenant qu'elles nous ont révélé leurs curiosités, dit-il. Voulez-vous bien, monsieur, nous suivre jusqu'à l'automobile qui nous a amenés. Nous regagnerons la colonie en cours de développement sur la rive droite de l'Euphrate.

— À vos ordres, milord. Oui, je puis maintenant vous

accompagner. Je serai d'ailleurs très aise de visiter cette colonie dont j'avais entendu parler. Mais permettez-moi de vous exprimer mon étonnement de voir que vous avez choisi une région aussi aride pour vous installer. Qu'espérez-vous donc récolter dans un désert comme celui où nous nous trouvons ?

— C'est justement pour rendre à cette contrée son ancienne fécondité que nous l'avons choisie de préférence à toute autre, répondit sir Redruth.

— Vous ne craignez pas que les plantations que vous voulez tenter soient grillées par les rayons incandescents du soleil d'été ? Déjà la température est à peine supportable et nous ne sommes cependant qu'aux premiers jours de mai.

— Il en était de même il y a des milliers d'années, et malgré cela, la Mésopotamie était renommée alors pour sa fertilité. Nous avons rétabli les irrigations qui amèneront l'eau indispensable à la végétation et, de plus, nous électrifions les terrains afin de suractiver la croissance des plantes. D'ailleurs, vous allez pouvoir vous rendre

compte des résultats déjà obtenus. »

Tout en donnant ces explications, le président du comité, suivi de ses compagnons, avait regagné, par le couloir tortueux donnant issue à l'extérieur, la vallée où stationnait l'auto-chenille. D'un geste, il invita le professeur de paléontologie à prendre place dans le véhicule, qui démarra rapidement.

En moins d'une heure, on eut regagné Électropolis, et la voiture s'arrêta devant la villa habitée par sir Redruth. Celui-ci donna quelques ordres au domestique qui était accouru pour qu'une chambre fût préparée et mise à la disposition du savant.

« Heureusement, observa celui-ci, que j'ai laissé la majeure partie de mes bagages à Hillah et que mes voleurs n'ont pas pu s'en emparer. La perte qui m'est la plus sensible est celle de mon cheval, car comment revenir à Hillah ?

— Que cela ne vous inquiète pas, répondit obligeamment sir George. Lorsque vous vous serez complètement

remis de votre accident et désirerez nous quitter, je mettrai un de nos canots à moteur à votre disposition, et en moins d'une journée il vous reconduira où vous voulez retourner en remontant le cours de l'Euphrate.

— Je ne saurais trop vous remercier de votre complaisance, sir. Je n'aurais pu me douter que je rencontrerais dans ce désert un coin de civilisation européenne. Vous m'en voyez colossalement surpris.

— Cet individu est véritablement un Allemand, songea Paulin Verdet à l'audition de cet adverbe familier aux citoyens d'outre-Rhin. Il va trouver l'exploitation d'Électropolis véritablement colossale, je m'y attends. »

La supposition du chimiste ne se réalisa cependant pas. Après avoir visité les rues de la nouvelle cité et reconnu qu'un tapis de verdure naissante commençait à triompher du sol siliceux, le chercheur de fossiles laissa tomber dédaigneusement de ses lèvres lippues :

« Évidemment, il y a quelques espérances, mais il faudra bien des années avant que l'on puisse, je crois, es-

pérer des récoltes sérieuses. Ce sol ne vaut pas celui de la Saxe ou de la Bavière, et j'estime qu'il eût été plus avantageux et productif d'y chercher des produits industriels tels que du pétrole, par exemple. »

Sir Redruth ne prit pas la peine de réfuter cette réflexion et se borna à lever les épaules. L'Allemand si savant qu'il pût être, lui devenait de moins en moins sympathique. Il se trouva d'ailleurs dis trait par l'apparition du gérant d'Électropolis, qui cumulait ses fonctions avec celles de préposé aux correspondances. L'employé portait une énorme sacoche de cuir d'où il sortit plusieurs enveloppes.

« Voici le courrier qui vient d'arriver de Bagdad, » déclara-t-il brièvement.

Chaque semaine, en effet, un motocycliste franchissait à travers le désert les cent soixante kilomètres séparant Électropolis du chef-lieu du district de l'Irak-Arabi, ville qui ne compte pas moins de cent soixante mille habitants et qu'une ligne de chemin de fer relie à Mossoul et à Trébizonde sur la mer Noire. C'était par cette voie assez

lente que l'on se tenait en communication avec l'Europe. Il entrait dans les prévisions du président d'établir un chemin de fer électrique desservant la colonie en attendant un service d'avions commerciaux ; mais il fallait, avant d'entamer cet ouvrage, que la colonie fût en pleine exploitation et en mesure d'utiliser cette voie pour l'expédition de ses produits.

Sir George, s'excusant auprès du professeur Freund, se hâta de regagner son cottage, afin de remettre à Georgie plusieurs lettres qui portaient son nom. En même temps, il décachetait les autres missives et courait immédiatement à la signature. La plupart de ces correspondances émanaient d'amis demeurés en Angleterre et qui s'informaient du développement de l'entreprise. D'autres étaient des offres de services de fournisseurs et de professionnels de divers métiers mettant leurs bras à la disposition de la colonie. Une dernière, enfermée dans une large enveloppe jaune portant une mention imprimée en caractères arabes et constellée de timbres turcs, retint plus spécialement l'attention du destinataire. Elle provenait du lieutenant Osman Malek, l'interprète officiel qui avait ac-

compagné les voyageurs jusqu'à Balis. Cette lettre n'avait pas mis moins de cinq semaines, comme le prouvait sa date d'expédition, pour parvenir à Bagdad, trajet qui eût pu être effectué en trois jours au plus par une voie plus directe. L'officier, après de nombreuses phrases de politesse par lesquelles il tenait à prouver qu'il était un homme bien élevé, au courant des coutumes des Occidentaux, faisait le récit de son entrevue avec l'ancien maître de Fatime, démarche que le président l'avait prié de tenter. Le résultat avait été tout autre que celui qui pouvait être escompté.

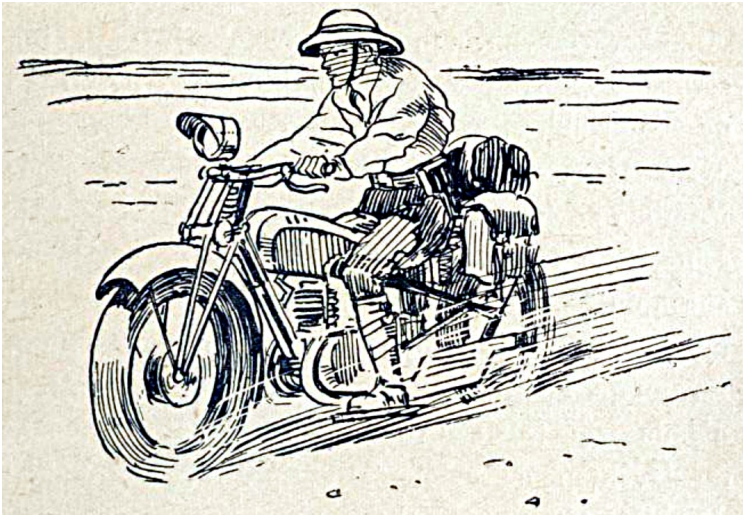
« Soliman-bey, expliquait le lieutenant, m'a paru être dominé entièrement par son épouse, et c'est cette dernière qui lui inspire toutes ses actions. Lorsque je lui ai appris que vous aviez recueilli leur esclave et lui assuriez votre protection, la colère de la femme a été furieuse et elle a poussé Soliman à refuser- toute transaction, voulant punir d'une façon exemplaire la fuite de la jeune fille.

« Quoi que j'aie pu tenter pour désarmer cette mégère, je n'ai pu réussir, et les époux m'ont déclaré qu'ils

donnaient mission à un de leurs parents, un neveu, je crois, qui fait le trafic des chevaux dans l'Irak, d'aller vous réclamer celle qu'ils persistent à considérer comme leur propriété et la leur ramener. Si vous refusez de rendre son esclave, m'a déclaré cette véritable furie, elle se vengera d'une façon terrible de ce refus, et elle en a, m'a-t-elle affirmé, les moyens.

« C'est avec regret, continuait la lettre, que je vous transmets la nouvelle de l'échec complet de mes démarches. Je ne crois pas que vous ayez à vous inquiéter sérieusement des menaces de l'ancien pacha de Marach, et d'ailleurs je me souviens, sir, que vous avez envisagé l'éventualité de difficultés susceptibles d'entraver votre œuvre et venant des peuplades jalouses de leur indépendance et à qui votre installation pourrait porter ombrage. »

Suivaient de nouvelles formules de politesse par lesquelles l'officier turc terminait sa missive. Sir George, sa lecture faite, releva la tête. Une ride verticale barrait son front.



Chaque semaine, en effet, un motocycliste franchissait à travers le désert les cent soixante kilomètres

« J'eusse préféré, murmura-t-il, traiter cette affaire à l'amiable. Qui sait si cet ancien dignitaire n'est pas capable de nous susciter des embarras ? Enfin, advienne que pourra, je ne me repens pas d'avoir arraché cette enfant, qui est pleine de bonnes qualités, du honteux esclavage où on la retenait. »

Il lui revint alors en mémoire les pronostics fâcheux qu'un petit journal londonien avait publiés sur l'avenir de l'entreprise du grand propriétaire. Le journaliste avançait

l'opinion que les tribus nomades traversant le désert de Nedjef, où la nou velle colonie prétendait s'implanter avec l'autorisation du gouvernement d'Angora, ne se gêneraient pas d'obéir à leurs instincts ancestraux en s'efforçant de piller les cultures. Pour elles, maintenant comme autrefois, l'étranger, leroumi, était toujours l'ennemi, et c'était une action méritoire aux yeux d'Allah, que de détruire et ruiner ses entreprises. Les colons feraient donc sagement de prendre toutes les précautions nécessaires pour se défendre contre des attaques possibles.

Fallait-il donc entourer Électropolis de murailles et de fortifications comme au moyen âge ?… Sir Redruth, préoccupé, résolut de faire part de ses craintes à l'ingénieur Kenwell, en l'ingéniosité de qui il avait mis toute sa confiance, malgré la jeunesse de ce collaborateur. Il profita donc, dès le lendemain de ce que Richard était venu lui soumettre son rapport hebdomadaire sur l'état d'avancement des travaux, et notamment du barrage devant alimenter la grande station hydro-électrique, pour lui faire part de ses alarmes. L'électricien répondit par un sourire.

« Certainement, dit-il, il faut toujours supposer le pire et prendre des mesures en conséquence avant qu'il soit trop tard. Jusqu'à présent, les quelques indigènes, des Arabes pour la plupart, qui sont venus traverser la région, se sont bornés à montrer quelque étonnement de nos travaux, mais sans marquer d'hostilité. Cela peut toutefois changer quelque jour, et il faut toujours songer au fanatisme musulman qui peut se réveiller et avoir de graves conséquences pour nous.

— Et, dans ces conditions, comment nous défendrions-nous, *dear mister Dick* ?

— D'une façon bien simple et efficace, sir, par l'électricité, tout simplement.

— Comment cela ? Quel serait votre moyen ?

— D'abord, en entourant Électropolis d'un double réseau de conducteurs parfaitement isolés et supportés par des piquets enfoncés dans la terre humide. En cas d'attaque, l'usine électrique enverrait dans ce fil un courant de haute tension. Le procédé a déjà été employé,

d'ailleurs, lors de la guerre mondiale pour empêcher l'évasion des prisonniers parqués dans des camps de concentration ou le long des frontières. On pourra protéger de même les habitations et les principaux monuments. De plus, nous pourrons recourir aux canons et mitrailleuses électromagnétiques, puisque l'énergie, nous l'aurons à profusion. Je me fais fort, sir, de rendre *Électropolis* plus inexpugnable qu'un fort cuirassé !

— Well ! Je suis satisfait de le savoir ; vous me tranquillisez, Kenwell, bien que je conserve l'espérance que nous n'aurons jamais besoin de recourir à ces moyens de défense. Mais il vaut mieux être prémuni contre toute éventualité.

— Évidemment, sir. Méfiance est mère de la sûreté, dit un proverbe.

— Oui, c'est là une raison de plus pour activer la construction de l'usine génératrice. Si je me souviens bien de ce que m'a appris hier notre inventeur, la totalité de l'énergie fournie par la pile thermo-solaire ne suffit déjà plus à la demande, et il est nécessaire de la renforcer.

— C'est juste, mais un quart seulement de la batterie prévue est en service, et la portion en place ne travaille que huit heures par jour, alors que la station hydraulique travaillera, elle, pendant les vingt-quatre heures de la journée en fournissant au moins quatre fois plus de puissance que la pile du Français. »

Sir George releva la tête qu'il avait baissée pour réfléchir et fixa l'ingénieur.

« Tiens ! remarqua-t-il, sur quel ton vous parlez de cette invention ! Est-ce que vous n'y auriez pas confiance et vous semblerait-elle, mettons, insuffisante ? »

L'électricien maîtrisa un mouvement de contrariété.

« Je ne vais pas jusque-là, sir, finit-il par articuler avec quelque embarras. L'idée de M. Verdet de transformer directement en électricité le rayonnement solaire est certainement ingénieuse, et je ne lui reproche que son inconstance de fonctionnement comparativement aux autres sources d'énergie, et son prix ; quand je songe que la batterie seule, lorsqu'elle sera complètement mise en

place, reviendra à plus de dix milles livres !

— Vous oubliez, Kenwell, que, comme tous les matériaux qui entrent dans sa construction ont été mis en œuvre en France, nous avons bénéficié du change élevé, et qu'en réalité les dix mille éléments de cette batterie ont un prix de revient très inférieur à ce qu'il eût été si elle avait été manufacturée dans quelque usine du Royaume-Uni. »

Ayant prononcé ces mots, le président fit quelques pas pour se retirer ; mais il se ravisa et, se retournant vers l'ingénieur :

« À propos, fit-il, je dois vous prévenir que je serai probablement forcé de vous quitter avant une quinzaine. Je viens de recevoir des communications de Londres qui m'obligeront à y retourner, car il s'agit de questions devant être traitées sur place. »

L'électricien réprima un mouvement de surprise. Toutefois, ne voulant pas être indiscret, il ne formula aucune question, quoiqu'une interrogation lui brûlât les lèvres ;

mais, sans l'avoir posée, il obtint la réponse souhaitée.

« Il va sans dire, reprenait le grand chef, que, mon absence devant être très courte, — juste le temps du parcours, que je compte faire en avion pour aller très vite, — je partirai seul. Ma présence n'est plus absolument indispensable ici pendant cette période préparatoire, où la besogne de chacun est tracée pour de longues semaines encore.

— En effet, sir, finit par répondre le jeune homme, et pour moi-même ma besogne est surtout la surveillance des différents chantiers.

— Quand pensez-vous avoir achevé le barrage ?

— Le mois prochain, certainement ; et l'on pourra songer à poser les portes des écluses. Le niveau du fleuve se trouvera ainsi relevé de plus de trois mètres en amont. Alors on commencera la construction du bâtiment de l'usine.

— Very well ! Eh bien, comme vous pouvez disposer

d'un peu de temps, nous profiterons de ce que la saison des pluies tire à sa fin pour faire tous ensemble une excursion de chasse dans les environs. Je préviendrai M. Verdet.

— Est-ce que ces demoiselles nous accompagneront ? ne put retenir l'ingénieur. »

Sir George lui jeta un coup d'œil pénétrant.

« Je le pense. Ma fille aime le plaisir de la chasse, et comme la petite Fatime ne la quitte pas plus que son ombre, je compte les emmener toutes les deux. Nous serons donc au moins huit avec Flinders et Saunders, qui est un bon fusil. Cette fois, nous nous dirigerons à l'opposé des collines où nous avons fait la connaissance du savant allemand, c'est-à-dire que nous traverserons l'Euphrate, pour nous diriger à l'est, où nous trouverons, avec de la verdure, des cantons plus giboyeux que sur cette rive, où nous nous efforçons de faire reparaître la végétation disparue.

— Et croyez, sir, que je serai heureux de faire partie

de la troupe, » affirma le jeune homme en s'inclinant devant son interlocuteur.

Sir Redruth reprit le chemin de la villa en monologuant :

« Curieux, ce petit Kenwell, véritablement. Mais à laquelle de ces demoiselles pense-t-il ? Il faudra que je l'observe pour découvrir ses sentiments, et prendre des mesures en conséquence. Pour l'instant, allons travailler. »

10 Une excursion mouvementée

La nouvelle de l'installation d'une colonie anglaise sur la rive gauche de l'Euphrate s'était peu à peu propagée dans la région, et principalement jusqu'à Bagdad, qui constituait le centre le plus proche. Déjà la curiosité avait amené, malgré la distance et l'obstacle présenté par le fleuve, des visiteurs poussés par différents motifs. Il vint même un fonctionnaire turc, faisant fonction de secrétaire du gouverneur du district, s'informer en vertu de quel droit les Européens stationnaient sur un territoire dépendant nominalement de la puissance ottomane. Sur le vu des firmans et pièces officielles émanant du gouvernement d'Angora, le fonctionnaire n'eut qu'à s'incliner en s'excusant de sa curiosité, et il quitta *Électropolis* en souhaitant pleine et entière réussite aux rénovateurs de la Mésopotamie qui ne craignaient pas d'entreprendre la difficile tâche de fertiliser le désert.

Ce fut le surlendemain de la visite du représentant officiel de l'autorité que sir George s'embarqua à bord de la vedette qui avait reconduit le paléontologiste allemand à Hillah, car Johann Freund désirait reprendre ses recherches dans la plaine babylonienne, et était venue s'amarrer à l'appontement construit en aval du barrage. A la suite du président, prirent place dans l'embarcation miss Georgie, l'ancienne petite esclave Fatime, devenue sa suivante, et la respectable tante Margaret. Celle-ci ne voulait pas voir les jeunes filles se soustraire à sa tutelle, d'ailleurs plutôt bienveillante, car miss Redruth connaissait les manières d'amadouer son mentor féminin, qui n'avait rien de commun avec le redoutable gardien Argus, sinon la facilité qu'on avait d'endormir sa vigilance.

Les chasseurs étaient au nombre de six : sir Redruth d'abord, puis l'ingénieur Kenwell délaissant pour un jour la surveillance de ses équipes de terrassiers et d'hydrauliciens, puis Paulin Verdet qui avait interrompu le montage de la deuxième section de son générateur électro-solaire. Ensuite venaient le diplomate Saunders, le spéléologue-géomètre Beeston, le sauveur du professeur Freund, enfin

le grand chef des maçons et charpentiers, l'architecte Adams. Le directeur des services agricoles de la colonie, Mr Flinders, s'était récusé, alléguant la nécessité de terminer, avant les grandes chaleurs de l'été, la mise en place des conduites et rigoles d'irrigation amenant l'eau du fleuve aux parcelles déjà traitées suivant les méthodes les plus perfectionnées, et parcourues par les câbles conducteurs produisant les phénomènes d'électro-culture. D'ailleurs le plaisir de la chasse ne semblait aucunement attrayant à l'ancien directeur du *Botanical garden*, qui avait le caractère pacifique d'un membre de la Société protectrice des animaux.

Le canot à moteur, que conduisaient un mécanicien et un aide, était assez grand pour recevoir une quinzaine de personnes. Poussé par son hélice, il déborda rapidement, abandonnant le port où ne restait qu'un seul navire, le yacht *Blue-Bird*, les autres bâtiments étant repartis depuis six semaines pour l'Angleterre chercher de nouvelles cargaisons.

Après une heure de navigation en descendant le cours

de l'Euphrate, les voyageurs aperçurent le confluent d'une rivière arrivant du nord comme le canal Hindieh. Enrichi par cet apport considérable de liquide, le fleuve s'élargissait subitement et décrivait des méandres dans la direction du sud-est.

« C'est encore une branche du Tigre, expliqua sir George à ses passagers. Mais, alors qu'en amont de Babylone c'est l'Euphrate qui verse une partie de ses eaux dans le Tigre, ici, à cent milles en aval, c'est le Tigre qui se jette en partie dans l'Euphrate. Ces alternances prouvent le peu de différence de niveau qui existe entre les bassins de ces deux fleuves encerclant la Mésopotamie. »

À partir de ce point, la région prenait un aspect moins sauvage. À la désolante stérilité du désert, succédait une végétation peu à peu luxuriante, bien qu'aucune trace humaine n'apparût. À ce sujet, le diplomate apprit à ses compagnons que l'on traversait l'antique Chaldée, la contrée du monde qui a exercé l'influence la plus décisive sur les destinées de l'humanité depuis les temps que l'on peut appeler historiques. C'est là, en effet, que l'on place

généralement l'invention de l'écriture phonétique, attribuée d'autre part par quelques philologues aux Phéniciens et aux Égyptiens. Ceux-ci s'en servaient pour les usages vulgaires, tandis que l'écriture hiéroglyphique était réservée aux usages sacrés, ce qui laisse supposer qu'à un certain point du développement intellectuel, il peut arriver que des peuples, parvenus au même degré de civilisation, trouvent simultanément les mêmes inventions. C'est ce qui a eu lieu, pour la Chaldée et l'Assyrie, un moment rivales de l'égypte, au point de vue des connaissances scientifiques, et qui sont aujourd'hui déchues de leur ancienne splendeur, à tel point que les rares villages qui subsistent ont leurs maisons construites en simples roseaux recouverts de boue séchée.

« Cette décadence des races qui instruisirent le monde, conclut Mr Saunders, est entièrement due à l'indolence de celles qui leur ont succédé. Si des marais pestilentiels et des sables arides ont remplacé les champs bien cultivés et les campagnes fertiles, la faute en est à l'incurie des habitants depuis plusieurs siècles. Les anciens Chaldéens étaient des hommes courageux et tra-

vailleurs, tandis que l'Arabe moderne retourne de préférence à la vie nomade. »

Avisant une anse bien ombragée de palmiers et que protégeait un promontoire sablonneux s'avançant dans le lit du fleuve, le président donna l'ordre au mécanicien d'accoster à la rive, ce qui s'exécuta sans difficulté, et l'un après l'autre les chasseurs, l'arme à la bretelle et bien pourvus de cartouches, sautèrent sur le sol, après que sir George eut aidé les dames à débarquer.

« Est-ce que tu nous accompagnes, Georgie ? » demanda le président.

La jeune miss fit un geste négatif des épaules en souriant.

« Tu sais bien, père, que la chasse est un sport qui ne m'enthousiasme guère.

— Mais je ne veux pas cependant te laisser seule, mon enfant.

— Si vous le désirez, mademoiselle, dit spontané-

ment Paulin Verdet en se rapprochant, je vous tiendrai compagnie.

— Vous êtes mille fois aimable, monsieur, répondit la jeune fille sans cesser de sourire, mais je ne veux pas vous priver du plaisir de chasser avec ces messieurs. Nous n'avons, d'ailleurs, rien à craindre, puisque le pays est inhabité. Je me propose de faire une simple promenade aux environs, en compagnie de ma tante et de Fatime, pendant que Wells préparera le déjeuner. Il est 9 heures du matin, vous avez trois heures de libres pour battre les buissons et faire une hécatombe de gibier.

— Qu'il en soit donc ainsi que tu le désires, mon enfant, acquiesça le père. Mais cependant ne t'écarte pas trop du fleuve, pour ne pas risquer de t'égarer. Et c'est convenu, nous serons de retour pour l'heure que tu nous indiques.

— On mettra le couvert sur le gazon, à l'ombre de ces grands arbres qui ombragent la plage à quelques pas d'ici, ce sera charmant, n'est-ce pas, Fatime ?

— Oh !oui, maîtresse, répondit l'enfant en bat tant des mains avec joie.

— Dazns ce cas, à tout à l'heure, Georgie. Vous venez, messieurs ?… »

La troupe des chasseurs s'éloigna parmi les frondaisons, mais l'inventeur ne s'y joignit qu'à contre cœur. Depuis l'incident des grottes, il s'intéressait singulièrement à la fille du grand industriel anglais, en dépit de ce qu'il avait affirmé à Crédinet, qu'il n'avait plus revu, bien que celui-ci n'eût pas quitté Électropolis. Une inquiétude irraisonnée ne le quit tait pas, bien qu'il la traitât lui-même d'absurde. Quel danger pouvait menacer les jeunes filles, puis qu'il restait trois hommes à bord du canot, capables de les protéger, le cas échéant ?

Cependant, quoi qu'il en eût, un pressentiment secret l'agitait, et il profita, au cours de la traversée d'un massif boisé, de ce que ses compagnons s'étaient éparpillés et n'étaient plus visibles pour rebrousser chemin. Comme il s'éloignait dans la direction du fleuve qu'il voulait rejoindre, plusieurs détonations lointaines lui apprirent que

la chasse devenait fructueuse et que ses amis avaient dû rencontrer quelque gibier de poil ou de plume.

Pendant que l'inventeur faussait ainsi compagnie à la troupe avec laquelle il s'était mis en marche, miss Georgie, suivie de Fatime et de la tante Margaret, s'éloignait de la rivière et, de buisson en buisson, atteignait une vaste clairière où se dressaient quelques cocotiers et figuiers et dont le sol, couvert d'un gazon dru, était émaillé de fleurettes multicolores.

« Des fleurs !… des fleurs !… s'exclama la fillette charmée. Il y en a autant qu'à Alep !… Vous permettez, miss, que j'en cueille quelques-unes ?

— Certainement, ma petite, si cela te fait plaisir. Je te comprends. Il n'y en a pas encore dans notre jardin d'Électropolis, mais patiente. Avant deux mois, l'électricité en aura fait pousser toute une moisson. »

Déjà la jeune Grecque n'écoutait plus. Elle s'était précipitée vers l'épais tapis parsemé de fleurettes, parmi lesquelles il n'y avait qu'à choisir. La respectable tante, elle,

avait cherché du regard un endroit où les rayons du soleil déjà haut dans le ciel ne frappaient pas d'aplomb. Avec la placidité d'une Anglaise, elle ouvrit un pliant dont elle avait eu soin de se munir, s'assit tranquille ment, puis, tirant de son sac ses lunettes et un vieux numéro de magazine, elle se mit à lire, tan dis que miss Georgie, sans se soucier des flèches solaires capables de gâter son teint de camélia, s'intéressait aux évolutions des insectes aux cou leurs diaprées qui se poursuivaient entre les tiges des hautes herbes.

Une bonne partie de la matinée s'écoula ainsi, puis la fille de sir Redruth donna le signal du retour. Toutefois, au lieu de revenir en ligne directe vers la crique où le canot se trouvait amarré, elle décrivit un assez long circuit qui l'amena, avec Fatime, au bord de l'Euphrate. La tante Margaret, prétextant la chaleur, avait pris le chemin le plus court. A l'endroit où parvinrent les deux jeunes filles et qui pouvait être éloigné d'un mille au plus du campement, une langue de terre où crois saient de hauts roseaux s'avançait dans le lit du fleuve, large en cet endroit de trois cents yards environ.

Le silence était profond autour d'elles. Ayant donc remarqué des tiges portant de magnifiques fleurs écarlates s'ouvrant comme des lis, la miss et sa suivante s'avancèrent sans défiance sur ce promontoire pour cueillir les plantes qui les tentaient, sans se douter qu'un ennemi terrible les avait aperçues. Tandis que, joyeuses, elles s'efforçaient d'amener à elles les tiges florales, riant quand elles leur échappaient, un crocodile qui dormait, vautré dans la vase visqueuse, s'était réveillé au bruit et suivait avec attention de ses petits yeux mobiles tous leurs mouvements. Tout à coup, sans que rien eût décelé sa présence, il écarta les roseaux, ouvrit une gueule immense armée d'innombrables dents crochues et aiguës comme des épines, et s'élança vers les imprudentes promeneuses avec des intentions nettement agressives.

Le froissement des feuilles aquatiques et du sable écrasé sous les larges pattes du monstre fit se retourner les jeunes filles, qui poussèrent des cris de terreur et cherchèrent à s'enfuir. Hélas ! le chemin leur était fermé de tous les côtés. A droite et à gauche, un inextricable fouillis de roseaux sortant d'un terrain marécageux où

l'on pouvait s'enliser, à une extrémité le fleuve et, au milieu de la presqu'île, au milieu du chemin resté libre, le crocodile qui rampait lourdement.

Comme assuré que sa proie ne pouvait lui échapper, il s'était arrêté quelques secondes.

Ce court répit suffit à Fatime pour prendre une résolution suprême.

Se sentant perdue, ainsi que sa maîtresse, la pauvre esclave voulut sauver sa compagne aux dépens de sa vie.

S'avançant au-devant du crocodile qui la regardait de ses yeux glauques :

« Adieu, chère maîtresse, sanglota-t-elle, sauvez-vous !… »

Comprenant l'admirable dévouement de sa petite suivante, miss Georgie, un moment paralysée par l'émotion, s'élança à son tour pour retenir la mignonne qui donnait sa vie pour la sauver, mais il était trop tard déjà. L'animal avait saisi à pleines dents la robe de l'infortunée, qui, ren-

versée par le choc, avait roulé sur le sol.

Mais au moment où le monstre se précipitait une fois encore sur sa victime pour la saisir par le milieu du corps, le rideau s'écarta sous une violente poussée, un homme tomba sur l'étroite langue de terre, et un coup de feu retentit. Blessé à la tête, le crocodile lâcha sa proie et se renversa lourdement. Deux secondes après, Paulin Verdet, son fusil encore fumant à la main, relevait Fatime évanouie pour la confier à Georgie, qui, penchée sur elle, s'efforça de lui faire reprendre ses sens. Quant au crocodile, qui continuait à s'agiter en essayant de se remettre sur ses pattes, le jeune homme l'acheva, en lui déchargeant à bout portant son deuxième coup de fusil.

Un moment, le Français et la fille du chef d'*Électropolis* demeurèrent immobiles, en présence l'un de l'autre, sans parler, puis Georgie tendit spontanément sa petite main à l'inventeur.

« Merci pour elle… et pour moi ! Murmura-t-elle d'une voix émue.

— Cela n'en vaut pas la peine, balbutia Paulin Verdet gêné. J'étais aux environs, guettant des canards sauvages, quand j'ai entendu vos cris. Devinant que vous étiez en péril, j'ai abandonné ma chasse pour accourir, et j'ai été assez heureux pour arriver à temps. Il sera même inutile, si vous m'en croyez, d'alarmer votre père en lui faisant part du danger couru par cette pauvre petite, puisque tout s'est bien terminé.

— Vous êtes trop modeste, monsieur, protesta la jeune Anglaise en baissant les yeux, comme si elle avait l'intuition que le jeune homme n'avait pas, en réalité, cessé de veiller de loin sur elle. Et je ne saurais cacher à mon père ce qui est arrivé. »

Fatime sortait peu à peu de son évanouissement et, apercevant à deux pas d'elle le cadavre du monstrueux amphibie qui avait failli la dévorer, elle fut prise d'une crise nerveuse qui se dénoua enfin par une crise de larmes.

Mais l'heure était venue de regagner le campement, que les chasseurs affamés ne tarderaient probablement

guère à rallier. Soutenant dans son bras nerveux la fillette encore toute tremblante, l'inventeur, suivi de Georgie, regagna le cours du fleuve en remontant la berge, et une demi-heure plus tard tous les voyageurs se trouvèrent de nouveau réunis auprès du festin préparé sur le gazon.

La jeune Anglaise fit alors le récit de l'incident, auquel la promptitude du Français avait donné un heureux dénouement. La tante Margaret jeta les hauts cris en blâmant fortement les jeunes filles d'avoir couru de pareils risques par leur imprudence, et l'ingénieur Kenwell darda des regards furieux sur le *Frenchman*. Quant à sir Redruth, quand il sut comment Fatime avait voulu se sacrifier pour sauver sa fille, il s'écria les larmes aux yeux, en dépit de son flegme habituel et du *cant* britannique :

« Chère, chère petite Fatime, brave et généreux cœur ! A partir d'aujourd'hui j'ai une fille de plus. Sans ton admirable dévouement, c'en était fait de ma Georgie… Et vous, mon cher Verdet, ajouta-t-il après un instant, en serrant la main de l'inventeur, vous avez fait vaillamment votre devoir. Vous êtes un vrai Français,

courageux et chevaleresque comme tous vos compatriotes. Comptez sur moi en toute occasion.

— Milord, répondit simplement celui-ci, ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place, et je suis amplement récompensé par le service que j'ai pu rendre à ces demoiselles en les débarrassant de leur affreux adversaire.

— En effet, vous avez eu une excellente idée en quittant discrètement la chasse pour poursuivre les canards sauvages. Cela vous a permis d'arriver au moment psychologique, remarqua sarcastiquement l'ingénieur Kenwell.

— Je croyais, dit sir George en s'adressant à Flinders, qu'il n'existait pas de crocodiles en Mésopotamie, pas plus dans l'Euphrate que dans le Tigre ?

— Les opinions sont partagées à ce sujet, répliqua le botaniste. Certains naturalistes affirment que l'on en rencontre alors que d'autres le nient formellement. En tout cas, il est certain que ces animaux y sont très rares. Mais vous venez d'avoir la preuve qu'il en existe encore et que

cette espèce malfaisante n'est pas complètement détruite. »

Maître Wells, le cuisinier, apportant les mets composant le repas, mit fin momentanément à la discussion sur les crocodiles. Désireuse de changer le sujet de la conversation, miss Georgie demanda avec enjouement :

« Et de votre côté, messieurs, avez-vous réussi dans vos recherches cynégétiques ?

— Assez bien, ma foi, fillette, répondit le promoteur d'Électropolis, et nous rapportons deux coqs de bruyère magnifiques, tout un chapelet de perdrix et de cailles ; mais c'est Saunders qui a fait le plus beau coup de fusil en abattant d'une seule balle, à deux cents mètresr une hyène de belle taille. Inutile d'ajouter que nous n'avons pas songé à rapporter un pareil gibier. »

La marche avait aiguisé l'appétit des chasseurs, et ils firent honneur aux plats préparés à la mode anglaise par l'excellent chef qu'était Wells, ainsi qu'aux vins de France qui se succédèrent sur la table de gazon. La conversation

L'animal avait saisi à pleines dents la robe de l'infortunée

devint générale ; on oubliait l'incident du crocodile, pour ne plus parler que des choses d'Angleterre. Seul Mr Flinders était distrait et levait souvent la tête pour considérer l'état du ciel. Sir Redruth finit par s'en apercevoir.

« Qu'avez-vous donc, Flinders ? interrogea-t-il. Attendez-vous donc de voir passer par ici l'avion postal de Bombay-Londres ? »

Tiré brusquement de sa contemplation céleste, le botaniste répondit :

« Vous avez fait la remarque, ce matin, que le soleil était moins ardent que de coutume, et vous vous en êtes félicité, je crois, sir ?

— En effet, il faisait bien moins chaud que d'habitude.

— Oui, son disque présentait une teinte rougeâtre, et on l'eût dit obscurci par une vapeur invisible. Nous aurions de l'orage avant peu que je n'en serais pas surpris. »

Le repas se termina cependant sans encombre, en dé-

pit de ces prévisions pessimistes, et les convives se levaient pour fumer un cigare, sans incommoder les dames, quand il se produisit brusquement un changement dans l'atmosphère. Des bouffées d'air chaud se succédaient à de courts intervalles, de petits tourbillons subits soulevaient des colonnes de poussière et le jour baissa par l'effet de la brume de plus en plus épaisse qui s'interposait. Un voile jaune couvrait la terre, sauf au zénith, qui était encore libre de nuages. Le botaniste observa que la vapeur translucide remarquée le matin prenait l'opacité d'une nuée épaisse, masquant le soleil, qui n'apparaissait plus que comme une tache pâle et ronde, s'effaçant de plus en plus derrière ce rideau opaque. Bientôt, un vent chaud soufflant du sud fit se rider en plis nombreux la surface de l'Euphrate.

« Il serait prudent, je crois, de nous rembarquer pour revenir à *Électropolis* plutôt que de séjourner davantage ici, dit sir Redruth un peu inquiet.

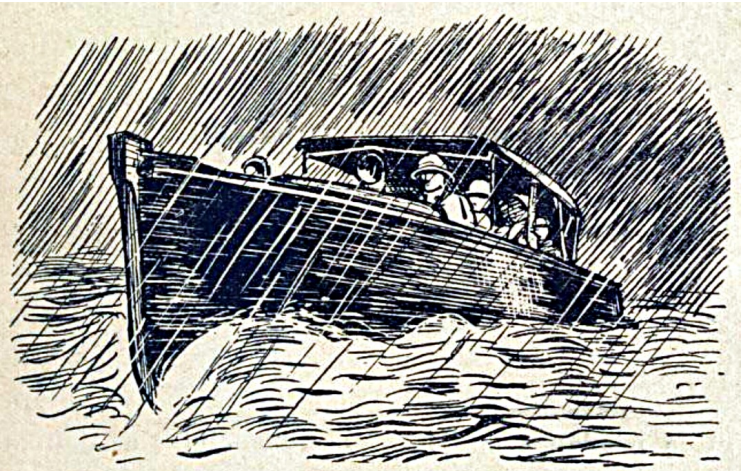
— En effet, accorda Mr Flinders. Il n'y a pas d'abri pour nous, sous ces buissons nains.

— En route, donc ! » fit le président, en aidant les jeunes filles à remonter à bord de la vedette et en y prenant place à son tour après ses compagnons de chasse.

Le mécanicien fit démarrer le moteur, régla sa rotation et embraya l'hélice. Son aide, au gouvernail, fit virer le bateau pour l'obliger à remonter le courant. Il était temps. La tempête arrivait du fond des déserts de l'Arabie en soulevant des tourbillons de sable formant au loin de véritables colonnes mouvantes se déplaçant avec une singulière vitesse et s'écroulent brusquement après un certain parcours.

« Un cyclone ? demanda sir George de sa voix calme.

— Non, heureusement, répondit le botaniste. La saison n'est pas encore assez avancée, pour que nous ayons affaire au *sam*, nom qui est donné au simoun en Mésopotamie. C'est une simple tempête orageuse qui sera, espérons-le, de courte durée. »



Les rafales se succédaient presque sans interruption.

Mais si cette convulsion de la nature n'était que passagère, les manifestations auxquelles elle donnait lieu étaient d'une intensité terrifiante. Les rafales se succédaient maintenant presque sans interruption, soulevant les eaux de l'Euphrate en véritables vagues. L'air semblait devenir irrespirable comme s'il contenait des émanations sulfureuses, quand soudain un formidable éclair fendit la voûte sombre des nuées, et fut suivi presque immédiatement d'un effroyable coup de tonnerre qui fit pâlir les jeunes filles. En même temps, la pluie s'abattit en cataractes furieuses sur les voyageurs.

Il devenait aléatoire de continuer la navigation, et la prudence commandait de s'arrêter au moins pendant le temps où le météore présenterait son maximum d'intensité. Avisant donc une anfractuosité creusée dans la falaise, que le canot longeait péniblement, sir Redruth donna l'ordre d'aller s'y réfugier, ce qui fut aussitôt exécuté par les deux matelots. Sous ce plafond de roches, on était à l'abri du vent et de la pluie, et il fut décidé qu'on laisserait passer le plus fort de la tempête avant de reprendre le chemin d'Électropolis, dont on n'était plus éloigné d'ailleurs que d'une trentaine de milles.

11 Les menaces de Baliskar

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'excursion touristique des dirigeants d'Électropolis, qui n'étaient rentrés au port d'attache qu'assez tard dans la soirée, l'orage qui les avait surpris au moment du retour ayant duré plusieurs heures et obligé la petite troupe à se réfugier dans une excavation naturelle creusée dans la berge de l'Euphrate.

Le chef de la colonie naissante venait de partir pour Bagdad, où il comptait prendre passage à bord de l'avion de la société Aircraft, de Londres, venant de Bombay, et qui, à moins de cas de force majeure, devrait le déposer, trois jours plus tard, à l'aérodrome de Croydon, à deux pas de Richmond et de *Cedric-House*.

On était aux premiers jours de juin, et les cargo-boats, qui venaient d'effectuer leur deuxième voyage Londres-Électropolis, travaillaient à déposer leurs cargaisons sous

les vastes hangars édifiés pour recevoir et abriter les marchandises et matières premières de toute nature provenant des manufactures françaises et anglaises. Grâce au zèle et à l'entrain déployés par les colons dans toutes les branches d'activité réclamées par la création d'une ville nouvelle et surtout par la mise en état de cul ture de terres depuis des siècles restées sans soins, on enregistrait déjà des résultats appréciables. Tous les travailleurs manuels et employés mariés étaient entrés en possession de leur home familial, les célibataires continuant à prendre leurs repas en commun et d'habiter les pavillons mis à leur dis position et où ils étaient répartis par professions et par équipes.

Grâce à la disposition judicieuse donnée aux canalisations d'eau de l'Euphrate, tous les jardins entourant chacune des habitations d'*Électropolis* commençaient à donner mieux que des espérances. L'agronome Flinders avait fait amener, sur ces terrains d'une désolante stérilité, des milliers de mètres cubes de boue alluvionnaire retirés des marécages voisins, et c'était sur cette couche d'humus électrifiée par le courant de la pile électro-solaire, que

l'on avait procédé aux premiers semis de légumes, après que la terre avait été parfaitement émiettée et aérée par le travail de motoculteurs à fraise rotative. Des trous profonds avaient été creusés dans le sol ameubli, et remplis de cette même matière alluvionnaire, débris de végétaux enlisés, pour recevoir les pieds d'arbres fruitiers sélectionnés importés d'Europe : pêchers, amandiers, abricotiers, cerisiers, pommiers, poiriers et même de la vigne. En raison des soins apportés à ces plantations par les jardiniers arboriculteurs experts amenés d'Angleterre, la presque totalité de ces plants avaient repris et se développaient vigoureusement Avant cinq ans, on commencerait à récolter. En attendant, on continuait à mettre en place de nouveaux sujets.

Où Flinders avait porté aussi le meilleur de ses efforts, depuis qu'il disposait de la quantité d'énergie nécessaire pour actionner ses machines, c'était sur la préparation des parcelles destinées à la culture des céréales, et particulièrement du blé.

Pour mettre toutes les chances de réussite de son côté,

l'agronome avait choisi des terrains situés à proximité du fleuve et qu'il était facile d'irriguer. En attendant qu'une ligne de distribution électrique fût amenée jusqu'à ce point pour desservir des moteurs, on avait utilisé un motoculteur actionné par moteur à gazogène pour défoncer le terrain et le mettre en état de recevoir utilement les semences le moment venu. Quelques milliers d'acres, — une cinquantaine d'hectares, — avaient pu être ainsi défrichés et préparés ; on verrait, l'année suivante, quels résultats seraient obtenus et si la résurrection de la Mésopotamie agricole n'était pas une utopie.

Tous les chefs de service étant fort occupés, sir Redruth avait demandé au diplomate Saunders, qui, par son âge et sa prestance, était le plus apte à commander, de le suppléer, pendant sa courte absence, dans le cas où des décisions seraient à prendre. Paulin Verdet, ayant reçu un second envoi de matériel, surveillait le montage d'une troisième section de sa pile électro-solaire ; Richard Kenwell, lui, dirigeait la mise en place des lignes électriques de distribution, attendant, pour organiser la station hydraulique, que le bâtiment devant contenir les machines

fût édifié, ce à quoi s'appliquait diligemment l'architecte.

Quatre jours après son départ d'Électropolis, sir Redruth avait expédié de Londres une dépêche annonçant à sa fille et aux membres du comité de la colonie son arrivée à Richmond. Les quatre mille trois cents kilomètres séparant les deux points avaient été parcourus en vingt-six heures de vol, accompli en quatre étapes, la première de Bagdad à Constantinople, la deuxième de Constantinople à Vienne, en Autriche, la troisième de Vienne à Paris, aéroport du Bourget, la dernière et la plus courte du Bourget à Croydon. Aucun incident digne d'être rapporté n'avait marqué ce long trajet, opéré dans les meilleures conditions de sécurité, à l'allure moyenne de cent soixante-cinq kilomètres à l'heure.

« Et quand je songe, dit le captain Hobson, en écoutant la communication de ce câblogramme, qu'il faut un bon mois de navigation aux cargos que je commande pour venir de Londres ici ! La navigation aérienne est tout de même plus rapide ; seulement, elle ne se prête pas encore au transport des poids lourds, et la marine de com-

merce n'a pas encore à redouter la concurrence »

Sir George terminait sa dépêche en avertissant qu'il serait de retour, les affaires qui l'appelaient en Angleterre étant terminées, dans le délai indiqué avant son départ, c'est-à-dire dans une dizaine de jours au plus. L'électricien en chef eut alors une idée qu'il soumit à ses collègues.

« Adam Smith vient de me faire savoir qu'une chambre hydraulique vient d'être achevée, expliqua-t-il, et qu'on peut mettre en place une première unité de deux mille cinq cents kilowatts. Je propose d'installer de suite un groupe électrogène alimentant les fermes et les appareils ménagers d'Électropolis, de manière à en faire la surprise au président. Que penseriez-vous, chers collègues, d'une inauguration solennelle et de l'illumination générale de la ville à son retour ?

— Excellente idée, je crois, et que miss Redruth agréera, j'en suis sûr, répliqua Saunders après avoir réfléchi un instant. Je lui en ferai part tout à l'heure.

— Well ! Je vais donc agir en conséquence. Veuillez donc de votre côté, Saunders, donner des ordres pour pavoiser les maisons ; je me réserve les illuminations.

— Entendu, mais soyez prêt pour le jour indiqué, d'autant plus qu'il coïncidera avec l'anniversaire de naissance de sir George. Et, comme il faudra un peu corser les menus en cette occasion, je prierai le captain Hobson de descendre jusqu'à Bassorah pour se procurer les vivres frais que nos exploitations agricoles sont encore dans l'impossibilité de nous fournir. »

Mise au courant, miss Georgie s'enthousiasma pour la proposition de l'ingénieur, car elle était heureuse de faire une surprise au père qu'elle ché rissait. Toutefois elle mit comme condition qu'elle se chargerait des achats à effectuer à Bassorah, où elle se rendrait à bord du *Blue-Bird*. Le capitaine accepta, se réservant de donner des gardes du corps sérieux à la jeune fille désireuse de visiter un marché arabe.

À sa station électro-solaire du Kasr, Paulin Verdet, aidé de quatre ouvriers, s'affairait au montage d'une troi-

sième série de deux mille cinq cents éléments, qui allaient s'ajouter aux cinq mille déjà en fonctions et augmenter d'un tiers la puissance dis ponible directement empruntée au rayonnement solaire. Lorsque la totalité de la batterie serait installée, la colonie disposerait, avec l'usine hydro électrique, d'une puissance totale de près de cent mille kilowatts-heure par jour, suffisante pour assurer tous les services imaginables de l'entre prise.

L'inventeur se gourmandait, dans ses rares mo ments de loisir, de songer, ainsi qu'il le faisait constamment, à miss Georgie. Depuis l'incident du crocodile, l'image de la jeune fille qu'il avait sauvée était sans cesse devant ses yeux ; c'était une obsession qu'il ne se hâtait pas de chasser, bien que la raison lui en démontrât l'absurdité. Mais est on logique sous l'empire d'une passion qui s'im plante dans l'âme ?

Tout en remuant dans son esprit préoccupé une foule de pensées contradictoires, le jeune homme descendit de la plate-forme, où régnait une chaleur de fournaise, et prit lentement le chemin conduisant à Électropolis, dans le

but de demander certains renseignements d'ordre technique à son collègue Kenwell et aussi, peut-être, dans l'espérance inavouée d'entrevoir au passage la silhouette de la jeune Anglaise. Il allait pénétrer dans la rue principale de la cité, quand il faillit se heurter à deux cavaliers arabes, juchés sur la bosse de dromadaires lourdement harnachés et chargés. Il fit un saut en arrière, mais l'un des indigènes l'interpella dans son langage guttural incompréhensible. Le Français fit un geste marquant son ignorance linguistique et il allait continuer sa route, lorsqu'il se trouva en présence du captain Hobson, avançant par enjambées régulières et presque mécaniques. Il l'arrêta au passage en lui montrant les deux Arabes.

« Que viennent faire ici ces deux citoyens ? fit le marin de sa voix rude.

— Ma foi ! demandez-leur la raison de leur présence, capitaine, répliqua le jeune homme en souriant. Je vous avoue que je n'ai pas compris un seul mot de leur charabia. »

L'officier, qui à la suite de ses voyages continuels

avait attrapé quelque connaissance des langues orientales, questionna les deux hommes, qui restaient immobiles comme des statues sur leurs montures au long cou, puis il se retourna vers le chimiste.

« Je ne sais que leur répondre, dit-il. Ces gaillards là prétendent qu'ils viennent de très loin dans le seul but de voir sir Redruth, à qui ils ont une réclamation à adresser.

— Tiens ! Que diable ces individus peuvent-ils bien vouloir au président ?

— Je me le demande. Ils ont des figures peu rassurantes. Dois-je leur répondre que sir Redruth est actuellement en Europe ? Ils en seront quittes pour revenir si la communication qu'ils ont à lui faire est réellement sérieuse.

— Conduisons-les à Mr Saunders, qui assure en l'absence de notre chef l'intérim de l'administration. Il décidera peut-être ces indigènes à parler.

— Vous avez raison, allons le trouver. D'ailleurs il

parle l'arabe mieux que moi. »

En quelques mots, le marin invita les deux Arabes à le suivre, et peu d'instants après, cavaliers et piétons eurent atteint la construction où étaient réunis les services administratifs de la colonie et qu'habitait Mr Saunders.

Les Arabes mirent pied à terre et d'un bref commandement obligèrent leurs animaux à s'accroupir sur le sol. Ils pénétrèrent ensuite à l'intérieur du bâtiment et se trouvèrent bientôt en présence du diplomate, que le capitaine Hobson mit en quelques mots brefs au courant de la situation. L'Anglais dévisagea d'un regard incisif les deux indigènes, qui restaient debout et impassibles, drapés dans leurs burnous, dont la blancheur laissait plutôt à désirer.

« Parlez !… Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? » interrogea-t-il d'un ton impératif en pur arabe.

L'un des deux hommes, celui qui paraissait le plus jeune, fit un pas en avant.

« Je m'appelle Ali Baliskar, déclara-t-il, et je veux parler au seigneur *inglese* qui a envoyé à mon oncle Mahmoud Soliman d'Alep un messager lui demandant de lui céder une esclave qui s'est enfuie de la maison de son maître.

— Ah ! ah ! Parfait. Je suis au courant, et vous répondrai que le seigneur dont vous parlez n'est pas ici. Il s'est rendu en Angleterre et ne reviendra que dans quelques semaines. Que vouliez-vous de lui ? Sans doute traiter de la cession de cette jeune fille, ainsi que le lieutenant turc Osman Melek vous l'a offert ? »

L'Arabe remua lentement la tête.

« Non, non, prononça-t-il. Mon oncle ne veut céder à aucun prix cette esclave, qu'il a achetée à son premier maître, et je viens la chercher pour la lui ramener.

— Il n'est pas, je crois, dans l'intention de sir Redruth, je vous le dirai, car je suis au courant de la situation, de laisser retomber cette malheureuse enfant dans la dégradante position d'où il l'a tirée, et je suis certain qu'il

refusera formellement de vous la confier. Est-il bien certain d'ailleurs que vous soyez le mandataire de l'ex-pacha de Kaffat ? »

L'Arabe qui avait dit se nommer Baliskar et qui paraissait être un jeune homme de vingt-cinq ans environ pâlit en entendant ces paroles proférées d'un air dédaigneux par l'Anglais.

« Le seigneur *inglese* refuse de nous rendre l'esclave ? s'écria-t-il.

— Nous n'admettons pas l'esclavage et je crois bien, même, que le nouveau gouvernement qui vous régit maintenant l'a également aboli. Toutes les créatures humaines sont libres, et nul n'a le pouvoir de s'en attribuer la propriété comme serait celle d'un animal domestique, déclara fermement le diplomate.

— Alors, malheur sur vous, étrangers qui osez vous attribuer la terre qui nous appartient ! Est-ce que les Arabes viennent vous disputer le pays de vos ancêtres ?

— Pour ce que vous en faites ! Ce pays, vous l'avez laissé revenir à l'état de désert et vous devriez, au contraire, nous être reconnaissants d'essayer de lui rendre son ancienne fécondité, s'exclama le captain Hobson, qui avait compris et ne pouvait plus se contraindre. Hors d'ici, si vous avez l'audace de nous menacer !

— Ne vous emportez pas, Hobson, prononça le diplomate. Que peuvent nous importer les menaces, d'ailleurs vaines, de cet individu ! »

Ces paroles méprisantes parurent surexciter la colère du jeune Arabe.

« Par Allah et Mahomet son prophète, clama-t-il d'un air inspiré, vous serez punis tous, étrangers, de votre déni de justice et de votre audace ! Nous vous chasserons du sol que vous usurpez, je reprendrai l'esclave de Soliman et j'en ferai ma femme !

— Je ne vous conseille pas d'essayer de mettre vos menaces à exécution, jeune homme, riposta le marin. Nous avons obtenu de la République de Turquie l'autori-

sation d'élever une ville sur cette rive de l'Euphrate et nous poursuivrons notre entreprise de rénovation jusqu'au bout. Quant à la jeune Fatime, que notre chef considère comme sa fille, n'essayez rien contre elle, car elle est bien défendue.

— Je ne serai pas seul, déclara fièrement l'Arabe, et tous les fils de l'Islam me seconderont. J'étais venu dans des intentions pacifiques, comptant, fou que j'étais, sur la loyauté des roumis. Vous me bafouez parce que vous croyez que je ne pourrai me venger, mais je vous prouverai, à vous et au seigneur *inglese*, que les fils d'Allah se rient des inventions diaboliques des chrétiens. Malheur sur votre ville et sur vous tous, étrangers maudits ! Moi, Baliskar, je me déclare désormais votre ennemi, et vous tremblerez quand vous me verrez reparaître à la tête d'une armée aussi innombrable que les nuages de sauterelles qui traversent le ciel ! C'est alors que vous regretterez de m'avoir bravé, mais il sera trop tard ! »

À cette bravade, l'Anglais se contenta de répondre par un haussement d'épaules et du doigt il indiqua la porte à

son étrange interlocuteur. Celui-ci, qui paraissait au comble de la fureur, autant qu'un fils de l'Islam est susceptible d'éprouver ce sentiment, sortit brusquement suivi de son compagnon demeuré silencieux pendant toute cette scène.

Quand les Européens se trouvèrent seuls, le diplomate demanda, un peu soucieux :

« Pensez-vous que j'aie répondu ainsi qu'il le fallait à l'insolente réclamation de cet individu ?

— Certes ! approuva avec chaleur le chimiste. Il ne manque pas de toupet, le bicot, d'oser vouloir, s'attribuer comme épouse cette mignonne Fatime, que sir Redruth considère presque comme son enfant. C'est le dépit qui a dicté ses menaces. Qui oserait venir nous attaquer ? À deux cents kilomètres à la ronde, c'est le désert.

— Évidemment, je crois que nos établissements n'ont rien à redouter des pillards isolés ; mais avec ces populations encore à demi barbares, sait-on jamais ? Il sera prudent de nous tenir toujours sur nos gardes, quoique je

compte surtout sur l'indolence bien connue des Orientaux pour éviter des difficultés. Enfin, je ferai part à sir Redruth, dès qu'il sera de retour, de cet incident, et il décidera des mesures à prendre. »

En attendant, les trois hommes convinrent de garder pour le moment le silence au sujet de l'entrevue qu'ils venaient d'avoir avec le mandataire de l'ancien pacha Soliman, qui, décidément, ne désarmait pas et demeurait intraitable sur la question de la restitution de celle qu'il considérait au même titre qu'une propriété mobilière. Il fallait vraiment que son épouse fût exaspérée pour l'avoir poussé à une semblable démarche, car, pour Verdet, qui était au courant des moindres détails, c'était par désir de représailles, pour punir la jeune fille de s'être échappée, que Soliman refusait toute transaction amiable et exigeait le retour à Alep.

C'était surtout pour ne pas risquer d'alarmer la compagne de miss Georgie que le diplomate, le capitaine et le chimiste avaient résolu de garder le silence, mais ce faisant ils l'empêchaient de se tenir sur ses gardes, et ils

eurent lieu de s'en repentir quand, le surlendemain matin, miss Redruth, tout en larmes, vint prévenir que Fatime avait disparu de la villa. Elle avait été enlevée et personne, parmi les habitants de la villa, n'avait perçu le moindre bruit suspect pendant la nuit. Ce n'était qu'au matin, en voyant que sa petite compagne n'apparaissait pas comme d'habitude, que la fille du président s'était décidée à pénétrer dans la chambre, qu'elle trouva vide. Aucun désordre n'y régnait cependant ; les ravisseurs avaient dû profiter du sommeil de la fillette pour la réduire à l'impuissance et l'emporter par la fenêtre, qui était restée entre-baillée.

La station électro-solaire étant reliée à la maison de l'administration par une ligne téléphonique, Paulin Verdet fut immédiatement alerté par Mr Saunders et il accourut aussitôt. Quand il eut été mis au courant du rapt, il s'écria :

« Eh ! parbleu, il n'y a pas à chercher bien loin d'où vient le coup. Ce sont les Arabes de l'autre jour, le fameux Baliskar est revenu.

— Ah ! monsieur Verdet, s'exclama avec une spontanéité qui ne lui était pas ordinaire la jeune Anglaise, sauvez ma petite amie, le vous en conjure ! Je vous en aurai une éternelle reconnaissance. »

Le cœur de l'inventeur battit plus vite en écoutant cette prière et il répondit avec une émotion qu'il s'efforça de réprimer :

« Je tenterai tout ce qui sera en mon pou voir pour arracher cette pauvre Fatime aux mains de ses ravisseurs, mademoiselle, soyez-en certaine. Je vais me concerter avec le captain Hobson et Mr Saunders pour ouvrir une enquête et savoir dans quelle direction porter nos recherches. Quand nous aurons une indication certaine, ce ne sera plus qu'un jeu de rejoindre les brigands, puisque nous disposons de moyens de locomotion infini ment plus rapides que leurs vaisseaux du désert, comme on dit en France.

— Oh ! agissez vite, je vous en prie. Songez à ce que cette pauvre enfant doit souffrir en apprenant qu'on veut la reconduire chez ses bourreaux, où son sort sera mille

fois plus pénible qu'il ne l'était auparavant.

— Rassurez-vous, mademoiselle. Nous la sauverons, je vous le promets. »

Le captain Hobson avait déjà lancé une dizaine d'hommes, choisis parmi les plus débrouillards des équipes, à la recherche de renseignements propres à mettre sur la trace des fugitifs ; mais ce ne fut que vers la fin de l'après-midi que, réunissant tous les indices recueillis, on parvint à fixer avec certitude la route suivie par une troupe de six Arabes montés à dromadaire, l'un de ces animaux portant un *basour* dont les rideaux étaient fermés. Cette troupe avait un moment remonté la rive droite de l'Euphrate, puis s'était enfoncée dans le désert vers le nord-ouest.

« Pas de doute, affirma le marin en consultant la carte ouverte devant lui, ils cherchent à atteindre l'oasis de l'oued Haouran et vont à Alep. Avec l'auto-chenille, nous y serons avant eux. Vous m'accompagnez, Verdet ?

— Certainement. Mais serons-nous assez de deux ?

— Non, soyons prudents. Il faut intimider les brigands par le nombre. Je prendrai avec nous quatre de mes matelots, tous bien armés. J'espère d'ailleurs que nous n'aurons pas à faire usage de nos armes.

— Non, à moins que…, » conclut dubitativement l'inventeur en se tirant le nez, par le tic qui lui était habituel quand il était absorbé par une idée.

L'automobile venait de s'arrêter devant la maison où se tenait la conversation.

« Allons, en route ! » commanda le marin en se hissant dans le véhicule, qui démarra aussitôt.

Le crépuscule commençait à se faire quand l'oasis fut signalée. Une fumée légère accusait la présence d'un campement. L'auto se dirigea droit sur ce point.

Au bruit du moteur, une demi-douzaine d'Arabes surgirent des fourrés, un long fusil à la main et, prirent une attitude menaçante. Aussitôt, sur l'injonction du capitaine, les marins et le chimiste sautèrent à terre et mirent les

brigands en joue, prêts à tirer.

« Jetez vos fusils à terre, ou nous vous abattons tous d'une décharge ! ordonna le marin d'un ton impératif.

— Que nous voulez-vous ? interrogea d'une voix rauque l'un des indigènes, se rendant compte, devant ces fusils braqués sur eux, que toute résistance était inutile.

— Rendez-nous la jeune fille que vous êtes venus enlever la nuit dernière dans notre ville.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, essaya de mentir l'Arabe. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de femme parmi nous.

— Qu'en avez-vous fait alors, misérables ? tonna le capitaine. Répondez, ou je commande le feu ! »

Le nomade eut un geste de rage. Les veines de son front se gonflèrent et il esquissa le mouvement d'épauler son moukala ; mais le chimiste, qui ne le quittait pas de l'œil, le prévint et d'une balle brisa la crosse de l'arme sans blesser son porteur. Cette démonstration énergique

intimida les indigènes et calma leurs velléités belliqueuses.

« Et si l'on vous rend la *tofla*, hasarda l'un d'eux, nous laisserez-vous continuer notre route, effendi ?

— Oui. Vous irez vous faire pendre ailleurs. Mais il nous faut la jeune fille, et vite ! »

L'homme qui avait parlé ajouta alors d'une voix hésitante :

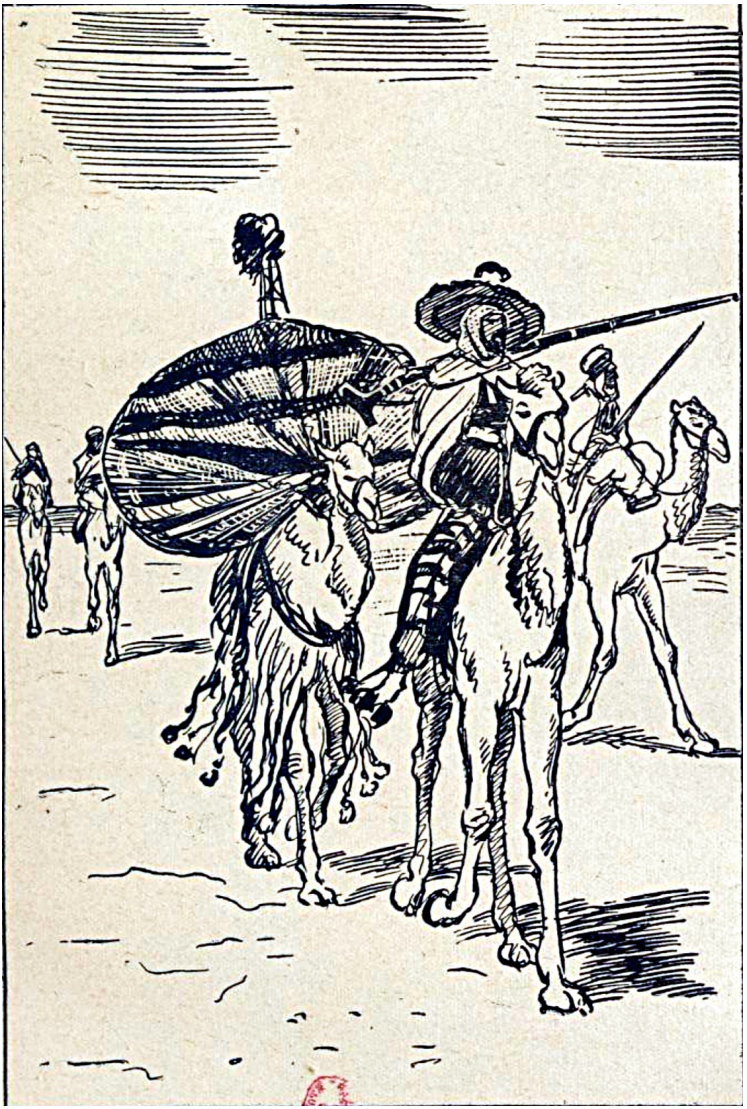
« Elle est dans le *basour*, derrière les buissons que vous voyez là.

— Bien ! conduisez-moi. Vous autres, trois pas en arrière, et si vous tenez à la vie, pas un mouvement, ou mes hommes vous fusillent sans pitié. C'est bien compris, n'est-ce pas ?

— Que va dire Baliskar quand il saura que sa captive nous a échappé ? » murmura l'Arabe au moukala brisé en s'adressant à son voisin, qui lui répondit par une grimace de désolation.

Le captain Hobson reparaissait, soutenant Fatime, pâle et défaite, ayant peine à marcher, car son sauveur l'avait trouvée étroitement ligotée dans l'espèce de panier recouvert d'étoffe que portait le dromadaire.

« Nous avons donc réussi à vous sauver, ma chère Fatime ! s'écria Verdet dans un élan qu'il ne put refréner. Que miss Redruth va être heureuse de vous revoir ! »



Une troupe de six Arabes montés à dromadaire, l'un de ces animaux portant un basour.

12 L'inauguration d'Électropolis

Une dépêche de sir Redruth à Mr Saunders avait annoncé qu'ayant terminé avec les affaires urgentes qui l'appelaient à Londres, il allait reprendre place dans la cabine du grand avion trimoteur HandleyPage en partance pour Bombay par Athènes et Damas. Il demandait en conséquence que le *Blue-Bird* vint le chercher à l'escale de Bassorah le 24 juin. Ce fut une joie générale, surtout pour Georgie, heureuse de revoir ce père qu'elle chérissait et à qui elle conterait les péripéties de l'enlèvement de sa jeune suivante, si heureusement délivrée grâce à l'énergique intervention du captain Hobson et de l'inventeur du générateur électro-solaire.

Le projet esquissé de réception solennelle du fondateur de la nouvelle colonie avait été transmis à tous les chefs de service, et chacun résolut de s'employer de son mieux à ce que ce jour de fête fût inoubliable.

Sous la direction de l'électricien Richard Kenwell, des équipes furent mobilisées pour installer tout le long des voies principales d'Électropolis des cordons de lampes électriques devant former des motifs lumineux formés par la liaison d'innombrables ampoules et un phare voltaïque, d'une puissance de cinq cent mille bougies, dont le rayon serait perceptible de Bagdad, à cent soixante kilomètres de distance. Pour la première fois, la force motrice des eaux de l'Euphrate serait mise à contribution, et le courant d'un premier groupe électrogène viendrait ajouter son débit à celui de la pile solaire, qui n'agissait que lorsque le soleil était sur l'horizon et dont le courant était surtout employé à charger des batteries d'accumulateurs disposées dans plusieurs sous-stations desservant chacune un périmètre peu étendu autour d'elles.

Sous la triple action de l'eau abondamment répartie dans toutes les parcelles travaillées par les motoculteurs à bras et mécaniques, du soleil et des courants électriques saturant le sol, la végétation s'était merveilleusement développée en moins de trois mois et permettait d'espérer

une première récolte de légumes de toute espèce et même de fruits, la plus grande partie des sujets implantes ayant pris une remarquable vigueur. Tous les jardins entourant les habitations présentaient un aspect féerique avec les fleurs multicolores émaillant les pelouses d'un vert foncé. La preuve était faite que la fécondité pouvait être rendue à ces immenses plaines stériles et qu'il suffirait d'augmenter progressivement les surfaces en culture pour obtenir les résultats escomptés par le créateur de la colonie.

Une constatation qui avait rempli de satisfaction le docteur Nathaniel White, médecin de l'entreprise, c'était que le climat de la péninsule arabique, pourtant si différent de celui de l'Angleterre, n'avait pas jusqu'alors sérieusement éprouvé les colons, grâce à l'observation de sévères mesures d'hygiène générale. L'acclimatement n'avait causé que des malaises bénins, et en raison des précautions prises on n'avait enregistré aucune maladie sérieuse seulement quelques fièvres bénignes et rapidement jugulées. L'ambulance n'avait guère reçu d'autres clients que des blessés victimes d'accidents du travail, heureusement peu graves et n'ayant entraîné d'autres

complications qu'une interruption plus ou moins longue de l'activité. Il était toutefois à remarquer, pour s'expliquer cet excellent état sanitaire, que tous les candidats s'étant offerts à collaborer à l'œuvre de sir Redruth avaient dû subir, avant d'être agréés, une visite médicale et que, seuls, les hommes ne présentant aucune tare sérieuse avaient été acceptés.

Donc, pendant les quatre jours précédant le retour du grand chef à Électropolis, une activité de fourmilière avait régné dans la ville, qu'une longue avenue, plantée sur ses deux côtés d'arbres à croissance rapide : peupliers d'Italie, acacias et autres essences spéciales à cette partie de l'Asie, reliait au port, auquel avait été donné le nom d'*Électricity-Harbour* et qui abritait la flotte de cargos, le yacht et les canots à moteur de la colonie.

Dès la réception de la dépêche de sir Redruth, miss Georgie fit part au capitaine Hobson de son intention de se trouver à l'aérodrome de Bassorah au moment de l'arrivée de son père, et le marin ne put que s'incliner devant l'exposé de ce désir si légitime et si explicable. Deux cent

cinquante kilomètres au plus séparant le port arabe d'Électro polis, c'était l'affaire d'une dizaine d'heures au plus pour le *Blue-Bird*, qui était bon marcheur. Il fut donc entendu qu'il déraperait à minuit afin d'être au but avant l'arrivée de l'avion. Les nuits étant très courtes à cette époque de l'année, on profite rait ainsi de la fraîcheur matinale pour voyager.

Bien entendu, Fatime ne quitterait pas sa jeune maîtresse à qui ses récentes aventures l'avaient encore davantage attachée, et la tante Margaret, leur chaperon habituel, les accompagnerait. La respectable Anglaise eût hautement préféré ne pas quitter sa chambre confortable de la villa, et elle essaya de dissuader sa nièce de son projet ; mais celle-ci lui déclarant fermement qu'elle irait, dans ce cas, à Bassorah, toute seule, elle dut se résigner et reprendre possession de sa cabine sur le yacht que devait commander le captain Hobson en personne.

Les trois passagères dormaient depuis plusieurs heures déjà, quand le petit navire quitta son appontement et gagna le milieu du lit du fleuve. La lune, qui était dans

son plein ce soir-là, éclairait au loin la masse des eaux et rendait inutile l'allumage du phare placé en tête de mât. On put donc naviguer au maximum de vitesse, jusqu'au retour du soleil, qui se leva diamétralement à l'opposé de son satellite au moment où celui-ci allait. disparaître à l'horizon occidental.

Les deux jeunes filles étaient allées respirer l'air pur à l'avant du yacht, quand la jeune Grecque fit remarquer à sa compagne un gros village, bâti sur une pointe de terre au confluent d'un cours d'eau rapide arrivant de l'est.

« Ce village s'appelle Korna, répondit le capitaine à l'interrogation de miss Redruth, et le fleuve qui vient se jeter dans l'Euphrate que nous descendons n'est autre que le Tigre, l'autre grande voie fluviale de la Mésopotamie.

— On se croirait à Lyon, dit Georgie, qui se rappelait son. passage dans la deuxième ville de France, et voir la jonction du Rhône et de la Saône. Le Tigre me représente le Rhône avec son impétuosité et sa rapidité, tandis que la Saône c'est l'Euphrate qui nous porte sur ses eaux plus calmes et moins bouillonnantes.

— Et connaissez-vous, miss, la signification du mot Tigre désignant ce fleuve ?

— J'avoue mon ignorance à cet égard.

— Eh bien ! Tigre signifie flèche en langue arabe.

— Cette appellation me semble bien choisie, étant donnée la vitesse de ses eaux.

— Oui, et vous constatez qu'à partir de ce confluent, ce n'est plus sur un fleuve que nous naviguons, mais sur un véritable bras de mer auquel on a donné le non de Chatt-el-Arab.

— En effet, le coup d'œil est magnifique et je suis heureuse d'être venue. »

La large nappe d'eau semblait sans limite, les rives étant basses, fleuve, plaine et ciel se confondaient en une ligne indécise. Le bleu du firmament colorait les petites vagues et les rayons du soleil faisaient briller au loin les sables, c'était un embrasement général.

« Que c'est beau !… » ne cessait de répéter la jeune Grecque extasiée.

Les deux jeunes filles étaient allées respirer l'air pur.

Mais en se rapprochant de Bassorah, le paysage se modifia graduellement. Au désert aride succédèrent des plantations de dattiers formant une véritable forêt, et la vue, au lieu de s'étendre à l'infini vers tous les points de l'horizon, se trouva bornée par un rideau de verdure, Le *Blue-Bird*. approchait de la mer et ressentait le mouvement de la marée.

Cependant ces marées ne sont pas très fortes, car le golfe Persique, qui est comme le pendant de la mer Rouge qui baigne l'autre côté de la péninsule, est également encaissé profondément dans les terres et ne communique avec l'océan Indien que par l'étroit goulet du détroit d'Ormuz. C'est en raison du peu d'élévation des berges du fleuve que ses eaux, mêlées aux flots de la mer, s'étendent au loin deux fois par jour en baignant le pied des palmiers à marée haute.

Sous l'influence de cette constante humidité et du sel marin qui constitue un excellent engrais, les dattiers de Bassorah donnent des fruits exquis et renommés au loin.

« Combien d'années seront nécessaires pour que la plaine d'Électropolis porte de semblables forêts !… » songea la fille de sir Redruth.

Ainsi que l'avait annoncé le capitaine Hobson, qui avait déjà exécuté plusieurs fois le même trajet, il était à peine 10 heures du matin quand le yacht vint s'amarrer à un quai du port de Bassorah. Un breakfast fut rapidement expédié par les voyageuses avant de débarquer pour visi-

ter la ville sous la conduite du marin. Prétextant la chaleur qui devenait pénible, la tante se récusa, laissant au capitaine le rôle de mentor des jeunes filles et surtout de cicérone.

Bassorah, — Basra pour les indigènes, — situé à cent kilomètres du golfe Persique et chef-lieu du vilayet du même nom, compte près de vingt mille habitants, la plupart musulmans. Elle est divisée en deux parties fort différentes d'aspect l'une de l'autre. Alors que la vieille Bassorah est construite comme Venise sur des canaux, les murs de ses maisons plongeant directement dans les eaux, la ville nouvelle s'étend au bord du Chatt-et-Arab, et est entièrement européenne de construction, de mœurs et de langage. C'est un centre commercial de grande importance qui exporte des laines, des tapis, des dattes, du blé et autres denrées coloniales. Le captain affirma à miss Redruth qu'il y a des années où les récoltes sont d'une telle abondance dans la contrée, que les indigènes nourrissent leurs bestiaux avec du blé, et que, ceux-ci ne pouvant tout consommer, on utilise les gerbes chargées d'épis comme combustible.

« Et penser que, dans le même temps, dans d'autres parties de l'Asie peu éloignées, des villages entiers, réduits à la famine, périssent de faim ! murmura la jeune fille. Il serait pourtant facile d'y transporter cet excédent de blé.

— Oui, mais l'inertie et le fatalisme des populations, notamment dans l'Inde à qui vous faites allusion, miss, s'y opposent, remarquez-le.

— Et peut-être faudrait-il y ajouter l'avidité au gain et la rapacité des marchands effectuant les transactions, » remarqua Georgie.

Il était 3 heures de l'après-midi quand les promeneurs arrivèrent sur l'emplacement de l'aérodrome, situé à trois kilomètres environ de la vieille ville, au milieu d'une vaste plaine dénudée. Les jeunes filles avaient mis à profit les quelques heures dont elles disposaient pour effectuer divers achats de victuailles et d'objets variés en vue de la fête du lendemain.

L'aérodrome, qui était plutôt un simple terrain

d'escale, était outillé assez sommairement et ne comportait, avec un grand hangar juste suffisant pour abriter un appareil de grande taille, qu'un bâtiment en bois, ayant une toiture en tôles ondulées contenant un atelier de réparations et un magasin avec des provisions d'essence et d'huile pour les moteurs. Quatre hommes seulement, de nationalité anglaise, dont deux mécaniciens, étaient les seuls occupants de la maison, et ils accueillirent les arrivants avec cordialité.

« On ne reçoit pas souvent de visites ici, en dehors du passage des avions venant d'Europe ou y retournant, dit celui qui paraissait commander aux autres. Vous venez pour prendre passage à bord du 12 qui va à Bombay ?

— Non, répondit le captain. Nous attendons un voyageur qui doit débarquer ici. Pourriez-vous me dire si l'avion arrivera bientôt ?

— Le radio-télégraphiste est venu nous prévenir il y a un quart d'heure qu'il avait reçu un sans-fil l'avertissant que le 12, qui a quitté Damas ce matin à 9 heures suivant l'horaire, survolait alors la Sebka-de-Korla à cinquante

milles d'ici, tout étant *right* à bord. Il va donc paraître d'un moment à l'autre, et nous avons juste le temps de préparer la pompe pour le plein d'essence après ce vol de plus de sept cents milles sans arrêt.

— L'avion ne s'arrête donc pas ici ?

— Non, sir, le terminus est à Chiraz, à quatre cents milles d'ici, et il faut qu'il y parvienne dans quatre heures, avant que la nuit soit tombée, car la ligne n'est pas encore organisée pour les vols de nuit. Demain, c'est la dernière étape, Chiraz-Bombay par Kurrachee, neuf cents milles. »

L'homme fut interrompu par une exclamation de Fatime, dont l'ouïe avait été frappée par un bourdonnement lointain qui lui avait fait lever les yeux.

« Oh !…, là-bas, le gros oiseau qui vient, miss Georgie ! » s'était-elle écriée.

L'Anglaise se retourna d'un mouvement vif et regarda dans la direction indiquée. Du premier coup d'œil elle re-

connut un gros avion qui, ses larges ailes étendues, descendait en plan incliné pour se poser à proximité du hangar. Il s'était à peine immobilisé sur la piste de sable, que les deux jeunes filles, sans attendre leur cavalier servant, le digne captain Hobson, qui n'avançait que d'un pas méthodique et régulier, se précipitaient en avant vers l'énorme appareil dans le flanc duquel venait de s'ouvrir une porte. Déjà les ouvriers de l'aéroport d'escale accouraient, portant un escalier mobile qui permit aux voyageurs d'atteindre le sol.

« Père ! » s'écria Georgie à l'apparition de la silhouette tant attendue.

L'instant d'après, sir Redruth serrait sur son cœur sa fille bien-aimée et partageait ses caresses et celles plus timides de Fatime, dont le visage marquait une joie sincère. Il échangea ensuite un cordial shake-hand avec le captain Hobson, qui s'était approché à son tour et témoignait une évi dente satisfaction de revoir son chef et ami.

« Et maintenant, déclara le marin, regagnons le *Blue-Bird*, qui nous reconduira à Électropolis. »

Ce ne fut qu'une fois réinstallés à bord que Georgie se décida à narrer les événements qui s'étaient déroulés pendant l'absence de sir Redruth. Celui-ci fronça les sourcils en écoutant sa fille, et il s'exclama en s'adressant à Fatime :

« Ainsi, ma pauvre enfant, ces brigands vous avaient assaillie pendant votre sommeil ? Vous n'avez pu ni appeler ni vous défendre ? »

L'ancienne esclave de Soliman-pacha expliqua qu'elle s'était brusquement réveillée en se sentant arrachée hors de sa couche, mais ses mouvements étaient paralysés. On l'avait enveloppée dans ses couvertures et étroitement ligotée, et quand elle revint de son saisissement elle se sentit balancée régulièrement par le trot saccadé de l'animal sur le dos duquel ses ravisseurs l'avait hissée. Ce ne fut qu'en plein désert et rassurés sans doute par la solitude du lieu que ces derniers, au nombre de six, l'avaient déliée un moment et débarrassée des enveloppes où elle étouffait pour lui offrir à manger. Mais la halte avait été courte et pendant toute la journée la course s'était continuée. La

captive n'avait cependant pas désespéré ; elle comptait fermement qu'un secours ne tarderait pas à lui arriver ; mais ce ne fut que le soir que l'auto-chenille parvint à l'oasis et que le captain avec ses marins et le Français l'avaient délivrée.

« Mais que ces misérables voulaient-ils donc faire de vous ? interrogea le président, très ému des dangers courus par celle qui avait sauvé sa fille du crocodile.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, leur but était de me ramener à Alep auprès de mon ancien maître, qui m'a promis pour femme à son neveu Baliskar, répondit la jeune Grecque. Ce neveu, je l'ai seulement entrevu deux ou trois fois chez le pacha et son aspect farouche me faisait peur.

— Rassurez-vous, ma mignonne, affirma sir George avec bonté. Il n'osera plus s'attaquer à vous ; on veillera à votre sûreté et je demanderai à M. Verdet d'installer des avertisseurs invisibles pour prévenir toute nouvelle effraction. D'ailleurs, nous ne séjournerons plus que deux mois à *Électropolis* : le temps seulement de constater les

résultats fournis par la première campagne agricole, et nous retournerons à *Cedric-House* passer l'hiver. Alors vous aurez les distractions que réclame votre jeunesse et en même temps vous serez en sûreté. »

Il était 9 heures du soir et la nuit, une nuit splendide d'Orient, avait succédé à la chaleur torride de la journée, quand le yacht, abandonnant le port de Bassorah, évolua pour reprendre la route du nord à travers le Chatt-el-Arab. Des myriades d'étoiles scintillaient sur le velours sombre de l'espace, et aux constellations visibles d'Europe étaient venues s'ajouter plusieurs de celles qui embellissent l'hémisphère austral.

Le capitaine avait donné l'ordre de ne marcher qu'à petite vitesse, d'une part, afin d'éviter tout péril de navigation sur le fleuve souvent embarrassé de hauts fonds sablonneux, peu visibles dans l'obscurité, ensuite dans le but de n'arriver à Électropolis qu'à l'heure convenue avant le départ avec Saunders et Kenwell pour le commencement de la fête. Mais il eut à éluder les interrogations étonnées du fondateur de la colonie quand celui-ci, étant

monté sur le pont aux premières heures du jour, s'aperçut que la moitié à peine du trajet avait seulement été parcourue au cours de la nuit. Il dut alléguer une avarie légère survenue aux machines et obligeant à ne faire fonctionner qu'un seul moteur et un seul propulseur au lieu des deux appareils à la fois.

« Quand le barrage de l'Euphrate sera terminé et que l'on disposera de toute la puissance électrique nécessaire à une exploitation rationnelle, prononça sir George, je compte bien que l'on remplacera tous les moteurs thermiques, qui brûlent du charbon, du pétrole ou du mazout, par des moteurs électriques.

— Le seul inconvénient, remarqua le marin, c'est qu'il faudra alors faire appel aux accumula teurs, au plomb ou au fer-nickel, et vous savez, sir, quels sont leurs défauts !

— Oui. Il faudra que je prie notre inventeur français d'essayer de nous trouver une meilleure combinaison. »

Il allait être 10 heures du matin, quand le *Blue-Bird*, doublant une dernière courbe du fleuve, aperçut enfin à

peu de distance la tache verte des cultures et les toits des habitations d'Électropolis. En se rapprochant de l'appontement où le yacht devait venir s'amarrer, sir Redruth, qui s'appuyait sur l'épaule de sa fille, fut surpris de remarquer qu'une foule nombreuse en habits de fête se pressait sur la berge du fleuve.

« Tiens ! commença-t-il, que signifie tout ce monde ? Quelle cérémonie se prépare ?

— Celle de l'inauguration de la colonie que vous avez fondée, tout simplement, répliqua le captain Hobson.

— Que voulez-vous dire, mon cher ami ?

— On a mis, comme disent les Français, les bouchées doubles pendant votre absence pour en terminer au plus vite avec la première partie de la besogne. Aujourd'hui, l'usine électrique, dont une section est prête à fonctionner, va fournir son courant aux appareils d'utilisation qui attendaient de le recevoir. La plupart des installations de la ville sont achevées et l'on a décidé de solenniser votre retour par une grande fête qui détendra l'esprit de tous

ceux qui ont collaboré à votre œuvre. Voilà ! »

Le grand industriel, ému de ce témoignage d'attachement, non seulement à son entreprise, mais à sa personne, serra la main sans parler au digne marin. Le bateau se rapprochant à allure réduite du quai, un matelot lança une amarre qui fut aussitôt saisie et fixée à un taquet, et une passerelle volante appliquée entre la terre et le *Blue-Bird* immobilisé donna passage aux membres du comité directeur, Saunders, Smith, Flinders et à l'inventeur Paulin Verdet.

Des poignées de mains chaleureuses s'échangèrent entre les survenants et le grand chef, en même temps que la foule faisait entendre des salves retentissantes de hourras enthousiastes.

« Alors, chers amis et collaborateurs, demanda avec aménité sir Redruth une fois qu'il eut mis les pieds sur un terrain solide, voudrez-vous bien m'indiquer quel est le programme de la journée ? Certes, je ne m'attendais aucunement, alors que l'avion me ramenant survolait l'Europe méridionale et l'Asie Mineure, à aussi chaleu-

reuse réception. Et qu'avez-vous combiné, dites-moi ? »

Ce fut le diplomate Saunders qui répondit :

« Je vais vous l'exposer, sir. Tout d'abord, comme la plupart d'entre nous sommes de fervents catholiques, nous avons tenu à ce que notre première action fût une action de grâces et nous prierons pour la réussite de notre œuvre dans l'église neuve que nous inaugurerons aux côtés de l'abbé Simpson. Ensuite, à l'issue de la messe, nous nous réunirons tous en un cordial banquet auquel participeront tous ceux qui ont collaboré à cette entreprise, dont vous êtes le chef et le promoteur.

— Ah ! ah ! excellente idée. Et puis ?

— Après le banquet, nous vous ferons visiter l'usine hydro-électrique et une exploitation agricole, de façon à ce que vous vous rendiez compte que vos plans ont été exécutés à la lettre. Enfin ce soir, quand l'obscurité se sera faite et tandis que les ouvriers assisteront à une représentation organisée par une troupe d'amateurs au théâtre-cinéma, tout Électropolis s'illuminera, montrant

dans un torrent de lumière qu'elle mérite le nom sous lequel elle a été fondée.

— C'est parfait, et je vous félicite cordialement de votre initiative, mon cher Saunders. Nos travailleurs ont bien mérité ces délassements et vous avez eu une bonne idée, je le répète, car cé sera une détente heureuse. »

Le cortège qui fut formé avait comme conducteur l'architecte Adam Smith, qui avait été capitaine à la guerre, et une fanfare formée d'instrumentistes bénévoles marchait à sa tête. Après la cérémonie religieuse, qui fut suivie avec ferveur dans l'église, trop petite pour recevoir tous les fidèles accourus entendre l'office divin, la foule se dirigea ensuite vers la place centrale de la nouvelle ville, où, vu l'absence d'une salle assez vaste pour contenir les milliers de convives, les tables du banquet avaient été dressées.

Les viandes et les végétaux servis sur les tables originalement décorées de plantes avaient été apportés la veille de Bàgdad, car les jardins électrifiés n'avaient encore fourni qu'une faible partie du nécessaire. Mais, af-

firmait, l'agronome, il n'en serait pas de même l'année suivante, et Électropolis nourrirait amplement ses habitants.

13 Tout par l'électricité

« J'ai le plaisir, mon cher président, de vous présenter la première unité de 1 500 kW de l'usine hydro-électrique de l'Euphrate, » expliqua Richard Kenwell, qui, après le banquet, faisait les honneurs des bâtiments récemment installés sur le fleuve, que barrait maintenant une digue transversale faite de larges panneaux de tôle d'acier maintenus par des pilotis enfoncés dans le lit de glaise tenace.

Une écluse avait été réservée toutefois pour le passage des bateaux venant d'amont ou d'aval, et cet aménagement avait occupé depuis plusieurs mois une centaine de travailleurs, aidés des machines les plus perfectionnées.

Dans la salle bien éclairée, où se trouvaient réunis les membres du comité directeur de la colonie avec leur chef, on n'apercevait qu'une dynamo de grandes dimensions dont le bourdonnement indiquait le fonctionnement. Sir Redruth paraissant un peu étonné, l'ingénieur prévint les questions qu'il prévoyait et compléta ses explications :

« La turbine hydraulique qui commande la machine que vous voyez, dit-il, est disposée au pied du barrage de manière à utiliser le maximum de hauteur de chute, qui est, en période de basses eaux, c'est-à-dire en été, de quatre yards, avec un débit de cent quarante *quarters*[1] par seconde. Cette turbine, dite centrifuge à régulateur automatique, est enfermée dans une huche de tôle d'où sort seulement l'arbre de la couronne mobile, dont le diamètre atteint sept *foots*[2]. Cet arbre vertical se termine par un pignon denté engrenant avec une autre roue d'angle montée sur l'arbre de l'induit, ces roues d'engrenages étant enfermées dans un carter rempli de graisse consistante comme le différentiel d'une automobile.

« Quant à la génératrice électrique, ce n'est pas une dynamo, mais un alternateur, car elle fournit, non du courant continu comme la pile thermique de M. Verdet, mais des courants alternatifs à trois phases, dont il est aisé de

---

1 Le quarter vaut 64 gallons ou 290 litres. 140 quarters égalent donc 40 mètres cubes.

2 Foot, ou pied anglais, 31 centimètres. 7 pieds valent 2 mètres 17 centimètres.

modifier les constantes à l'aide de transformateurs appropriés à effets d'induction ou autres. La tension est de deux mille volts avec une intensité efficace de sept cents ampères ou quatorze cents kilovolts-ampères avec un facteur de puissance égal à 0,9. »

Remarquant un sourire d'incompréhension sur les lèvres de ses auditeurs, l'électricien reprit :

« Je m'excuse, sir, des expressions techniques dont je suis bien obligé de me servir pour exprimer les quantités d'énergie dont nous allons pouvoir disposer, grâce à cette utilisation de la puissance hydraulique de l'Euphrate, puissance qui sera triplée l'année prochaine, lorsque les nouveaux groupes électrogènes auront été mis en place.

— Ne pourriez-vous nous dire, Kenwell, demanda doucement sir Redruth, où cette quantité d'électricité est envoyée et ce à quoi elle sert ?

— J'allais y arriver, sir, s'empressa l'ingénieur. Je n'ai plus que quelques mots à ajouter pour vous expliquer le fonctionnement de l'usine. Pour l'instant, le courant à

deux mille volts est envoyé, d'une part, à deux sous-stations de transformation agencées aux deux extrémités opposées nord et sud d'Électropolis, d'autre part, dans la ligne des servant les exploitations agricoles déjà installées.

— Mais ces sous-stations dont vous parlez, observa le diplomate, ne sont-elles pas déjà, si je ne me trompe, en relation avec l'usine solaire de notre ami Verdet ?

— Parfaitement exact, sir, et cette disposition a été adoptée justement pour permettre aux deux sources d'énergie de se soulager et au besoin de s'aider et se remplacer l'une l'autre. Elles renferment des transformateurs rotatifs ou commutatrices qui abaissent la tension de deux mille à deux cent vingt volts. Si bien que c'est sous ce dernier chiffre qu'est opérée la distribution, en même temps que les courants alternatifs sont changés en continus, forme jugée préférable pour l'éclairage, le chauffage et l'alimentation des moteurs récepteurs actionnant les machines-outils de toute espèce aux champs et à la ville. »

Le président examina avec intérêt le panneau de marbre du tableau de distribution qui portait les différents appareils de contrôle, de sécurité et de manœuvre nécessaires, voltmètres et ampèremètres à cadran, indicateurs de charge ou de puissance, interrupteurs, régulateurs, rhéostats, coupe-circuits, disjoncteurs, et remarqua que toutes les attaches ou connexions étaient opérées sur l'autre face, en quelque sorte le verso du tableau. De là, quatre conducteurs, fortement isolés et enfermés dans un tube protecteur fait de spires élastiques de métal, traversaient la paroi pour rejoindre la rive, voisine entre deux supports isolateurs.

Miss Georgie, qui n'avait écouté que d'une oreille distraite les savantes dissertations de l'électricien, trouva sans doute que l'on avait suffisamment admiré la machine génératrice de courant et les appareils accessoires, car elle entraîna son père en disant à haute voix :

« Si nous allions maintenant visiter la maison commune, pour voir comment l'électricité y est employée ?

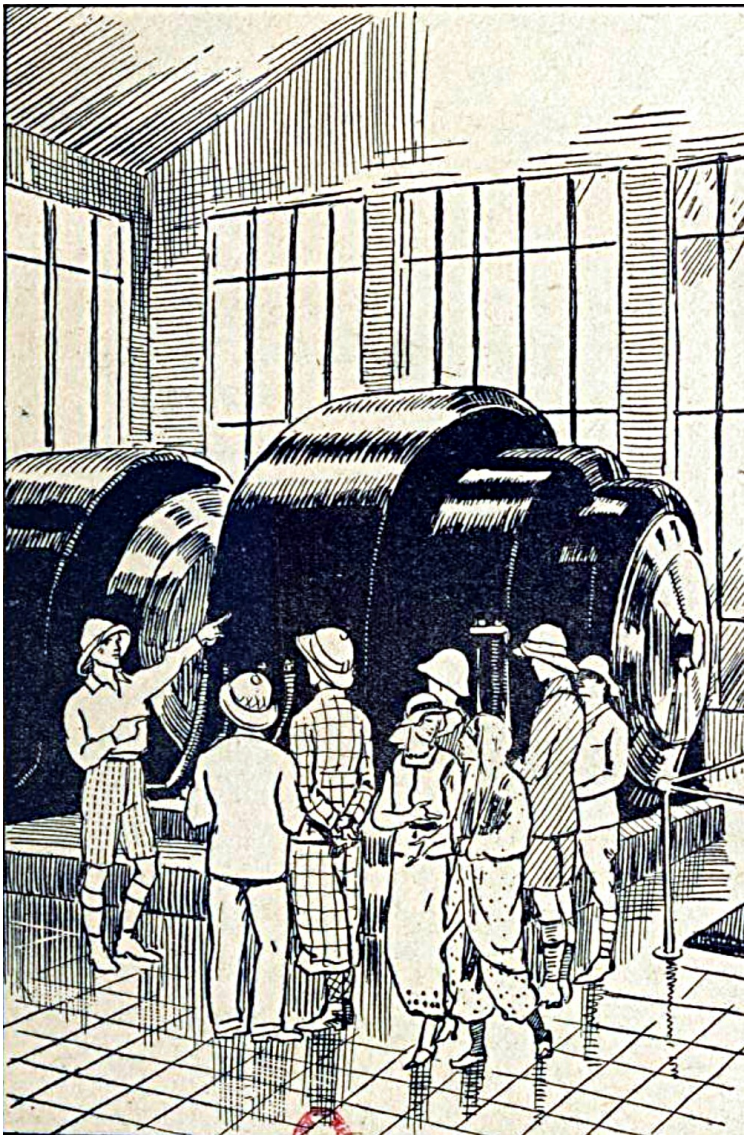
— Je suis à vos ordres, miss, s'empressa de répondre

le jeune homme. Vous y verrez fonctionner, en effet, toutes les machines servant aux usages domestiques.Nous sommes mieux pourvus en ce sens que la plupart des maisons, même des plus riches, d'Europe et d'Amérique.

— À quoi est-ce dû ? questionna l'agronome Flinders. Pourtant la plupart des immeubles de rapport, en Angleterre comme partout, possèdent des réseaux intérieurs de distribution reliés aux secteurs d'électricité. Pourquoi ces usages ne se développent-ils que si lentement ?

— Je vais vous l'expliquer, dear friend, répliqua l'ingénieur dès que le groupe de visiteurs se retrouva en terrain solide sur le rivage du fleuve. C'est tout simplement par suite du manque de confiance des premiers créateurs de réseaux de distribution dans le développement futur des usages de l'électricité, et aussi par économie, pour ne pas engloutir des capitaux trop considérables dans les canalisations.

— Ah ! vraiment ?… Et qu'est-ce qui a résulté de ce défaut de clairvoyance ?



Je n'ai plus que quelques mots à ajouter pour vous expliquer le fonctionnement de l'usine.

— C'est que les conduites se sont trouvées trop faibles pour supporter les excès d'intensité de courants réclamés presqu'au même moment par les abonnés. Les appareils de chauffage électrique sur tout exigent des courants très intenses, que la section des conducteurs en service est incapable de transporter. La seule solution, — et elle est onéreuse, vu le prix du cuivre, — consiste à installer des canalisations supplémentaires, ou à ne faire usage du courant qu'aux heures creuses, c'est-à-dire à celles où la consommation est le plus réduite. On a imaginé des accumulateurs de chaleur en matériaux poreux et des bouilleurs fournissant de l'eau très chaude, grâce au courant ainsi distribué et vendu à tarif réduit. À Électropolis, nous avons pu calculer largement la section des câbles et nous n'aurons aucun ennui à redouter de ce chef. Mais nous voici arrivés à la maison commune. Vous allez voir le restaurant et la buanderie électriques en action. »

Les visiteurs, après avoir traversé le réfectoire, dont les tables pouvaient recevoir au total deux cents convives, pénétrèrent dans la salle réservée à la préparation des aliments. La muraille du fond, entre deux

grandes fenêtres, était occupée par une cuisinière de tôle noircie avec mains courantes et garnitures nickelées et que surmontait une sorte d'armoire de même métal. Tout l'arsenal culinaire : casseroles, écumoires, passoires, louches, occupait deux vastes panneaux à droite et à gauche de la cuisinière, devant laquelle s'affairaient un chef tout de blanc habillé et ses aides.

« Voyez, mesdemoiselles, expliqua le cicérone complaisant, ici pas de chaleur rayonnante perdue et fatiguant le personnel. Cependant on peut mettre en marche simultanément deux fours, rôtissant des pièces de viande de vingt kilogrammes ou des pâtisseries ; des grils, des plaques chauffantes pour six grandes casseroles et trois petites, un bouilleur, un bain-marie, enfin tous les foyers de chaleur indispensables pour la cuisson des mets, quelle que soit leur composition. Et non seulement les opérations se commandent simplement en tournant un bouton, mais par le jeu d'un dispositif automatique que l'on met à yolonté en circuit, le cuisinier est averti que l'opération est terminée en même temps que le courant est coupé. Maintenant, voici un petit moteur électrique avec

lequel on peut actionner les machines à éplucher les légumes, le moulin à café, la sorbetière, les batteurs d'œufs, de crèmes ou de mayonnaises. Le travail se fait tout seul, et au bout d'un temps déterminé d'avance le courant est interrompu automatiquement en même temps qu'un timbre annonce que la besogne est achevée. Gain de temps et économie, mesdemoiselles., Enfin, voyez la machine à laver la vaisselle sans l'intervention des mains.

— En effet, reconnut miss Redruth, tout cela est vraiment commode.

— Et permet d'économiser du personnel. Maintenant, passons à la buanderie.

— Vous allez nous montrer des lessiveuses ?

— Non, des machines à laver le linge à cylindre alterno-rotatif actionnées, non par manivelle, mais par moteur électrique. Chaque fois que le cylindre horizontal rempli du linge à nettoyer et plongeant dans une eau savonneuse a fait cinq tours sur lui-même, le courant est automatiquement inversé et le mouvement se continue en

sens contraire. La main humaine n'intervient donc que pour mettre le linge en place et le retirer pour le passer entre les cylindres garnis de caoutchouc d'une essoreuse. »

À la suite de la buanderie, les visiteurs traversèrent la lingerie, où l'on pouvait remarquer plusieurs machines à coudre pourvues d'un moteur électrique à peine gros comme le poing et remplaçant le mouvement des pédales. Sur une grande table, revêtue de molleton, des fers à repasser à chauffage électrique reposaient sur des plaques en matière incombustible, et l'électricien fit remarquer aux jeunes filles que le courant ne pouvait passer dans le corps de chauffe que lorsque l'ouvrière serrait la poignée du fer dans sa main.

La pièce était parquetée avec soin, et ce parquet reluisait comme un miroir. Kenwell apprit à la jeune Grecque émerveillée que tous les nettoyages de tapis et de tentures s'opéraient à l'aide d'un aspirateur de poussières à moteur électrique qu'il lui montra. Quant au plancher, il était ciré -et frotté à l'aide d'une cireuse à chauffage électrique in-

terne et de brosses également mues par l'électricité.

« On peut donc appliquer l'électricité partout ? s'écria Fatime avec surprise.

— Certainement, miss, répliqua sérieusement l'ingénieur, et à Électropolis elle sera employée pour tous les usages possibles, puisque nous disposons d'une quantité d'énergie presque illimitée. Vous verrez ce soir ce qui peut être réalisé avec la lumière, et vous avez pu vous rendre compte à la cuisine que l'électricité se substitue avec avantage à tous les combustibles ; et combien d'autres services elle rend, en dehors de l'électro-culture et de la commande des machines agricoles les plus diverses ! C'est le téléphone, qui met toutes les habitations en rapport les unes avec les autres ; les ventilateurs, qui brassent l'air et le rafraîchissent, chose essentielle sous ce climat torride ; la distribution de l'heure par cadrans reliés à une horlogemère de grande précision. A l'hôpital-ambulance, elle est l'âme des appareils voltaïques ou faradiques, des ampoules pour radioscopie, des galvano-cautères, que sais-je encore !… Vous serez vousmême satis-

faite de posséder dans votre cabinet de toilette un chauffe-eau thermo-plongeur, des fers à friser, un sèche-chevelure à air chaud, un vibromasseur et, dans votre chambre à coucher, en cas de refroidissement subit de la température nocturne, des couvre-pieds en tissus chauffants et tout un assortiment de petits ustensiles, dont vous reconnaîtrez l'incontestable utilité. »

L'électricien se tut, un peu essoufflé par cette longue énumération. Paulin Verdet, qui l'écoutait, un fugitif sourire d'ironie sur les lèvres, ajouta :

« N'oubliez pas de dire, mon cher collègue, que si l'électricité est reine à la cuisine, à la buanderie, en somme dans toutes les pièces d'un intérieur moderne bien compris, elle veille aussi à la sécurité de la cité, qui pourrait, le cas échéant, être entourée d'une barrière invisible et cependant infranchissable. Le service d'incendie, au cas où il devrait intervenir, serait alerté par des avertisseurs automatiques disposés en des points bien choisis, et qu'enfin, toutes les précautions sont prises égale ment contre les fantaisies de l'électricité atmosphérique libre,

grâce au réseau de paratonnerres hérissant les toits.

— C'est très juste et j'allais le dire, répliqua imperturbablement Kenwell. Maintenant nous allons, si vous voulez bien, nous rendre en auto à Arabian-Park, la ferme la plus voisine. Vous vous rendrez compte, de visu, des résultats déjà obtenus dans cet ordre d'idées, qui est celui présentant la plus haute importance pour l'avenir de la colonie.

— En effet, accorda sir Redruth, il ne suffit pas d'édifier une ville nouvelle, même d'après les plus ingénieuses conceptions de la science moderne, il faut que cette ville vive par le commerce et l'industrie. Or, ici, en plein désert, seule l'agriculture est susceptible de fournir les éléments de vie indispensables, et c'est d'ailleurs la vraie raison de la création d'Électropolis. Il faut donc qu'elle parvienne au plus tôt à tirer sa subsistance de son sol, après quoi ce sera une simple question de temps pour produire un superflu qui s'échangera au dehors avec des marchandises que nous ne saurions obtenir avec les moyens dont nous disposons. »

La satisfaction de l'ancien industriel fut aussi grande que sa surprise, en constatant de ses yeux la transformation réalisée grâce à une irrigation bien comprise de la plaine voisine du fleuve et à l'intervention de l'électricité. L'agronome Flinders, qui était un partisan convaincu de l'efficacité des nouveaux procédés, avait cependant tenu à les comparer entre eux. Alors que certains champs étaient simplement munis de capteurs d'électricité atmosphérique fixés au sommet de perches de quinze à vingt pieds de haut, d'autres étaient pourvus, sur deux de leurs faces, de plaques métalliques enterrées dans le sol et réunies entre elles par des fils souterrains pour constituer une pile zinc-sol-cuivre, suivant les méthodes de Spechnew. Enfin, quelques parcelles étaient recouvertes à deux mètres au dessus d'elles de filets métalliques à mailles larges et hérissées de pointes d'où s'échappaient les effluves des courants de haute tension et de grande fréquence analogues à ceux employés en radiotélégraphie.

Quant aux résultats fournis par ces divers traitements, ils étaient de nature à surprendre les plus sceptiques. Là où régnait la plus désolante stérilité, où le sol sableux ne

portait que de rares touffes d'herbe jaunâtre, vite calcinées par un soleil de feu, s'étendaient maintenant des champs de céréales en pleine période de développement et d'extension.

Le coup d'œil était véritablement merveilleux quand on se rappelait ce qu'était le paysage lorsque les Anglais étaient arrivés, et sir George murmura :

« En effet, ce que je. vois là autorise tous les espoirs. Il n'y a plus qu'à augmenter les surfaces cultivées d'année en année à mesure que les colons seront plus nombreux. »

À ce moment, le Français s'excusa de quitter pour quelques instants ses collègues du comité. Il se rappelait qu'il avait certaines précautions à prendre en vue des illuminations de la soirée, et devait s'assurer du degré de charge des batteries d'accumulateurs.

À une question que lui adressa le président, il répondit :

« Actuellement, sir, trois sections sur quatre de la pile solaire, soit sept mille cinq cents éléments, sont en fonctions et débitent leur courant soit dans les réseaux souterrains d'électrification du sol, soit dans les batteries disposées dans les sous-stations, en vue de l'éclairage de la ville et des divers usages domestiques chez les habitants. Le voltage est de neuf cents volts, et il existe quatre lignes de distribution transportant une intensité de six cents ampères, soit plus de deux mille kilowatts au total. Voilà ce que nous donne actuellement, huit heures par jour, la chaleur solaire.

— C'est un résultat magnifique et dont je vous félicite, mon cher collaborateur, » conclut sir Redruth, en serrant la main de l'inventeur, qui, après avoir promis d'assister au dîner intime devant réunir quelques heures plus tard l'état-major de la colonie, quitta la ferme électrique pour gagner le kasr, à peine distant de trois kilomètres.

Tout en marchant d'un bon pas, malgré l'ardente chaleur reflétée par le sol ocreux, le jeune homme voyait re-

passer devant ses yeux la silhouette gracieuse de la fille du président, et il se remémorait avec complaisance ses sourires, ses gestes, et jusqu'à ses moindres paroles. Mais il secoua la tête avec impatience et murmura :

« Je suis fou, en vérité, et il serait grand temps de me débarrasser de cette obsession. Miss Georgie est charmante évidemment, et depuis la visite à cette grotte où a été délivré ce grotesque Allemand, elle me témoigne une réelle sympathie ; mais de là à un sentiment plus tendre, il y a tout un abîme que rien ne saurait combler. Il serait donc ridicule de m'abandonner à un sentiment grandissant qui ne peut m'apporter que souffrances et désillusions ; mais comme il sera difficile de me reprendre ! J'ai eu tort d'accepter ce séjour prolongé dans la compagnie de cette jeune fille. »

Mais quoi qu'il en eût, le Français se rendait bien compte que le sentiment qui avait germé dans son cœur lui était cher malgré tout, et qu'il lui serait bien difficile de l'extirper en dépit de la volonté qu'il témoignait en paroles.

« Essayons de n'y plus songer et surtout de ne plus me trouver en sa présence, décida-t-il, puisque les engagements que j'ai pris m'interdisent de repartir pour la France, où j'eusse certes mieux fait de rester. Mais aurais-je pu me douter que je me serais laissé envahir par une semblable folie, moi qui me faisais gloire de ne jamais être troublé par une présence féminine, ma seule passion étant la science ! On n'échappe pas à son destin ! »

Tout en ressassant ces mélancoliques réflexions, le chimiste avait escaladé en quelques bonds l'escalier conduisant à la plate-forme où les caisses vitrées des piles thermo-électriques étaient exposées à l'intense rayonnement solaire. Il contourna d'un pas pressé les rangées d'éléments et se dirigea vers le bâtiment contenant le tableau de manœuvre et de connexions et il allait y pénétrer, quand il remarqua que la porte donnant accès au magasin où se trouvaient classées les pièces détachées et accessoires des batteries était légèrement entrebâillée. Or il était certain de l'avoir fermée à double tour, comme c'était son habitude, avant de se rendre au banquet.

Intrigué, il poussa le battant, qui s'ouvrit tout grand, laissant pénétrer la lumière.

Un homme, qui paraissait très affairé autour d'un paquet qu'il s'efforçait de sangler d'une courroie et dont on ne voyait que le dos, se retourna brusquement au bruit et, à son grand étonnement, Paulin Verdet reconnut Crédinet, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs semaines et qu'il croyait reparti pour l'Europe.

« Toi ! s'écria-t-il stupéfait. Qu'est-ce que tu fiches là en mon absence ? »

Le jeune homme avait fait un saut en arrière en se voyant surpris, et il balbutia des excuses embarrassées que l'inventeur écouta avec une méfiance grandissante.

« Hein ?… Tu dis que tu étais venu me faire tes adieux, reprit-il. Cela ne m'explique pas ce que tu faisais dans cette pièce. Comment, d'abord, as-tu pu t'y introduire, alors que j'en avais moi-même fermé la porte avec le plus grand soin. Cela ne me paraît pas très clair, tu sais ! »

L'ancien étudiant s'efforça de fournir une expli cation embrouillée de sa présence ; mais Verdet avait repéré le colis que Crédinet s'occupait à ficeler avec soin au moment où l'inventeur faisait irruption dans le magasin. Avec une lame affilée, il trancha la courroie entourant le colis et en tira des électrodes de la pile solaire avec une série de bleus relatifs au montage des éléments et des batteries. L'inventeur comprit. Celui qui se donnait à lui comme un camarade était un voleur et voulait lui dérober le secret de sa découverte. La colère bouillonna dans ses veines et il serra les poings d'un air redoutable en marchant sur l'individu, qui faisait piteuse mine.

« Hein ?... tu dis que tu étais venu me faire tes adieux. »

« J'ai compris, dit-il. Tu as profité de ce qu'il n'y avait personne ici pour forcer la porte et t'emparer des pièces essentielles de mon invention, dont tu veux probablement trafiquer ? Nous n'avons pas de prison ni de tribunaux à Électropolis, mais je n'en ai pas besoin pour te mettre hors d'état de nuire. Tu as agi en fourbe consommé, Crédinet, en captant ma confiance pour me dépouiller. Je pourrais, te surprenant en flagrant délit de vol, te punir en t'envoyant une balle dans la tête ; mais je ne suis pas un bourreau, et il me suffit de t'avoir démasqué à temps. Va-t'en ! Quitte au plus vite la colonie, car si je te retrouve sur mon chemin, je serai de moins bonne composition. Tu es prévenu. »

Maté, et d'ailleurs plus fourbe que hardi, Crédinet grinça des dents avec rage, puis gagna la porte la tête basse. Là il se redressa et prononça haineusement :

« J'aurai ma revanche. À bientôt, Verdet, nous nous reverrons ! »

14 Un traître

Quand, arrivant du désert, le voyageur parvient à quelques kilomètres de l'ancienne capitale des califes Abassides, Bagdad apparaît à ses yeux surpris et charmés telle qu'on peut se la représenter dans un passé qui semble autant appartenir à la féerie qu'à la réalité.

La ville, chef-lieu de province et de district de l'Irak-Arabi, compte près de cent cinquante mille habitants, musulmans surtout sunnites, juifs et peu de chrétiens. Elle couvre à peu près la même étendue qu'au temps où sa population était très supérieure, et rien ne s'oppose à ce que l'imagination lui attribue les splendeurs et les magnificences d'autrefois. Les blanches maisons, sur les terrasses desquelles on croit deviner les ombres des femmes qui viennent respirer la fraîcheur embaumée de la nuit, les coupoles et les flèches découpées des minarets luttant de finesse et de légèreté avec les tiges élan cées des palmiers ; le Tigre, qui se déroule comme une large ceinture argentée à la clarté de la lune, le ciel, d'une transparence

sans égale même en Orient, annoncent bien la cité des Mille et une Nuits où, dans un des fantastiques palais entrevus à la lueur des étoiles, Shehrazade peut être l'un de ses merveilleux récits.

Malheureusement cette féerie disparaît à mesure qu'on se rapproche plus près des murs d'enceinte, car les faubourgs ne comportent que de misérables cabanes séparées les unes des autres par des ruines d'antiques constructions. Au bout d'une longue rue, on parvient au Tigre que traverse un pont de bateaux, et on atteint la ville proprement dite bâtie sur la rive gauche du fleuve. C'est alors un entassement de maisons à terrasses, entourées de jardins verdoyants, et de loin en loin des minarets recouverts de carreaux de faïence aux couleurs éclatantes. Mais les palais d'Haroun-al-Raschid, les monuments de Zobéide ont disparu, tombés en poussière à la suite des siècles. Tout a contribué à détruire les splendeurs des anciens califes : les Tartares, les Turcs, les tempêtes et les inondations fréquentes du Tigre, et les touristes qui voudraient trouver là un décor d'opéra sont déçus à cette vue.

Cependant, l'antique cité a, malgré toutes ses vicissitudes, conservé son cachet essentiellement arabe et son caractère oriental qui en faisait la capitale idéale d'un poétique empire disparu. Aujourd'hui, Bagdad, malgré son éloignement de l'Europe, s'est modernisée en bien des points, car elle se trouve sur le trajet du chemin de fer de l'Inde, et reliée à Mossoul et à Bassorah par des services de bateaux dont certains desservent également la Perse. Des caravanes la mettent en relations avec Alep et Damas, et un aérodrome sert de point d'escale aux avions se dirigeant vers l'Asie ou en revenant. Son commerce est actif et atteint plus de cent millions pour l'exportation seule. On y fabrique une sorte de drap feutré appelé aha, des soieries, des velours et autres étoffes, enfin son orfèvrerie, sa coutellerie et son maroquin sont très appréciés et font l'objet de transactions actives dans les bazars du centre.

Une dizaine de jours après la grande fête donnée à Électropolis dont l'illumination nocturne avait émerveillé les spectateurs, parmi lesquels on avait remarqué plusieurs groupes d'Arabes attirés par la curiosité, un des

gros marchands de tapisseries orientales de Bagdad, Si Mohammed el Mansour, avait réuni chez lui une dizaine de ses coreligion naires, et une, conversation animée s'échangeait entre ces disciples du prophète, assis sur des coussins, dans la pièce la plus retirée de l'habitation.

« Le muezzin a depuis un grand moment déjà prononcé la prière du soir, dit soudain un Arabe à barbe grise qui se drapait dans un burnous autrefois blanc. Comment se fait-il que notre frère Ben Kaddour ne soit pas encore des nôtres ? Lui serait-il survenu quelque accident, car il ne peut avoir oublié l'importance de notre réunion de ce jour ?

— J'espère qu'il n'en est rien, répliqua le maître du logis et qu'il nous expliquera les causes de son retard. En attendant, Lagdar voudrait-il nous dire ce qu'il a remarqué au cours de la mission dont il s'est chargé ?

— Mon voyage à la ville des roumis ? proféra l'interpellé répondant au nom de Lagdar. A vos ordres, mes frères. Sachez donc que ces étrangers, des Anglais, sont des sorciers qui ont fait alliance avec *Chitan*, car ce qu'ils

ont réalisé depuis leur arrivée en Mésopotamie tient du prodige.

— En vérité ! Et quels sont donc ces miracles, Lagdar ?

— Je ne veux pas parler de la lumière qu'ils produisent à volonté dans de petites bouteilles. Ces hommes qui sont parvenus, comme les aigles de nos montagnes, à voler dans les airs ont su, en moins de la moitié d'une année, transformer le désert en un véritable jardin aussi fertile que ceux qui ornent notre ville et où j'ai remarqué des arbres portant des fruits. Il est impossible, sans le secours de la magie, de faire pousser du blé là où il n'y avait que des pierres et du sable et d'avoir des arbres fructifiant dès la première année, vous le savez tout comme moi, mes frères ! »

Un sourd murmure courut dans le groupe et el Mansour reprit :

« Il est certain que les roumis emploient des moyens dont nous autres, qui dépendons des Turcs, n'avons pas la

moindre idée et qu'il est, par suite, difficile de s'expliquer. C'est justement pourquoi j'ai demandé à notre frère Ben Kaddour, que ses voyages ont mis à même de voir toutes les merveilles créées par les chrétiens, de visiter la colonie qui est venue s'installer le long de l'Euphrate. avec la permission de ceux dont nous dépendons.

— Cette permission, interrompit violemment un autre assistant, ils n'avaient pas le droit de la donner ! L'Arabie doit rester aux Arabes qui y vivent depuis des siècles, et ces Anglais se glissent partout en prenant peu à peu la place des peuples possesseurs des terres où des générations de leur race se sont succédé !… Voyez l'Inde et le Transwaal entre autres ! Et c'est le sort qui nous attend aussi, nous, Arabes ! Nous serons dépossédés du pays de nos ancêtres, que les Turcs vendront aux Anglais s'ils y trouvent avantage. Et je vous le demande, frères, nous laisserons-nous passivement traiter comme des esclaves, nous qui avons toujours vécu libres dans le désert ? »

Un grondement de colère sortit des poitrines des auditeurs. Le commerçant apaisa cette manifestation en

promenant un regard autoritaire sur le groupe rassemblé autour de lui, et il prononça sans élever la voix :

« C'est justement pour résoudre cette question, frères, que je vous ai demandé, à vous les chefs des corporations religieuses et politiques les plus nombreuses de toute la région, qui s'étend des montagnes du Liban à celles du Kurdistan, de vous réunir ce soir dans ma maison, afin de nous concerter et déterminer ce qu'il convient de faire pour que l'oppression qui pèse sur nous cesse enfin. Nous pouvons donner un avertissement aux étrangers et leur donner l'ordre de restituer les terres qu'ils occupent indûment, faute de quoi nous les chasserons et détruirons leur cité.

— Cet avertissement, je le leur ai donné, fit entendre une voix rude dans le silence, et ceux qui l'ont entendu l'ont méprisé ! »

Toutes les têtes se levèrent et le visage bronzé du marchand de Bagdad s'éclaira en reconnaissant les arrivants qui avaient soulevé une lourde ten ture pour pénétrer dans la pièce où se tenait la réunion.

« Ben Kaddour et Baliskar ! murmura-t-il. Enfin, les voici ! »

Les retardataires n'étaient autres, en effet, que les deux Arabes qui avaient eu l'audace de pénétrer dans Électropolis pour réclamer l'esclave de l'ancien pacha Soliman, recueillie par sir Redruth, et qui, sur le refus ironique opposé par le capitaine représentant le chef absent, s'étaient répandus en menaces terribles, menaces accueillies avec un sou rire de dédain par le marin et le Français qui assistaient à l'entretien.

« Vous nous pardonnerez, frères, notre retard involontaire quand mon jeune compagnon vous en aura fait connaître la cause, articula l'homme qui répondait au nom de Ben Kaddour. Pour moi, je suis à la disposition du grand maître qui nous a convoqués et suis prêt à répondre à ses questions. »

Si Mohammed ben Mansour rejeta le tuyau de son chibouk et se souleva sur le divan où il était nonchalamment allongé.

« Frères et amis, commença-t-il d'une voix profonde, l'heure est grave, et les empiétements des étrangers sur notre sol ont excité l'inquiétude puis la colère de tous ceux qui veulent que l'Arabie conserve sa liberté au lieu de devenir la proie des hommes d'Europe et surtout des Anglais. Sous le prétexte de nous apporter les bienfaits de la civilisation, — de la leur ! — ils ont eu l'audace d'élever une ville, de défricher le désert et de couper le cours de l'Euphrate par une barrière, de façon à pouvoir exiger un péage de tous les bateliers désirant se rendre de Balis à Bassorah ou inversement. Je vous demanderai donc si vous ne pensez pas comme moi que ces atteintes à nos droits séculaires sont intolérables, et s'il ne faut pas tarder plus longtemps à mettre ces ennemis de notre religion hors d'état de poursuivre la conquête de notre pays. Ils ont pu obtenir des autorités qui se sont implantées en Irak-Arabi la permission de se livrer à cette appropriation des plaines qui ont été de tout temps notre patrimoine, mais cette autorisation nous ne saurions la reconnaître, nous les vrais maîtres, depuis un temps immémorial, des contrées entre Tigre et Euphrate.

— Ils se croient certains de notre passivité, s'écria le jeune Arabe qui accompagnait Ben Kaddour et n'avait pas encore desserré les lèvres. Ils nous considèrent comme une race inférieure aisée à asservir. Je demande justice contre eux au nom de l'ancien pacha de Kaffat, Mahmoud Soliman, mon oncle, l'adepte de notre confrérie dont vous êtes, Si Mohamed el Mansour, le chef, et en mon nom propre.

— Parle ! Que t'ont fait ces chrétiens, mon fils ?

— En passant par Alep, lors de leur venue en Irak, leur chef a recueilli une jeune esclave appartenant à mon oncle, esclave qui s'était enfuie de la maison. Soliman me destinait cette jeune fille comme épouse, et il s'était juré de la reprendre, quand un lieutenant turc de la garnison d'Iskanderoun est venu, au nom du chef *inglese*, lui offrir de lui. acheter la fugitive pour la rendre libre. Inutile de vous dire que mon oncle a refusé avec indignation. Ayant appris le lieu où s'était réfugiée la rebelle, la ville nouvelle élevée par les étrangers en Babylonie, j'ai été la réclamer, mais on m'a chassé ignominieusement. J'ai juré

de venger cet affront, et c'est pourquoi quelques jours plus tard, aidé de Ben Kaddour et de quelques membres de sa famille, je suis revenu dans la ville et suis parvenu à pénétrer dans la chambre occupée par Fatime, que j'ai enlevée. Je me proposais de la ramener à Alep où auraient eu lieu les cérémonies du mariage. Mais alors que j'étais parti en éclaireur inspecter la route et préparer l'étape, une escouade de matelots armés, commandés par l'officier qui m'avait accablé de son mépris, est brusquement survenue à bord d'une de leurs voitures qui marchent sans chevaux et sans danger de s'enliser dans les sables…

— Et nous avons été obligés de rendre la captive à ces chiens ! compléta Ben Kaddour coupant la parole à son compagnon. Ils nous ont pris au dépourvu alors que nous nous livrions à un court repos dans l'oasis de l'oued Haouran avant de nous engager dans le désert, et ils nous tinrent sous la menace de leurs fusils perfectionnés braqués sur nous. J'ai voulu résister, mais je n'avais pas porté mon moukala à l'épaule qu'un des roumis me faisait sauter l'arme de la main en en brisant la crosse d'une balle. Force nous a été de subir la loi du plus fort et d'obéir.

— Je comprends, acquiesça le chef de la société secrète, votre légitime colère et le désir de vengeance qui vous agite, et c'est pourquoi je vous demande à tous quelle revanche vous comptez prendre de ces usurpateurs étrangers ?

— Les chasser du pays ! » déclara nettement un Arabe à barbe grise qui n'avait pas encore pris part à la discussion et s'était borné à écouter avec attention.

El Mansour hocha la tête d'un air peu convaincu.

« Ils sont forts et nombreux, remarqua-t-il. Comment procéder pour réussir, car nous ne con naissons pas leurs ressources ni leurs moyens de défense. Peut-être- ont-ils des canons ou de ces fusils de guerre qui tirent sans arrêt des gerbes de balles.

— Nous ne sommes pas des lâches ! affirma Lagdar, mais comment nous préserver de leurs armes diaboliques, de leurs machines qui lancent le tonnerre et de toutes leurs inventions de *Chitan* ?

— En agissant plutôt par surprise, déclara gravement El Mansour. Combien la ville compte-t-elle d'habitants ?

— Un millier au plus, dont une centaine de femmes qui ont suivi leurs maris, répondit Lagdar. Mais beaucoup de ces hommes ont été, paraît-il, soldats lors de la grande guerre à la suite de laquelle le gouvernement turc a été changé, et ils doivent être exercés au maniement des armes.

— C'est possible, toutefois nous pouvons être infiniment plus nombreux en faisant appel à tous nos adhérents, aux jeunes hommes qui aiment à faire parler la poudre. Il faudrait être au moins dix ou quinze contre un, afin d'envahir brusquement leur ville et tout écraser dans une irrésistible poussée. C'est un devoir à la fois national et religieux pour tous nos adhérents que de participer à cette œuvre dont le but est de purger le pays de ses envahisseurs étrangers. Je vous engage donc tous, frères, qui disposez chacun de l'autorité suprême sur une fraction d'adeptes de notre confrérie, de les avertir qu'un mouvement s'organise pour rejeter les idolâtres à la mer et dé-

truire leurs entreprises maudites sur le sol de l'Arabie. Vous êtes prêts à seconder nos efforts ? »

Tous les auditeurs tendirent la main droite en signe d'affirmation.

« Bien ! approuva le marchand de tapisseries. Au nom du conseil suprême que je représente, je vous remercie de votre adhésion. Le moment venu, un appel secret vous parviendra vous indiquant le jour de la concentration et le lieu de réunion, où vous seront distribuées des armes et des munitions supérieures à celles des Anglais. Il nous faut être au moins dix mille, afin d'être assurés de la victoire après laquelle nous nous partagerons tout ce que les étrangers ont apporté comme richesses de toute espèce de leur pays. »

Les yeux des Arabes brillèrent de convoitise à l'exposé de ces projets, car l'idée de pillage séduit aussi bien les peuples policés que les races demeurées primitives. El Mansour acheva :

« Il sera utile toutefois, pour arrêter les lignes de

notre action et réduire les risques autant qu'il sera possible, d'envoyer des *chouafs* (espions) habiles dans cette ville, afin d'étudier les moyens de défense de ses habitants et les réduire à l'impuissance. Il faut éviter toute chance d'échec et réduire nos sacrifices d'hommes au chiffre le plus faible. Pour cela, il nous faut des gens sûrs et capables de comprendre le fonctionnement des machines employées par les étrangers et qu'ils pourraient tourner contre nous sans que nous sachions comment nous en préserver. Mais où trouver de pareils aides ? »

Le jeune Baliskar étendit la main pour répondre :

« Si vous le désirez, chef, je peux vous procurer l'homme capable de cette tâche.

— Qui ? Toi, mon fils ! Malgré ton dévouement, je doute…

— Non, chef, ce n'est pas moi qui m'offre ; je sais que je serais incapable de comprendre les inventions des roumis. C'est un chrétien, un Franc que les Anglais ont chassé comme ils m'ont chassé moi-même et qui ferait tout,

j'en suis sûr, pour se venger de ceux qui sont devenus ses ennemis mortels. Je l'ai entendu se répandre en malédictions sur ceux qui ont fondé la colonie et il tenterait l'impossible pour la détruire s'il était secondé. Voulez-vous l'entendre, je sais où le trouver ?

— Cet homme est à Bagdad ?

— Oui, il habite l'hôtel européen sur le port d'embarquement du Tigre.

— Pourrais-tu nous l'amener ce soir ? Le temps presse de prendre une décision.

— Je vais essayer, chef. Avant que la onzième heure soit sonnée, je serai de retour. »

Un instant plus tard, le jeune Arabe avait disparu et la discussion des moyens les plus convenables à employer pour rayer Électropolis et sa population de la carte d'Asie Mineure furent envisagés par les conjurés, adeptes d'une secte de fanatiques, d'autant plus dangereux qu'ils demeuraient inconnus des autorités turques de la région. L'exis-

tence de l'association ne se révélait que de temps à autre par des crimes, vols ou assassinats dont on ne parvenait pas à découvrir les auteurs. C'était comme une sorte de maffia couvrant de ses mailles tout le pays, de Damas jusqu'à Mossoul et Bassorah, et dont les méfaits restaient impunis grâce à la complicité avouée ou tacite d'une partie de la population attachée aux doctrines de l'islamisme. Sir Redruth, en fixant son choix sur l'Irak pour créer sa colonie, n'avait pas songé aux haines qu'elle pourrait engendrer et contre lesquelles rien ne serait capable de le prémunir.

À l'heure indiquée, Baliskar reparut dans le salon, et à la question muette posée par le chef de la société secrète, il dit simplement :

« J'ai rencontré l'homme. Il est là !

— Amène-le en notre présence, mon fils et laissez-moi l'interroger. »

Un court instant se passa. D'un geste, El Messaoud recommanda le silence et la circonspection à ses com-

plices.

L'homme entra.

C'était Crédinet.

L'ancien camarade d'études de Paulin Verdet parlait un peu l'anglais, langue dont le jeune Baliskar possédait quelque teinture par suite de ses relations fréquentes avec les commerçants britanniques, auxquels il apportait, à travers le désert, les marchandises d'Alep ou de Damas. L'Arabe rôdait aux environs d'Électropolis, échafaudant des plans capables de le remettre en possession de l'esclave échappée et qu'il s'était juré de reconquérir, poussé surtout qu'il était par un sentiment d'orgueil et ne voulant pas céder à la supériorité des Européens.

Crédinet s'était adressé à Baliskar pour lui louer un des dromadaires que celui-ci conduisait et atteindre ainsi Bagdad, où les moyens de communication avec l'Europe ne manquaient pas. Le voyage demanda trois jours, pendant lesquels Crédinet se répandit en récriminations acerbes contre le fondateur d'Électropolis et ses adjoints.

L'Arabe écoutait sans dire mot, mais notait dans sa mémoire les paroles du jeune homme, afin de dis cerner les causes réelles de sa fureur contre les Anglais. Il parvint ainsi à comprendre que la raison de cette colère était la déconvenue subie au moment où il allait fuir la ville après s'être emparé, à force de patience, d'un objet convoité et pour lequel il avait fait le voyage de Paris. Crédinet ne dissimulait pas la rancœur qu'il éprouvait de s'être laissé surprendre par son ancien ami, on pouvait le dire, la main dans le sac. Une heure de plus et il était loin d'Électropolis avec les plans et les pièces constitutives essentielles de la pile solaire, pour lesquels une puissante société industrielle allemande lui avait offert une somme considérable, comprenant quelle importance présentait l'invention française. Pourquoi fallait-il que Verdet eût juste reparu au kasr quelques instants trop tôt !…

Baliskar n'avait pas eu de peine à décider l'indélicat courtier à l'accompagner auprès de Ben Mansour et de ses complices, en lui promettant que ceux-ci pourraient lui faciliter la reprise de l'affaire si fâcheusement entravée au dernier moment, et Crédinet n'avait pas hésité à suivre

son guide jusqu'à l'habitation du commerçant, qui était le chef de la puissante société secrète ayant des ramifications jusqu'en Syrie et en Cilicie. Après quelques paroles courtoises, l'Arabe prononça :

« Notre fils Baliskar nous a expliqué, seigneur franc, que vous voudriez à la fois reprendre un objet qui vous a été arraché et vous venger de ceux qui vous en ont dépossédé. De son côté, Baliskar veut retrouver une captive dont la propriété lui a été déniée, et sa colère n'est pas moindre que la vôtre contre les Anglais qui ont créé la nouvelle colonie sur l'Euphrate. Et nous, enfants de la Mésopotamie, nous voulons chasser ces envahisseurs de notre pays avant qu'ils nous aient asservis. Nos intérêts à tous sont donc conlmuns et nous pouvons vous aider, car nous avons la force, si de votre côté vous nous secondez et acceptez de nous servir de guide afin d'annuler la résistance de la ville qui doit être anéantie. Que décidez-vous ? »

Crédinet avait été trop ulcéré par son échec, et sa rancune contre son ancien ami, qu'il voulait dépouiller, était

trop grande pour le faire hésiter devant la possibilité qui s'offrait de réussir dans une nouvelle tentative. Il étendit la main.

« J'accepte, déclara-t-il. Je serai votre guide ! »

15 La fin d'une grande œuvre

Paulin Verdet avait été péniblement affecté de la déloyauté de celui qu'il regardait, sinon comme un ami, car bien des côtés du caractère de Crédinet ne lui plaisaient guère, du moins comme un camarade incapable d'une action malhonnête. Or il était bien obligé de reconnaître que le soi-disant correspondant de journaux n'avait eu qu'un but en le rejoignant en Arabie, celui de le dépouiller de l'invention qui lui avait demandé tant de veilles et d'efforts. Heureusement, il était arrivé à temps pour l'empêcher de s'emparer des documents avec lesquels rien n'eût été plus facile que de reproduire et commercialiser la pile thermique qui faisait merveille sous le climat brûlant de l'Irak. C'était pour l'inventeur une déception cuisante, car son caractère franc et ouvert avait peine à comprendre et admettre la duplicité, et ce chagrin s'ajoutait à celui qu'il éprouvait à la pensée que le sentiment grandissant ressenti envers la fille du fondateur

d'Électropolis était sans espoir. Une seule solution s'imposait à son esprit, s'il ne voulaitpas souffrir ni se rendre ridicule par un aveu qui n'avait aucune chance d'être agréé, c'était de s'éloigner de la cause de son tourment, moyen impossible en raison des clauses du contrat passé avec sir Redruth. La situation était donc sans issue à moins qu'il ne parvînt à se dominer et à ne plus penser à Georgie, mais en aurait-il le courage ?

Une lacune, d'autre part, lui était apparue dans l'organisation de la nouvelle colonie : l'absence d'une organisation répressive et d'une force armée que sir Georges avait cru inutiles, n'étant entouré, pensait-il, que de sujets d'élite incapables de com mettre des actes délictueux. Déjà, à plusieurs reprises, les chefs de service, entre autres l'archi tecte Smith, avaient dû intervenir de toute leur autorité pour mettre fin à des disputes entre ou vriers et en réprimander quelques-uns au sujet de leur intempérance. Les préposés aux cantines de travailleurs avaient reçu des ordres sévères, et il leur était interdit de distribuer de l'alcool au delà d'une faible quantité journalière, mais il en avait été comme de la loi de prohibition aux

États-Unis, et les règlements s'étaient trouvés enfreints à plus d'une reprise par les amateurs de spiritueux avec la complicité des distributeurs de produits alimentaires.

On en avait eu la preuve le jour de l'inauguration d'Électropolis. En raison de la chaleur, il avait été fait une consommation considérable de bière assez anodine, mais quand la nuit survint et que la ville électrique s'illumina d'innombrables points brillants formant autant de guirlandes étincelantes, quand les groupes qui s'étaient livrés aux joies du foot-ball sous un soleil de feu, sortirent de la salle où avait été donnée une représentation cinématographique, les libations reprirent de plus belle. Mais cette fois ce n'était plus de l'ale ou une boisson analogue qui coulait dans les gosiers altérés, c'était du gin et les diverses variétés d'alcool produites par la distillation des grains. Comment ces liquides avaient-ils été introduits dans la ville, le secret en fut jalousement gardé, aussi bien par les consommateurs que par ceux qui les leur fournissaient à beaux deniers comptants. Le résultat fut que le reste de la nuit fut troublé par de nombreuses rixes entre ouvriers que l'alcool transformait en brutes incons-

cientes et qui parcoururent les rues en hurlant des refrains grossiers et brisant tout ce qui tombait sous leurs mains.

Le fondateur d'Électropolis fut profondément attristé quand ses lieutenants lui firent le lendemain le compte rendu des scènes tumultueuses qu s'étaient produites et des dégâts commis au cours de cette nuit. Il ordonna une enquête sérieuse afin d'arriver à déterminer les complicités grâce auxquelles des tonneaux d'alcool avaient pu parvenir dans les magasins, et un avertissement sévère fut donné aux préposés aux distributions, qui, en l'absence de preuves convaincantes, se défendirent d'avoir transgressé les règlements interdisant la remise de ces liquides aux colons et travailleurs. Sir Georges les avertissait qu'en cas de récidive ils seraient immédiatement renvoyés en Angleterre sans l'indemnité à laquelle leur contrat leur donnait droit et remplacés par les nouveaux colons dont on attendait l'arrivée avec la dernière traversée des cargos.

Mais bien loin de produire l'apaisement espéré, l'annonce de ces mesures coercitives créa un mouvement général de ressentiment parmi les équipes astreintes de-

puis de longs mois déjà à une besogne pénible sous un climat torride.

« Est-ce qu'on nous prend pour des nègres ou des esclaves, osa déclarer un Gallois bâti en Hercule et que soutenaient tous les charpentiers de l'équipe à laquelle il appartenait. Nous sommes des hommes libres et entendons être traités comme tels ! Quelle existence veut-on nous imposer ?… Nous ne sommes ni des convicts ni des enfants et avons bien le droit de boire du gin si tel est notre plaisir !… N'est-ce pas votre avis, camarades ?

— Oui, oui, c'est juste ! Tu as raison, Thomson, vociférèrent les admirateurs du colosse. Nous ne voulons pas que l'on opprime notre liberté !

— Nous entendons agir à notre guise, et l'on veut nous imposer l'esclavage,… renchérit un autre ouvrier. Et nous ne sommes pas les seuls mécontents, je le sais. Maçons, menuisiers, électriciens, ouvriers de la terre supportent impatiemment la tyrannie qui pèse sur nous. L'état-major qui nous gouverne abuse de notre patience et pour un peu nous conduirait bâton en main. Je commence

à avoir assez de subir ses fantaisies. Êtes-vous de mon avis ?

— Oui, Will. Les chefs exagèrent, et cette nouvelle défense de consommer la moindre goutte de gin met le comble à leurs exigences. Nous voulons bien travailler, mais avons droit à des compensations. Le grand chef est juste, lui, il faudrait lui exposer nos réclamations ; il y ferait droit, j'en suis certain, s'il n'était conseillé surtout par cet arrogant ingénieur qui porte le nom de Kenwell ! »

Tel était l'état d'esprit qui régnait dans la ville et n'était pas sans alarmer, les fondateurs de la nouvelle colonie sentant là un germe de dissolution, étant donné l'absence de moyens capables de forcer l'obéissance et de renforcer l'autorité, quand, une quinzaine de jours après la fête, alors qu'allaient commencer les travaux de la première moisson, un événement d'une extrême gravité se produisit.

Sir Redruth venait de tenir conseil à la maison commune avec les membres du comité et l'on avait discuté des méthodes à adopter pour apaiser le mécontentement

des travailleurs sans avoir à céder sur la question délicate de la consommation de l'alcool, quand des cris affreux se firent entendre à peu de distance. Un homme aux vêtements déchirés et pleins de sang, aux traits contractés et aux yeux hagards accourait en proférant des mots incompréhensibles, et vint s'écrouler devant l'entrée du bâtiment. L'agronome Flinders, qui était sorti le premier de la séance, le reconnut.

« C'est Patrick O'Gorman, un Irlandais, notre meilleur cultivateur, déclara-t-il. Qu'est-il donc survenu qu'il soit dans un pareil état ? »

Le colon entendit l'exclamation. Il releva la tête en essayant de se soulever. Apercevant sir Georges, son œil s'éclaira et il prononça d'une voix entrecoupée :

« Alerte ! gentlemen, alerte ! Une armée de cavaliers arabes se dirige vers Électropolis avec l'intention de détruire la ville et tout ce qui l'entoure1 Nous avons essayé de nous défendre, moi et l'équipe de la ferme, mais nous étions un contre cent. Comment nous défendre dans ces conditions ! J'ai vu tomber autour de moi tous mes aides,

et c'est parce que les assaillants se sont attardés à briser les machines et les réseaux électriques que j'ai pu, quoique blessé, m'échapper en rampant dans le canal d'irrigation heureusement sans usage depuis quelque temps et gagner les bords du fleuve afin d'accourir vous prévenir ! »

Un silence plein de stupeur accueillit cette terrifiante nouvelle.

Ce fut le diplomate qui reconquit le premier son sang-froid.

« La première chose à faire, dit-il, est de transporter cet homme à l'ambulance où le docteur lui donnera ses soins, la deuxième de vérifier l'exactitude de ses assertions et essayer de connaître les causes de cette agression inattendue, enfin mettre Électropolis en état de défense. N'est-ce pas votre avis, sir ? »

Le président, qui semblait écrasé par cet événe ment imprévu et dont il n'aurait d'ailleurs jamais envisagé la possibilité, finit par se ressaisir et plus que jamais l'éner-

gie devenait nécessaire.

« Vous avez parlé comme je l'aurais fait moi, s'efforça de reprendre la maîtrise de son esprit car même, Saunders, déclara-t-il d'une voix qui se raffermissait. Mais si ce que cet homme a dit est vrai, nous n'avons pas un instant à perdre et les minutes sont précieuses. Ainsi que cela était con venu pour avertir la population en cas de sinistre, Kenwell va faire fonctionner les sirènes d'alarme pour rappeler tout le monde ici. »

L'électricien s'inclina.

« Je me rendrai à la station hydraulique aussitôt après que l'alarme aura été donnée, dit-il à son tour, et j'enverrai le courant à haute tension dans les circuits de protection entourant Électropolis.

— Oui, et de mon côté, répliqua le chef qui avait repris tout son sang-froid, je vais essayer de parlementer avec ces Arabes afin de connaître leurs intentions et leurs exigences, car je ne m'explique aucunement leur but et les raisons de leur hostilité.

Les ordres donnés s'exécutèrent avec la précision toute militaire qui est dans le caractère anglo-saxon, et beaucoup de colons d'ailleurs avaient joué un rôle dans la grande guerre mondiale. Une heure ne s'était pas écoulée depuis que les sirènes électriques mises pour la première fois en action, avaient retenti semant l'alarme, que tout le personnel de travailleurs en service dans la ville ou dans ses environs immédiats était réuni dans le vaste square aménagé au centre de la cité. Les chefs communiquèrent les nouvelles à leurs hommes et la distribution des armes et des munitions commença à la maison commune.

« Espérons que nous n'aurons pas à nous en servir, avança le diplomate Saunders faisant fonctions de major de place, mais, s'il le faut, nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons et défendrons notre œuvre contre la barbarie ! »

Mais les agresseurs devaient avoir compris que le succès de leur entreprise dépendrait surtout de la rapidité de leur action, aussi, la moitié à peine des Anglais était-elle armée que des cris aigus et des coups de feu s'enten-

dirent dans deux directions diamétralement opposées. Les Arabes attaquaient à la fois par le nord et par le sud, et un guetteur accourut pour prévenir les chefs de la défense que deux troupes comptant au moins deux mille cavaliers chacune, se dirigeaient à toute allure vers les deux issues principales d'Électropolis qui venaient heureusement d'être fermées par les barrières métalliques dont les barreaux étaient parcourus par le dangereux courant alternatif à haute tension envoyé de la station hydro-électrique de l'Euphrate et avec lequel les assaillants allaient faire la désagréable connaissance.

Ce ne fut pas long. d'ailleurs. Au lieu d'encercler la ville, les escadrons se précipitèrent comme deux tourbillons d'hommes et de chevaux vers les deux portes qui constituaient les seules et frêles fortifications de la cité, obéissant certainement à un plan depuis longtemps arrêté. Les premiers rangs vinrent buter contre les grilles qui, maintenues par de solides arcs-boutants, résistèrent à la poussée, mais dès que le contact se produisit, tous les animaux qui touchèrent du poitrail les barreaux électrisés s'abattirent avec des hennissements de douleur en renver-

sant leurs cavaliers dont plusieurs, qui eurent la fâcheuse idée de se cramponner aux fatals barreaux, furent foudroyés net.

Il y eut un moment de confusion, puis, à des ordres venus de l'arrière, les cavaliers demeurés indemnes firent brusquement demi-tour et s'enfuirent. Il y eut un long moment d'accalmie, quand soudain le mouvement en avant fut repris.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama sir Redruth avec inquiétude. Ils reviennent et ne paraissent plus effrayés de l'obstacle qui les a arrêtés tout à l'heure ?

— Voyez, répondit simplement le diplomate en indiquant la direction de l'usine hydro-électrique ; les Arabes ont dû l'incendier malgré Kenwell, qui n'est peut-être pas arrivé à temps, et ils auront détruit les machines pour ne plus avoir à craindre les effets du courant. Cela me donne à penser qu'ils sont conduits par quelqu'un au courant des propriétés et des phénomènes de l'électricité.

« La situation est grave ! murmura le président, le

front plissé par l'angoisse. Et impossible de parlementer avec ces assaillants pour savoir ce qu'ils veulent de nous !

— Il n'est pas difficile de l'imaginer, riposta Saunders. L'incendie des fermes et la destruction de l'usine semblent prouver qu'ils veulent supprimer la colonie. Le nombre des combattants montre qu'il s'agit bien d'un mouvement de grande ampleur longuement pré paré. Ils veulent évidemment nous chasser de leur pays. Cette éventualité s'était bien présentée à mon esprit, car je connais la mentalité des Arabes, mais je n'aurais jamais cru qu'avec leur indolence naturelle, ils se fussent ligués aussi nombreux contre nous.

— Et, selon vous, Saunders, que devons-nous tenter ? Vous avez été officier au cours de la grande guerre, quelles mesures s'imposent ?

— Réunir tous les hommes armés et bons tireurs dans la maison commune et répondre à l'attaque par une fusillade meurtrière. Ah ! si j'avais des mitrailleuses !…

— Et les femmes, comment les soustraire aux dan-

gers de la lutte ? »

L'inventeur, qui assistait à cette sorte de conseil de guerre, s'avança :

« J'ai une idée, sir, prononça-t-il. Voulez-vous me permettre de vous l'exposer ?

— Parlez, mon ami, parlez ! répondit avec empressement sir Redruth.

— Les Arabes n'ont pas songé jusqu'à présent à envahir le kasr où la pile solaire fonctionne en ce moment avec son maximum d'intensité. Mon aide Will Carter y est seul. Je vais lui téléphoner les manœuvres à effectuer pour opérer les couplages nécessaires et porter la tension du courant de sept cents à quatre mille volts. Réfugions-nous avec les femmes dans les bâtiments de la sous-station où aboutissent les câbles et je vous promets qu'aucun Arabe n'y pénétrera !…

— Comment cela ?… Que voulez-vous dire, s'écrièrent ensemble les deux hommes.

— Simplement que, tant que le courant arrivera du kasr, les assaillants ne forceront pas notre abri, je vous le garantis.

— Dans ce cas, ne perdons pas un instant, car ils ne vont probablement pas tarder à revenir à la charge dès qu'ils se seront concertés entre eux. »

Les chefs d'Électropolis se séparèrent. Saunders en quelques paroles brèves fit connaître les mesures adoptées à tous ses hommes qui se préparèrent à une lutte à mort contre des ennemis dix fois plus nombreux qu'eux. Quant aux femmes, au premier rang desquelles étaient miss Georgie et sa tante apeurée, puis Fatime un peu pâle, mais cependant vaillante, elles suivirent Paulin Verdet et sir Georges dans la station dont les murs composés de deux épaisseurs de cloisons de tôle ; ondulées réunies par des charpentes en fer étaient à l'épreuve des balles.

Le premier soin du jeune homme fut d'arroser abondamment le sol tout autour de la construction, puis il s'occupa d'opérer certaines liaisons de fils, d'une part avec les murailles métalliques, d'autre part avec les fortes

barres de cuivre pourvues de manches épais en matière isolante.

« Là ! fit-il avec satisfaction, nous voilà prêts à les recevoir ! »

Il était temps. La terre tremblait sous le galop des chevaux lancés au galop. Les barrières électriques devenues inertes par la suppression du courant de l'usine électrique avaient été forcées et les Arabes se répandaient dans la ville se dirigeant vers la villa habitée par sir Redruth. Au passage, les cavaliers lançaient des torches enflammées sur les maisons de bois dont plusieurs commencèrent à pétiller et à s'embraser. En même temps, ils tiraient des coups de feu au hasard en hurlant :

« Mort aux étrangers ! Les chrétiens à l'Euphrate !… L'Arabie aux Arabes !… »

Une décharge bien nourrie, partant des fenêtres du premier étage de la maison commune, leur répondit au passage et jeta à terre plusieure cavaliers dont les montures s'emportèrent, mais le gros de l'escadron passa

comme un ouragan. Quelques instants plus tard, la villa fut envahie et les assaillants guidés par deux d'entre eux en qui on eût reconnu Baliskar et Ben Kaddour coururent de chambre en chambre sans rencontrer âme qui vive. Le jeune Arabe était en proie à une fureur concentrée.

« Ils ont fui et Fatime est avec eux ! Marmotta-t-il avec rage. Mais je la retrouverai, et malheur aux roumis qui nous l'ont soustraite ! Il faut les retrouver. »

À ce moment, des cris terribles retentirent à peu de distance. Le neveu de Soliman et son compa gnon s'élancèrent vers le point d'où partaient ces clameurs et ils demeurèrent un instant frappés de stupeur.

Un peloton de cavaliers avait mis pied à terre et attaquait avec rage une construction isolée du toit de laquelle partaient de nombreux fils supportés par des poteaux et s'éloignant dans toutes les directions. Éclairés sur le danger de ces fils mystérieux par ce qui s'était produit au contact des grilles obstruant les avenues d'Électropolis, plusieurs fanatiques avaient cherché à se hisser sur la toiture, mais chaque fois que l'un d'eux s'était mis en contact

avec les murailles, les pieds de son cheval plongeant dans la terre humide devant cette maison diabolique, l'homme et le cheval s'étaient affaissés tués raide comme par un coup de tonnerre silencieux. La rage s'était alors emparée des spectateurs de cet incompréhensible phénomène, et ils s'étaient rués pour enfoncer la porte et les murs à coups de crosses de fusils, mais chaque fois qu'un coup était ainsi porté, une étincelle jaillissait et l'assaillant roulait foudroyé sur le sol. Déjà plus de vingt cadavres jonchaient le sol devant la maisonnette quand survint un individu dont l'extérieur révélait incontestablement un Européen bien qu'il fût comme les autres enveloppé dans un vaste burnous. Il considéra la scène un instant et murmura en français :

« La sous-station. Il doit y avoir là aussi des éléments de thermo et il me les faut. »

Et s'adressant à Baliskar qui demeurait immobile :

« Empoignez-moi un madrier, un arbre, un maillet de bois pour être préservés du tonnerre des roumis et enfoncez cette porte ! » ordonna-t-il.

Les Arabes comprirent, et quelques instants plus tard, battu avec rage par un énorme madrier manœuvré avec furie par une dizaine de forcenés, la porte arrachée de ses gonds fut violemment chassée à l'intérieur.

Les assaillants allaient s'élancer quand se dressa dans l'ouverture béante un homme simplement armé d'une barre de cuivre reliée à un câble souple et terminée par une boule qu'il approcha du mur.

Aussitôt un éclair éblouissant jaillit qui frappa à la tête l'envahisseur. En tombant, le turban entourant son crâne se détacha et Paulin Verdet poussa un cri d'indicible surprise.

« Crédinet ! »

C'était bien, en effet, l'ancien étudiant qui, poussé par l'idée fixe de s'emparer de l'invention de son ex-camarade, avait accepté le rôle odieux de renseigner les Arabes et les guider dans l'attaque de la ville, et que cette invention venait de punir en l'électrocutant net.

Ces morts successives et les éclairs qui jaillis saient avec un fracas terrible de l'instrument brandi par le Français terrifièrent les Arabes superstitieux qui s'enfuirent comme une volée de moineaux abandonnant une trentaine des leurs sur le terrain. Alors l'inventeur sentit une main serrer la sienne et entendit la voix de sir Redruth qui disait :

« Votre ingéniosité nous a sauvés !… Merci, mon ami, pour nous tous !…

— Je n'ai fait que mon devoir, sir, répliqua modestement le jeune homme. Mais tout n'est peut-être pas terminé, permettez-moi de m'assurer de la situation.

— Allez, mon ami, mais ne vous exposez pas. Votre existence est précieuse. »

Pendant que se déroulaient les péripéties qui viennent d'être racontées, le combat s'était poursuivi devant la maison commune dont les occupants bien pourvus de munitions dirigeaient un feu d'enfer sur les assaillants qui se renouvelaient sans cesse. Soudain on entendit l'éclate-

ment de gros projectiles. C'étaient les cargos qui, ayant mis en batterie les pièces à tir rapide'-dont le captain Hobson avait eu la bonne idée de les armer, faisaient entendre à leur tour leur voix et couvraient de mitraille les pelotons de cavaliers.

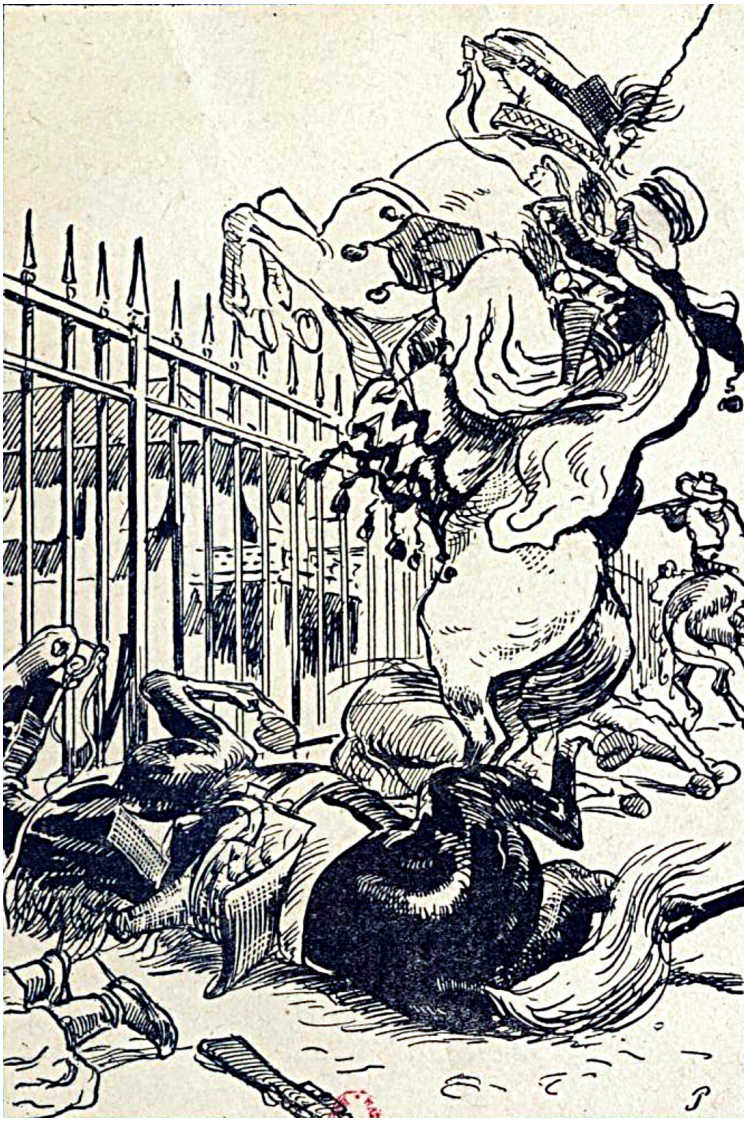
Alors, ce fut une indescriptible panique. Affolés par les détonations, décimés par les obus et les balles, terrifiés par ce qu'ils avaient pu constater des effets des forces mystérieuses déchaînées par les étrangers, les sectaires rassemblés par El Mansour, se débandèrent, ne demandant leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux et se perdirent dans le désert.

Les colons purent alors sortir des habitations où ils avaient pu se réfugier et dénombrer leurs pertes. Ils avaient à déplorer la mort de vingt des leurs et une centaine de blessés heureusement pour la plupart peu grièvement. Mais la ville avait considérablement souffert du fait des incendies. Les magasins contenant les réserves n'étaient plus qu'un monceau de décombres et la plupart des machines agricoles et électriques étaient hors de ser-

vice. Les pertes étaient immenses et presque tout était à recommencer de cette œuvre qui avait demandé de longs mois de patience. Sir Redruth était atterré.

« Nous avons eu tort de ne pas vouloir faire entrer en ligne de compte le fanatisme musulman, dit-il tristement à ses collaborateurs réunis autour de lui, mais je ne m'avoue pas vaincu, bien qu'ayant payé cher l'expérience acquise. Nous recommencerons quelque jour une Électropolis mieux armée et cette fois, nous réussirons !

— Que le ciel vous entende ! » conclut gravement le diplomate.



Tous les animaux qui touchèrent du poitrail les barreaux électrisés s'abattirent avec des hennissements de douleur.